

ŒUVRES

COMPLÉTÉS

DE

J. J. ROUSSEAU.

SUPPLÉMENT

A LA

COLLECTION.

TOME VINGT-SIXIÈME.

OVER

COMPLETES

DE

TO THE

APPENDIX

AND

COLLECTION

TO THE

SUPPLÉMENT

A LA

COLLECTION

DES ŒUVRES

DE

J. J. ROUSSEAU,

CITOYEN DE GENÈVE.

TOME SECONDE.



AUX DEUX-PONTS,
CHEZ SANSON ET COMPAGNIE.

M. DCC. LXXXII.

SUPPLEMENT

COLLECTION

DES GUVES

DE

J. J. ROUSSEAU

CHRONOLOGIQUE

TOME SECOND



AUX DELUX-BOIS

CHEZ SANSON ET COMPAGNIE

M. DCC. LXXII



GENÈVE,
OU
DESCRIPTION ABRÉGÉE
DU GOUVERNEMENT
DE CETTE RÉPUBLIQUE.

Tirée de l'Encyclopédie (a).

LA ville de Genève est située sur deux collines, à l'endroit où finit le lac qui porte aujourd'hui son nom, & qu'on appelloit autrefois *Lac Lemman*. La situation en est très agréable; on voit d'un côté le lac, de l'autre le Rhône, aux environs une campagne riante, des côteaux couverts de maisons de campagne le long du lac,

(a) L'article GENEVE de l'Encyclopédie ayant été l'occasion de la lettre de M. Rousseau à l'Auteur, qui se trouve à la page 115 du premier volume des *Mélanges*, & des réflexions que M. d'Alembert lui adresse sur cette lettre qui se trouveront ci-après, de même que la déclaration des Ministres de Genève, nous avons cru devoir remettre cet article sous les yeux du lecteur.

& à quelques lieues les sommets toujours glacés des Alpes , qui paroissent des montagnes d'argent , lorsqu'ils sont éclairés par le soleil dans les beaux jours. Le port de Genève sur le lac avec des jettées , ses barques , ses marchés , & sa position entre la France , l'Italie & l'Allemagne , la rendent industrielle , riche & commerçante. Elle a plusieurs beaux édifices & des promenades agréables ; les rues sont éclairées la nuit , & on a construit sur le Rhône une machine à pompes fort simple , qui fournit de l'eau jusqu'aux quartiers les plus élevés , à cent pieds de haut. Le lac est d'environ dix-huit lieues de long , & de quatre à cinq dans sa plus grande largeur. C'est une espèce de petite mer , qui a ses tempêtes , & qui produit d'autres phénomènes curieux.

Jules-César parle de Genève comme d'une ville des Allobroges , alors province Romaine ; il y vint pour s'opposer au passage des Helvétiens , qu'on a depuis appelés *Suisses*. Dès que le christianisme fut introduit dans cette ville , elle devint un siège épiscopal , suffragant de Vienne. Au commencement du V. siècle l'Empereur Honorius la céda aux Bourguignons , qui en furent dépossédés en 534 par les Rois Francs. Lorsque Charlemagne , sur la fin du IX. siècle , alla combattre les Rois des Lombards , & délivrer le Pape (qui l'en récompensa bien par la couronne Impériale ,) ce Prince passa à *Genève* , & en fit le rendez-vous général de son armée. Cette ville fut ensuite annexée par héritage à l'Empire Germanique , & Conrad y vint prendre la couronne Impériale en 1034. Mais les Empereurs ses successeurs , occupés d'affaires très importantes , que leur suscitèrent les

Papes pendant plus de trois cents ans , ayant négligé d'avoir les yeux sur cette ville , elle se coua insensiblement le joug , & devint une ville Impériale , qui eut son Evêque pour prince , ou plutôt pour seigneur ; car l'autorité de l'Evêque étoit tempérée par celle des citoyens. Les armoiries qu'elle prit dès-lors exprimoient cette constitution mixte ; c'étoit une aigle Impériale d'un côté , & de l'autre une clef représentant le pouvoir de l'Eglise , avec cette devise , *Post tenebras lux*. La ville de *Genève* a conservé ces armes après avoir renoncé à l'Eglise Romaine ; elle n'a plus de commun avec la Papauté que les clefs qu'elle porte dans son écuillon ; il est même assez singulier qu'elle les ait conservées , après avoir brisé avec une espèce de superstition tous les liens qui pouvoient l'attacher à Rome ; elle a pensé apparemment que la devise , *Post tenebras lux* , qui exprime parfaitement , à ce qu'elle croit , son état actuel par rapport à la religion , lui permettoit de ne rien changer au reste de ses armoiries.

Les Ducs de Savoye voisins de *Genève* , appuyés quelquefois par les Evêques , firent insensiblement & à différentes reprises des efforts pour établir leur autorité dans cette ville ; mais elle y résista avec courage , soutenue de l'alliance de Fribourg & de celle de Berne. Ce fut alors , c'est-à-dire vers 1526 , que le Conseil des CC. fut établi. Les opinions de Luther & de Zuingle commençoient à s'introduire ; Berne les avoit adoptées ; *Genève* les goûtoit ; elle les admit enfin en 1535 ; la Papauté fut abolie ; & l'Evêque qui prend toujours le titre d'*Evêque de Genève* , sans y avoir plus de juridiction que l'E-

vêque de Babylone n'en a dans son diocèse, est résident à Annecy depuis ce temps-là.

On voit encore entre les deux portes de l'hôtel-de-ville de *Genève*, une inscription latine en mémoire de l'abolition de la religion catholique. Le Pape y est appelé l'*Antechrist* : cette expression, que le fanatisme de la liberté & de la nouveauté s'est permise dans un siècle encore à demi barbare, nous paroît peu digne aujourd'hui d'une ville aussi philosophe. Nous osons l'inviter à substituer à ce monument injurieux & grossier, une inscription plus vraie, plus noble & plus simple. Pour les Catholiques, le Pape est le chef de la véritable Eglise; pour les Protestans sages & modérés, c'est un Souverain qu'ils respectent comme un Prince sans lui obéir; mais dans un siècle tel que le nôtre, il n'est plus l'*Antechrist* pour personne.

Genève, pour défendre sa liberté contre les entreprises des Ducs de Savoye & de ses Evêques, se fortifia encore de l'alliance de Zurich, & surtout de celle de la France. Ce fut avec ces secours qu'elle résista aux armes de Charles Emmanuel, & aux trésors de Philippe II, Prince dont l'ambition, le despotisme, la cruauté & la superstition assurent à sa mémoire l'exécution de la postérité. Henri IV qui avoit secouru *Genève* de trois cents soldats, eut bientôt après besoin lui-même de son secours; elle ne lui fut pas inutile dans le temps de la Ligue & dans d'autres occasions: de là sont venus les privilèges dont les *Genevois* jouissent en France comme les Suisses.

Ces peuples voulant donner de la célébrité à leur ville, y appellerent Calvin, qui jouissoit avec

justice d'une grande réputation , homme de lettres du premier ordre , écrivant en Latin aussi bien qu'on le peut faire dans une langue morte , & en François avec une pureté singulière pour son temps ; cette pureté que nos habiles grammairiens admirent encore aujourd'hui , rend ses écrits bien supérieurs à presque tous ceux du même siècle , comme les ouvrages de Mrs. de Port-Royal se distinguent encore aujourd'hui par la même raison , des rapsodies barbares de leurs adversaires & de leurs contemporains. Calvin , jurisconsulte habile & théologien aussi éclairé qu'un hérétique le peut être , dressa de concert avec les Magistrats un recueil de loix civiles & ecclésiastiques , qui fut approuvé en 1543 par le peuple , & qui est devenu le code fondamental de la République. Le superflu des biens ecclésiastiques , qui servoit avant la réforme à nourrir le luxe des Evêques & de leurs subalternes , fut appliqué à la fondation d'un hôpital , d'un college , & d'une académie : mais les guerres que *Genève* eut à soutenir pendant près de soixante ans , empêcherent les arts & le commerce d'y fleurir autant que les sciences. Enfin le mauvais succès de l'escalade , tentée en 1602 par le Duc de Savoye , a été l'époque de la tranquillité de cette République. Les *Genevois* repoussèrent leurs ennemis , qui les avoient attaqués par surprise ; & pour dégoûter le Duc de Savoye d'entreprises semblables , ils firent pendre treize des principaux généraux ennemis. Ils crurent pouvoir traiter comme des voleurs de grand chemin , des hommes qui avoient attaqué leur ville sans déclaration de guerre : car cette politique singulière & nouvelle , qui consiste à faire la guerre sans l'avoir déclarée , n'étoit pas encore connue

en Europe ; & eût-elle été pratiquée dès-lors par les grands Etats , elle est trop préjudiciable aux petits , pour qu'elle puisse jamais être de leur goût.

Le Duc Charles Emmanuel se voyant repoussé & ses généraux pendus , renonça à s'emparer de *Genève*. Son exemple servit de leçon à ses successeurs ; & depuis ce temps , cette ville n'a cessé de se peupler , de s'enrichir & de s'embellir dans le sein de la paix. Quelques dissensions intestines , dont la dernière a éclaté en 1738 , ont de temps en temps altéré légèrement la tranquillité de la République ; mais tout a été heureusement pacifié par la médiation de la France & des Cantons confédérés ; & la sûreté est aujourd'hui établie au dehors plus fortement que jamais , par deux nouveaux traités , l'un avec la France en 1749 , l'autre avec le Roi de Sardaigne en 1754.

C'est une chose très singulière , qu'une ville qui compte à peine 24000 ames , & dont le territoire morcelé ne contient pas trente villages , ne laisse pas d'être un Etat Souverain , & une des villes les plus florissantes de l'Europe. Riche par sa liberté & par son commerce , elle voit souvent autour d'elle tout en feu sans jamais s'en ressentir ; les événemens qui agitent l'Europe ne sont pour elle qu'un spectacle , dont elle jouit sans y prendre part ; attachée aux François par ses alliances & par son commerce , aux Anglois par son commerce & par la religion , elle prononce avec impartialité sur la justice des guerres que ces deux nations puissantes se font l'une à l'autre (quoiqu'elle soit d'ailleurs trop sage pour prendre aucune part à ces guerres) & juge tous les Souverains de l'Europe , sans

les flatter , sans les blesser , & sans les craindre.

La ville est bien fortifiée , surtout du côté du Prince qu'elle redoute le plus , du Roi de Sardaigne. Du côté de la France , elle est presque ouverte & sans défense. Mais le service s'y fait comme dans une ville de guerre ; les arsenaux & les magasins sont bien fournis ; chaque citoyen y est soldat comme en Suisse & dans l'ancienne Rome. On permet aux *Genevois* de servir dans les troupes étrangères ; mais l'Etat ne fournit à aucune puissance des compagnies avouées , & ne souffre dans son territoire aucun enrôlement.

Quoique la ville soit riche , l'Etat est pauvre par la répugnance que témoigne le peuple pour les nouveaux impôts , même les moins onéreux. Le revenu de l'Etat ne va pas à cinq cent mille livres monnoie de France ; mais l'économie admirable avec laquelle il est administré , suffit à tout , & produit même des sommes en réserve pour les besoins extraordinaires.

On distingue dans *Genève* quatre ordres de personnes ; les *Citoyens* qui sont fils de Bourgeois & nés dans la ville ; eux seuls peuvent parvenir à la Magistrature : les *Bourgeois* qui sont fils de Bourgeois ou de Citoyens , mais nés en pays étranger , ou qui étant étrangers ont acquis le droit de Bourgeoisie que le Magistrat peut conférer ; ils peuvent être du Conseil-Général , & même du Grand-Conseil , appelé *des Deux-Cents*. Les *Habitans* sont des étrangers , qui ont permission du Magistrat de demeurer dans la ville , & qui n'y font rien autre chose. Enfin les *Natifs* sont les fils des Habitans ; ils ont quelques privilèges de plus que leurs peres , mais ils sont exclus du Gouvernement.

A la tête de la République sont quatre Syndics, qui ne peuvent l'être qu'un an, & ne le redevenir qu'après quatre ans. Aux Syndics est joint le Petit-Conseil, composé de vingt Conseillers, d'un Trésorier & de deux Secrétaires d'Etat, & un autre Corps qu'on appelle *de la Justice*. Les affaires journalières & qui demandent expédition, soit criminelles, soit civiles, sont l'objet de ces deux Corps.

Le Grand-Conseil est composé de deux cents cinquante Citoyens ou Bourgeois : il est Juge des grandes causes civiles, il fait grace, il bat monnoie, il élit les membres du Petit-Conseil, il délibère sur ce qui doit être porté au Conseil-Général. Ce Conseil-Général embrasse le Corps entier des Citoyens & des Bourgeois, excepté ceux qui n'ont pas ving-cinq ans, les banqueroutiers, & ceux qui ont eu quelque flétrissure. C'est à cette assemblée qu'appartiennent le pouvoir législatif, le droit de la guerre & de la paix, les alliances, les impôts, & l'élection des principaux Magistrats, qui se fait dans la cathédrale avec beaucoup d'ordre & de décence, quoique le nombre des Votans soit d'environ 1500 personnes.

On voit par ce détail que le Gouvernement de Genève a tous les avantages & aucun des inconvéniens de la Démocratie ; tout est sous la direction des Syndics, tout émane du Petit-Conseil pour la délibération, & tout retourne à lui pour l'exécution : ainsi il semble que la ville de Genève ait pris pour modèle cette loi si sage du Gouvernement des anciens Germains : *de minoribus rebus Principes consultant, de majoribus omnes ; ita tamen, ut ea quorum penes plebem arbitrium est, apud Principes prætrahantur*. Tacite, *de mor. German.*

Le Droit Civil de *Genève* est presque tout tiré du Droit Romain , avec quelques modifications : par exemple , un pere ne peut jamais disposer que de la moitié de son bien en faveur de qui il lui plaît ; le reste se partage également entre ses enfans. Cette loi assure d'un côté l'indépendance des enfans , & de l'autre elle prévient l'injustice des peres.

M. de Montesquieu appelle avec raison une *belle loi* , celle qui exclut des charges de la République les citoyens qui n'acquittent pas les dettes de leur pere après sa mort , & à plus forte raison ceux qui n'acquittent pas leurs dettes propres.

On n'étend point les degrés de parenté qui prohibent le mariage au delà de ceux que marque le Lévitique : ainsi les cousins - germains peuvent se marier ensemble ; mais aussi point de dispense dans les cas prohibés. On accorde le divorce en cas d'adultere ou de défection malicieuse , après des proclamations juridiques.

La Justice criminelle s'exerce avec plus d'exactitude que de rigueur. La question , déjà abolie dans plusieurs Etats , & qui devoit l'être partout comme une cruauté inutile , est proscrite à *Genève* ; on ne la donne qu'à des criminels déjà condamnés à mort , pour découvrir leurs complices , s'il est nécessaire. L'accusé peut demander communication de la procédure , & se faire assister de ses parens , & d'un Avocat pour plaider sa cause devant les Juges à huis ouverts. Les sentences criminelles se rendent dans la place publique par les Syndics , avec beaucoup d'appareil.

On ne connoît point à *Genève* de dignité hé-

rédaire ; le fils d'un premier Magistrat reste confondu dans la foule , s'il ne s'en tire par son mérite. La noblesse ni la richesse ne donnent ni rang , ni prérogatives , ni facilité pour s'élever aux charges : les brigues sont sévèrement défendues. Les emplois sont si peu lucratifs , qu'ils n'ont pas de quoi exciter la cupidité ; ils ne peuvent tenter que des âmes nobles , par la considération qui y est attachée.

On voit peu de procès ; la plupart sont accommodés par des amis communs , par les Avocats même , & par les Juges.

Des loix somptuaires défendent l'usage des pierreries & de la dorure , limitent la dépense des funérailles , & obligent tous les citoyens à aller à pied dans les rues : on n'a de voitures que pour la campagne. Ces loix , qu'on regarderoit en France comme trop sévères & presque comme barbares & inhumaines , ne sont point nuisibles aux véritables commodités de la vie , qu'on peut toujours se procurer à peu de frais ; elles ne retranchent que le faste , qui ne contribue point au bonheur , & qui ruine sans être utile.

Il n'y a peut-être point de ville où il y ait plus de mariages heureux ; *Genève* est sur ce point à deux cents ans de nos mœurs. Les réglemens contre le luxe font qu'on ne craint point la multitude des enfans ; ainsi le luxe n'y est point , comme en France , un des grands obstacles à la population.

On ne souffre point à *Genève* de comédie ; ce n'est pas qu'on y désapprouve les spectacles en eux-mêmes , mais on craint , dit-on , le goût de parure , de dissipation & de libertinage que les troupes de comédiens répandent parmi la

jeunesse. Cependant ne feroit-il pas possible de remédier à cet inconvénient, par des loix sévères & bien exécutées sur la conduite des comédiens ? Par ce moyen *Genève* auroit des spectacles & des mœurs, & jouiroit de l'avantage des uns & des autres : les représentations théâtrales formeroient le goût des citoyens, & leur donneroient une finesse de tact, une délicatesse de sentiment qu'il est très difficile d'acquérir sans ce secours. La littérature en profiteroit, sans que le libertinage fît des progrès ; & *Genève* réuniroit à la sagesse de Lacédémone la politesse d'Athènes. Une autre considération, digne d'une République si sage & si éclairée, devrait peut-être l'engager à permettre les spectacles. Le préjugé barbare contre la profession de comédien, l'espece d'avilissement où nous avons mis ces hommes si nécessaires au progrès & au soutien des arts, est certainement une des principales causes qui contribue au dérèglement que nous leur reprochons : ils cherchent à se dédommager par les plaisirs de l'estime que leur état ne peut obtenir. Parmi nous, un comédien qui a des mœurs est doublement respectable, mais à peine lui en fait-on quelque gré. Le traitant qui insulte à l'indigence publique & qui s'en nourrit, le courtisan qui rampe & qui ne paie point ses dettes, voilà l'espece d'hommes que nous honorons le plus. Si les comédiens étoient non-seulement soufferts à *Genève*, mais contenus d'abord par des réglemens sages, protégés ensuite, & même considérés dès qu'ils en seroient dignes, enfin absolument placés sur la même ligne que les autres citoyens, cette ville auroit bientôt l'avantage de posséder ce qu'on croit si rare, & ce qui ne l'est que par notre faute, une troupe

de comédiens estimables. Ajoutons que cette troupe deviendrait bientôt la meilleure de l'Europe ; plusieurs personnes pleines de goût & de disposition pour le théâtre , & qui craignent de se déshonorer parmi nous en s'y livrant , accourroient à *Genève* pour cultiver non-seulement sans honte , mais même avec estime , un talent si agréable & si peu commun. Le séjour de cette ville , que bien des François regardent comme triste par la privation des spectacles , deviendrait alors le séjour des plaisirs honnêtes , comme il est celui de la Philosophie & de la liberté ; & les étrangers ne feroient plus surpris de voir que dans une ville où les spectacles décens & réguliers sont défendus , on permette des farces grossières & sans esprit , aussi contraires au bon goût qu'aux bonnes mœurs. Ce n'est pas tout : peu-à-peu l'exemple des comédiens de *Genève* , la régularité de leur conduite , & la considération dont elle les feroit jouir , serviroient de modèle aux comédiens des autres nations , & de leçon à ceux qui les ont traités jusqu'ici avec tant de rigueur , & même d'inconséquence. On ne les verroit pas d'un côté pensionnés par le Gouvernement , & de l'autre un objet d'anathême ; nos Prêtres perdroient l'habitude de les excommunier , & nos bourgeois de les regarder avec mépris : & une petite République auroit la gloire d'avoir réformé l'Europe sur ce point , plus important peut-être qu'on ne pense.

Genève a une université qu'on appelle *Académie* , où la jeunesse est instruite gratuitement. Les Professeurs peuvent devenir Magistrats , & plusieurs le sont en effet devenus , ce qui contribue beaucoup à entretenir l'émulation & la célébrité de l'Académie. Depuis quelques années

on

On a établi aussi une Ecole de Dessin. Les Avocats, les Notaires, les Médecins, forment des Corps auxquels on n'est agrégé qu'après des examens publics; & tous les Corps de métiers ont aussi leurs réglemens, leurs apprentissages, & leurs chef-d'œuvres.

La bibliothèque publique est bien assortie; elle contient vingt-six mille volumes, & un assez grand nombre de manuscrits. On prête ces livres à tous les citoyens; ainsi chacun lit & s'éclaire: aussi le peuple est-il beaucoup plus instruit à Genève que par-tout ailleurs. On ne s'apperçoit pas que ce soit un mal, comme on prétend que c'en feroit un parmi nous. Peut-être les Genevois & nos Politiques ont-ils également raison.

Après l'Angleterre, Genève a reçu la première l'inoculation de la petite vérole, qui a tant de peine à s'établir en France, & qui pourtant s'y établira, quoique plusieurs de nos Médecins la combattent encore, comme leurs prédécesseurs ont combattu la circulation du sang, l'émétique, & tant d'autres vérités incontestables ou de pratiques utiles.

Toutes les Sciences & presque tous les Arts ont été si bien cultivés à Genève, qu'on seroit surpris de voir la liste des savans & des artistes en tout genre que cette ville a produit depuis deux siècles. Elle a eu même quelquefois l'avantage de posséder des étrangers célèbres, que sa situation agréable, & la liberté dont on y jouit, ont engagé à s'y retirer. M. de Voltaire, qui depuis quatre ans y a établi son séjour, retrouve chez ces Républicains les mêmes marques d'estime & de considération qu'il a reçues de plusieurs Monarques.

La fabrique qui fleurit le plus à Genève, est

celle de l'horlogerie ; elle occupe plus de cinq mille personnes , c'est-à-dire plus de la cinquième partie des citoyens. Les autres Arts n'y font pas négligés , entr'autres , l'agriculture ; on remédie au peu de fertilité du terroir à force de foin & de travail.

Toutes les maisons sont bâties de pierre , ce qui prévient très souvent les incendies , auxquelles on apporte d'ailleurs un prompt remède , par le bel ordre établi pour les éteindre.

Les Hôpitaux ne sont point à *Genève* , comme ailleurs , une simple retraite pour les pauvres malades & infirmes : on y exerce l'hospitalité envers les pauvres passans ; mais surtout on en tire une multitude de petites pensions qu'on distribue aux pauvres familles , pour les aider à vivre sans se déplacer , & sans renoncer à leur travail. Les Hôpitaux dépensent par an plus du triple de leur revenu , tant les aumônes de toute espèce sont abondantes.

Il nous reste à parler de la religion de *Genève* : c'est la partie de cet article qui intéresse peut-être le plus les Philosophes. Nous allons donc entrer dans ce détail ; mais nous prions nos lecteurs de se souvenir que nous ne sommes ici qu'historiens , & non controversistes. Nos articles de théologie sont destinés à servir d'antidote à celui-ci , & raconter n'est pas approuver. Nous renvoyons donc nos lecteurs aux *mots* EUCHARISTIE , ENFER , FOI , CHRISTIANISME , pour les prémunir d'avance contre ce que nous allons dire.

La constitution ecclésiastique de *Genève* est purement presbytérienne ; point d'Evêques , encore moins de Chanoines : ce n'est pas qu'on désapprouve l'Episcopat ; mais comme on ne le

croit pas de droit divin, on a pensé que des Pasteurs moins riches & moins importans que des Evêques, convenoient mieux à une petite République.

Les Ministres sont ou *Pasteurs*, comme nos Curés, ou *Postulans*, comme nos Prêtres sans bénéfice. Le revenu des Pasteurs ne va pas au-delà de 1200 livres, sans aucun casuel; c'est l'Etat qui le donne, car l'Eglise n'a rien. Les Ministres ne sont reçus qu'à vingt-quatre ans, après des examens qui sont très rigides quant à la science & quant aux mœurs; & dont il seroit à souhaiter que la plupart de nos églises catholiques suivissent l'exemple.

Les Ecclésiastiques n'ont rien à faire dans les funérailles; c'est un acte de simple police, qui se fait sans appareil: on croit à Genève qu'il est ridicule d'être fastueux après la mort. On enterre dans un vaste cimetière assez éloigné de la ville, usage qui devroit être suivi par-tout.

Le Clergé de Genève a des mœurs exemplaires: les Ministres vivent dans une grande union; on ne les voit point, comme dans d'autres pays, disputer entr'eux avec aigreur sur des matières inintelligibles, se persécuter mutuellement, s'accuser indécemment auprès des Magistrats: il s'en faut cependant beaucoup qu'ils pensent tous de même sur les articles qu'on regarde ailleurs comme les plus importans à la religion. Plusieurs ne croient plus la divinité de Jésus-Christ, dont Calvin leur chef étoit si zélé défenseur, & pour laquelle il fit brûler Servet. Quand on leur parle de ce supplice, qui fait quelque tort à la charité & à la modération de leur Patriarche, ils n'entreprennent point de le justifier; ils avouent que Calvin fit une action très blâmable, & ils se con-

tentent (si c'est un catholique qui leur parle) d'opposer au supplice de Servet cette abominable journée de la St. Barthélemi, que tout bon François desireroit effacer de notre histoire avec son sang, & ce supplice de Jean Hus, que les catholiques mêmes, disent-ils, n'entreprennent plus de justifier, où l'humanité & la bonne foi furent également violées, & qui doit couvrir la mémoire de l'Empereur Sigismond d'un opprobre éternel.

» Ce n'est pas, dit M. de Voltaire, un petit
» exemple du progrès de la raison humaine,
» qu'on ait imprimé à *Genève* avec l'approba-
» tion publique (dans l'essai sur l'histoire uni-
» verselle du même Auteur), que Calvin avoit
» une ame atroce, aussi bien qu'un esprit éclairé.
» Le meurtre de Servet paroît aujourd'hui abo-
» minable ». Nous croyons que les éloges dûs
à cette noble liberté de penser & d'écrire, sont
à partager également entre l'Auteur, son siècle
& *Genève*. Combien de pays où la Philosophie
n'a pas fait moins de progrès, mais où la vé-
rité est encore captive, où la raison n'ose élever
la voix pour foudroyer ce qu'elle condamne en
silence, où même trop d'Ecrivains pusillanimes,
qu'on appelle *sages*, respectent les préjugés qu'ils
pourroient combattre avec autant de décence
que de sûreté ?

L'enfer, un des points principaux de notre
croyance, n'en est pas un aujourd'hui pour plu-
sieurs ministres de *Genève*; ce seroit, selon eux,
faire injure à la divinité, d'imaginer que cet Etre
plein de bonté & de justice, fût capable de punir
nos fautes par une éternité de tourmens : ils
expliquent le moins mal qu'ils peuvent les pas-
sages formels de l'Ecriture qui sont contraires à

leur opinion , prétendant qu'il ne faut jamais prendre à la lettre dans les Livres saints , tout ce qui paroît blesser l'humanité & la raison. Ils croient donc qu'il y a des peines dans une autre vie , mais pour un temps ; ainsi le purgatoire , qui a été une des principales causes de la séparation des Protestans d'avec l'Eglise Romaine , est aujourd'hui la seule peine que plusieurs d'entr'eux admettent après la mort : nouveau trait à ajouter à l'histoire des contradictions humaines.

Pour tout dire , en un mot , plusieurs Pasteurs de *Genève* n'ont d'autre religion qu'un socinianisme parfait , rejetant tout ce qu'on appelle *mysteres* , & s'imaginant que le premier principe d'une religion véritable , est de ne rien proposer à croire qui heurte la raison : aussi quand on les presse sur la nécessité de la révélation , ce dogme si essentiel du Christianisme , plusieurs y substituent le terme d'*utilité* , qui leur paroît plus doux : en cela s'ils ne sont pas orthodoxes , ils sont au moins conséquens à leurs principes.

Un Clergé qui pense ainsi , doit être tolérant , & l'est en effet assez pour n'être pas regardé de bon œil par les Ministres des autres Eglises réformées. On peut dire encore , sans prétendre approuver d'ailleurs la religion de *Genève* , qu'il y a peu de pays où les Théologiens & les Ecclésiastiques soient plus ennemis de la superstition. Mais en récompense , comme l'intolérance & la superstition ne servent qu'à multiplier les incrédules , on se plaint moins à *Genève* qu'ailleurs des progrès de l'incrédulité , ce qui ne doit pas surprendre : la religion y est presque réduite à l'adoration d'un seul Dieu , du moins chez presque tout ce qui n'est pas peuple : le respect pour J. C. & pour les Ecritures ,

sont peut-être la seule chose qui distingue d'un pur déisme le christianisme de *Genève*.

Les Ecclésiastiques sont encore mieux à *Genève* que d'être tolérans ; ils se renferment uniquement dans leurs fonctions , en donnant les premiers aux citoyens l'exemple de la soumission aux loix. Le Consistoire établi pour veiller sur les mœurs , n'inflige que des peines spirituelles. La grande querelle du Sacerdoce & de l'Empire , qui dans des siècles d'ignorance a ébranlé la couronne de tant d'Empereurs , & qui , comme nous ne le savons que trop , cause des troubles fâcheux dans des siècles plus éclairés , n'est point connue à *Geneve* ; le Clergé n'y fait rien sans l'approbation des Magistrats.

Le culte est fort simple ; point d'images , point de luminaires , point d'ornemens dans les Eglises. On vient pourtant de donner à la cathédrale un portail d'assez bon goût ; peut-être parviendra-t-on peu-à-peu à décorer l'intérieur des temples. Où seroit en effet l'inconvénient d'avoir des tableaux & des statues , en avertissant le peuple , si l'on vouloit , de ne leur rendre aucun culte , & de ne les regarder que comme des monumens destinés à retracer d'une manière frappante & agréable les principaux événemens de la religion ? Les arts y gagneroient , sans que la superstition en profitât. Nous parlons ici , comme le lecteur doit le sentir , dans les principes des Pasteurs Genevois , & non dans ceux de l'Eglise catholique.

Le service divin renferme deux choses : les prédications & le chant. Les prédications se bornent presque uniquement à la morale , & n'en valent que mieux. Le chant est d'assez mauvais goût ; & les vers François qu'on chante , plus

mauvais encore. Il faut espérer que Genève se reformera sur ces deux points. On vient de placer une orgue dans la cathédrale, & peut-être parviendra-t-on à louer Dieu en meilleur langage & en meilleure musique. Du reste, la vérité nous oblige de dire que l'Etre Suprême est honoré à Genève avec une décence & un recueillement qu'on ne remarque point dans nos Eglises.

Nous ne donnerons peut-être pas d'aussi grands articles aux plus grandes Monarchies; mais aux yeux du philosophe, la république des abeilles n'est pas moins intéressante que l'histoire des grands Empires; & ce n'est peut-être que dans les petits Etats qu'on peut trouver le modèle d'une parfaite administration politique. Si la religion ne nous permet pas de penser que les Genevois aient efficacement travaillé à leur bonheur dans l'autre monde, la raison nous oblige à croire qu'ils sont à-peu-près aussi heureux qu'on le peut être dans celui-ci.

O fortunatos nimium, sua si bona norint!





E X T R A I T

D E S

R E G I S T R E S

De la VÉNÉRABLE COMPAGNIE des Pasteurs & Professeurs de l'Eglise & de l'Académie de GENEVE, du 10 Février 1758.

LA Compagnie informée que le VII. Tome de l'Encyclopédie, imprimé depuis peu à Paris, renferme au mot GENEVE des choses qui intéressent essentiellement notre église, s'est fait lire cet article; & ayant nommé, des Commissaires pour l'examiner plus particulièrement, ouï leur rapport, après mûre délibération, elle a cru se devoir à elle-même & à l'édification publique, de faire & de publier la Déclaration suivante.

La Compagnie a été également surprise & affligée, de voir dans ledit article de l'Encyclopédie, que non-seulement notre culte est représenté d'une manière défectueuse, mais que l'on y donne une très fausse idée de notre doctrine & de notre foi. On attribue à plusieurs de nous sur divers articles des sentimens qu'ils n'ont point, & l'on en défigure d'autres. On avance, contre toute vérité, que plusieurs ne croient plus la divinité de Jesus-Christ... & n'ont d'autre religion qu'un

qu'un socinianisme parfait, rejetant tout ce qu'on appelle mystere, &c. Enfin, comme pour nous faire honneur d'un esprit tout philosophique, on s'efforce d'exténuer notre christianisme par des expressions qui ne vont pas à moins qu'à le rendre tout-à-fait suspect; comme quand on dit que parmi nous la religion est presque réduite à l'adoration d'un seul Dieu, du moins chez presque tout ce qui n'est pas peuple, & que le respect pour Jesus-Christ & pour l'Ecriture, sont peut-être la seule chose qui distingue du pur déisme le christianisme de Genève.

De pareilles imputations sont d'autant plus dangereuses & plus capables de nous faire tort dans toute la Chrétienté, qu'elles se trouvent dans un livre fort répandu, qui d'ailleurs parle favorablement de notre ville, de ses mœurs, de son Gouvernement, & même de son Clergé & de sa constitution ecclésiastique. Il est triste pour nous que le point le plus important soit celui sur lequel on se montre le plus mal informé.

Pour rendre plus de justice à l'intégrité de notre foi, il ne falloit que faire attention aux témoignages publics & authentiques que cette Eglise en a toujours donné, & qu'elle en donne encore chaque jour. Rien de plus connu que notre grand principe & notre profession constante de tenir *la doctrine des saints Prophètes & Apôtres, contenue dans les livres de l'ancien & du nouveau Testament*, pour une doctrine divinement inspirée, seule regle infailible & parfaite de notre foi & de nos mœurs. Cette profession est expressément confirmée par ceux que l'on admet au saint Ministère; & même par tous les membres de notre Troupeau, quand ils rendent raison de leur foi, comme catéchumenes, à la face de l'église. On

fait aussi l'usage continuel que nous faisons du *Symbole des Apôtres*, comme d'un abrégé de la partie historique & dogmatique de l'Evangile, également admis de tous les chrétiens. Nos ordonnances ecclésiastiques portent sur les mêmes principes : nos prédications, notre culte, notre liturgie, nos Sacremens, tout est relatif à l'œuvre de notre rédemption par Jesus-Christ. La même doctrine est enseignée dans les leçons & les theses de notre Académie, dans nos livres de piété, & dans les autres ouvrages que publient nos Théologiens, particulièrement contre l'incrédulité, poison funeste dont nous travaillons sans cesse à préserver notre Troupeau. Enfin nous ne craignons pas d'en appeller ici au témoignage des personnes de tout ordre, & même des étrangers qui entendent nos instructions tant publiques que particulières, & qui en sont édifiés.

Sur quoi donc a-t-on pu se fonder, pour donner une autre idée de notre doctrine ? Ou si l'on veut faire tomber le soupçon sur notre sincérité, comme si nous ne pensions pas ce que nous enseignons & ce que nous professons en public, de quel droit se permet-on un soupçon si odieux ? Et comment n'a-t-on pas senti, qu'après avoir loué *nos mœurs* comme *exemplaires*, c'étoit se contredire, c'étoit faire injure à cette même probité, que de nous taxer d'une hypocrisie où ne tombent que des gens peu consciencieux, qui se jouent de la religion ?

Il est vrai que nous estimons & que nous cultivons la Philosophie. Mais ce n'est point cette Philosophie licencieuse & sophistique dont on voit aujourd'hui tant d'écarts. C'est une Philosophie solide, qui, loin d'affoiblir la foi, conduit les plus sages à être aussi les plus religieux.

Si nous prêchons beaucoup la morale , nous n'insistons pas moins sur le dogme. Il trouve chaque jour sa place dans nos chaires ; nous avons même deux exercices publics par semaine uniquement destinés à l'explication du catéchisme. D'ailleurs cette morale est la morale chrétienne , toujours liée au dogme , & tirant de-là sa principale force , particulièrement des promesses de pardon & de félicité éternelle que fait l'Evangile à ceux qui s'amendent , comme aussi des menaces d'une condamnation éternelle contre les impies & les impénitens. A cet égard , comme à tout autre , nous croyons qu'il faut s'en tenir à la sainte Ecriture qui nous parle , non d'un Purgatoire , mais du Paradis & de l'Enfer , où chacun recevra sa juste rétribution selon le bien ou le mal qu'il aura fait dans cette vie. C'est en prêchant fortement ces grandes vérités , que nous tâchons de porter les hommes à la sanctification.

Si on loue en nous un esprit de modération & de tolérance , on ne doit pas le prendre pour une marque d'indifférence ou de relâchement. Graces à Dieu , il a un tout autre principe. Cet esprit est celui de l'Evangile , qui s'allie très bien avec le zèle. D'un côté la charité chrétienne nous éloigne absolument des voies de contrainte , & nous fait supporter sans peine quelque diversité d'opinions qui n'atteint pas l'essentiel , comme il y en a eu de tout temps dans les Eglises même les plus pures : de l'autre , nous ne négligeons aucun soin , aucune voie de persuasion , pour établir , pour inculquer , pour défendre les points fondamentaux du christianisme.

Quand il nous arrive de remonter aux principes de la loi naturelle , nous le faisons à l'exem-

ple des Auteurs sacrés , & ce n'est point d'une maniere qui nous approche des déistes , puisqu'en donnant à la théologie naturelle plus de solidité & d'étendue que ne font la plupart d'entr'eux , nous y joignons toujours la révélation , comme un secours du ciel très nécessaire , & sans lequel les hommes ne feroient jamais sortis de l'état de corruption & d'aveuglement où ils étoient tombés.

Si l'un de nos principes est de *ne rien proposer à croire qui heurte la raison* , ce n'est point-là , comme on le suppose , un caractère de socinianisme. Ce principe est commun à tous les protestans ; & ils s'en servent pour rejeter des doctrines absurdes , telles qu'il ne s'en trouve point dans l'Ecriture sainte bien entendue. Mais ce principe ne va pas jusqu'à nous faire *rejeter tout ce qu'on appelle mystere* ; puisque c'est le nom que nous donnons à des vérités d'un ordre surnaturel , que la seule raison humaine ne découvre pas , ou qu'elle ne sauroit comprendre parfaitement , qui n'ont pourtant rien d'impossible en elles-mêmes , & que Dieu nous a révélées. Il suffit que cette révélation soit certaine dans ses preuves , & précise dans ce qu'elle enseigne , pour que nous admettions de telles vérités , conjointement avec celles de la religion naturelle ; d'autant mieux qu'elles se lient fort bien entr'elles , & que l'heureux assemblage qu'en fait l'Evangile forme un corps de religion admirable & complet.

Enfin , quoique le point capital de notre religion soit *d'adorer un seul Dieu* , on ne doit pas dire qu'elle *se réduise presque à cela* , chez presque tout ce qui n'est pas peuple. Les personnes les mieux instruites sont aussi celles qui savent le

mieux quel est le prix de l'alliance de grace, & que *la vie éternelle consiste à connoître le seul vrai Dieu, & celui qu'il a envoyé Jesus-Christ, son fils, en qui a habité corporellement toute la plénitude de la Divinité, & qui nous a été donné pour sauveur, pour médiateur & pour juge, afin que tous honorent le fils comme ils honorent le pere.* Par cette raison, le terme de *respect pour Jesus-Christ & pour l'Ecriture*, nous paroissant de beaucoup trop foible, ou trop équivoque, pour exprimer la nature & l'étendue de nos sentimens à cet égard, nous disons que c'est avec foi, avec une vénération religieuse, avec une entière soumission d'esprit & de cœur, qu'il faut écouter ce divin Maître & le Saint-esprit parlant dans les Ecritures. C'est ainsi qu'au lieu de nous appuyer sur la sagesse humaine, si foible & si bornée, nous sommes fondés sur la *parole de Dieu*, seule capable de *nous rendre véritablement sages à salut, par la foi en Jesus-Christ*: ce qui donne à notre religion un principe plus sûr, plus relevé, & bien plus d'étendue, bien plus d'efficace, en un mot, un tout autre caractère que celui sous lequel on s'est plu à la dépeindre.

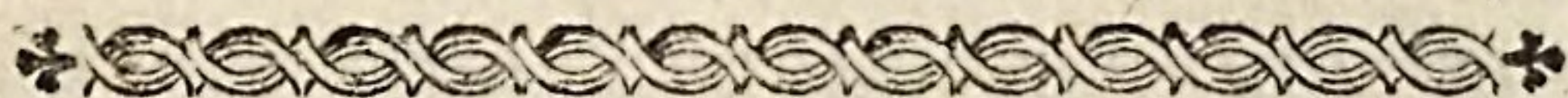
Tels sont les sentimens unanimes de cette Compagnie, qu'elle se fera un devoir de manifester & de soutenir en toute occasion, comme il convient à de fidèles serviteurs de Jésus-Christ. Ce sont aussi les sentimens des Ministres de cette Eglise qui n'ont pas encore cure d'ames, lesquels étant informés du contenu de la présente déclaration, ont tous demandé d'y être compris. Nous ne craignons pas non plus d'affirmer que c'est le sentiment général de notre Eglise; ce qui a bien paru par la sensibilité qu'ont témoignée les personnes de tout ordre de notre Troupeau, sur

l'article du dictionnaire qui cause ici nos plaintes.

Après ces explications & ces assurances, nous sommes bien dispensés, non-seulement d'entrer dans un plus grand détail sur les diverses imputations qui nous ont été faites; mais aussi de répondre à ce que l'on pourroit encore écrire dans le même but. Ce ne seroit qu'une contestation inutile, dont notre caractère nous éloigne infiniment. Il nous suffit d'avoir mis à couvert l'honneur de notre Eglise & de notre ministère, en montrant que le portrait qu'on a fait de notre religion est infidèle, & que notre attachement pour la saine doctrine évangélique n'est ni moins sincère que celui de nos peres, ni différent de celui des autres Eglises réformées, avec qui nous faisons gloire d'être unis par les liens d'une même foi, & dont nous voyons avec beaucoup de peine que l'on veuille nous distinguer.

J. TREMBLEY, *secrétaire.*





LETTRE

DE

M. D'ALEMBERT

A M. ROUSSEAU,

CITOYEN DE GENEVE.

Quittez-moi votre serpe , instrument de dommage.

LA FONT. L. XII. Fab. XX.

LA lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'adresser , Monsieur , sur l'article *Genève* de l'Encyclopédie , a eu tout le succès que vous deviez en attendre. En intéressant les Philosophes par les vérités répandues dans votre ouvrage , & les gens de goût par l'éloquence & la chaleur de votre style , vous avez encore su plaire à la multitude par le mépris même que vous témoignez pour elle , & que vous eussiez peut-être marqué davantage en affectant moins de le montrer.

Je ne me propose pas de répondre précisément à votre lettre , mais de m'entretenir avec vous sur ce qui en fait le sujet , & de vous communiquer mes réflexions bonnes ou mauvaises.

ses : il feroit trop dangereux de lutter contre une plume telle que la vôtre , & je ne cherche point à écrire des choses brillantes , mais des choses vraies.

Une autre raison m'engage à ne pas demeurer dans le silence ; c'est la reconnoissance que je vous dois des égards avec lesquels vous m'avez combattu. Sur ce point seul je me flatte de ne vous point céder. Vous avez donné aux gens de Lettres un exemple digne de vous , & qu'ils imiteront peut-être enfin quand ils connoîtront mieux leurs vrais intérêts. Si la satire & l'injure n'étoient pas aujourd'hui le ton favori de la critique , elle feroit plus honorable à ceux qui l'exercent , & plus utile à ceux qui en sont l'objet. On ne craindroit point de s'avilir en y répondant ; on ne songeroit qu'à s'éclairer avec une candeur & une estime réciproque ; la vérité seroit connue , & personne ne seroit offensé ; car c'est moins la vérité qui blesse , que la maniere de la dire.

Vous avez eu dans votre lettre trois objets principaux ; d'attaquer les spectacles pris en eux-mêmes : de montrer que quand la morale pourroit les tolérer , la constitution de Genève ne lui permettroit pas d'en avoir ; de justifier enfin les Pasteurs de votre Eglise sur les sentimens que je leur ai attribués en matiere de religion. Je suivrai ces trois objets avec vous , & je m'arrêterai d'abord sur le premier , comme sur celui qui intéresse le plus grand nombre des lecteurs. Malgré l'étendue de la matiere , je tâcherai d'être le plus court qu'il me fera possible ; il n'appartient qu'à vous d'être long & d'être lu , & je ne dois pas me flatter d'être aussi heureux en écart.

Le caractère de votre Philosophie, Monsieur, est d'être ferme & inexorable dans sa marche. Vos principes posés, les conséquences sont ce qu'elles peuvent: tant pis pour nous si elles sont fâcheuses; mais à quelque point qu'elles le soient, elles ne vous le paroissent jamais assez pour vous forcer à revenir sur les principes. Bien loin de craindre les objections qu'on peut faire contre vos paradoxes, vous prévenez ces objections en y répondant par des paradoxes nouveaux. Il me semble voir en vous (la comparaison ne vous offenserá pas sans doute) ce chef intrépide des Réformateurs, qui pour se défendre d'une hérésie en avançoit une plus grave, qui commença par attaquer les Indulgences, & finit par abolir la Messe. Vous avez prétendu que la culture des Sciences & des Arts est nuisible aux mœurs; on pouvoit vous objecter que dans une Société policée cette culture est du moins nécessaire jusqu'à un certain point, & vous prier d'en fixer les bornes; vous vous êtes tiré d'embarras en coupant le nœud, & vous n'avez cru pouvoir nous rendre heureux & parfaits, qu'en nous réduisant à l'état de bêtes. Pour prouver ce que tant d'Opéra François avoient si bien prouvé avant vous, que nous n'avons point de musique, vous avez déclaré *que nous ne pouvions en avoir, & que si nous en avions une, ce seroit tant pis pour nous.* Enfin, dans la vue d'inspirer plus efficacement à vos compatriotes l'horreur de la comédie, vous la représentez comme une des plus pernicieuses inventions des hommes, & pour me servir de vos propres termes, comme un divertissement *plus barbare que les combats des gladiateurs.*

Vous procédez avec ordre, & ne portez pas

d'abord les grands coups. A ne regarder les spectacles que comme un amusement, cette raison seule vous paroît suffire pour les condamner. *La vie est si courte*, dites-vous, & *le temps si précieux*. Qui en doute, Monsieur? Mais en même temps la vie est si malheureuse & le plaisir si rare! Pourquoi envier aux hommes, destinés presque uniquement par la nature à pleurer & à mourir, quelques délassemens passagers, qui les aident à supporter l'amertume ou l'insipidité de leur existence? Si les spectacles, considérés sous ce point de vue, ont un défaut à mes yeux, c'est d'être pour nous une distraction trop légère & un amusement trop foible, précisément par cette raison qu'ils se présentent trop à nous sous la seule idée d'amusement, & d'amusement nécessaire à notre oisiveté. L'illusion se trouvant rarement dans les représentations théâtrales, nous ne les voyons que comme un jeu qui nous laisse presque entièrement à nous. D'ailleurs le plaisir superficiel & momentané qu'elles peuvent produire, est encore affoibli par la nature de ce plaisir même, qui tout imparfait qu'il est, a l'inconvénient d'être trop recherché, &, si on peut parler de la sorte, appelé de trop loin. Il a fallu, ce me semble, pour imaginer un pareil genre de divertissement, que les hommes en eussent auparavant essayé & usé de bien des especes; quelqu'un qui s'ennuyoit cruellement (c'étoit vraisemblablement un Prince) doit avoir eu la première idée de cet amusement raffiné, qui consiste à représenter sur des planches les infortunes & les travers de nos semblables pour nous consoler ou nous guérir des nôtres; & à nous rendre spectateurs de la vie, d'acteurs que nous y sommes, pour nous en adoucir le poids

& les malheurs. Cette réflexion triste vient quelquefois troubler le plaisir que je goûte au théâtre ; à travers les impressions agréables de la scène , j'apperçois de temps en temps , malgré moi & avec une sorte de chagrin , l'empreinte fâcheuse de son origine ; surtout dans ces momens de repos , où l'action suspendue & refroidie laissant l'imagination tranquille , ne montre plus que la représentation au lieu de la chose , & l'acteur au lieu du personnage. Telle est , Monsieur , la triste destinée de l'homme jusques dans les plaisirs même ; moins il peut s'en passer , moins il les goûte ; & plus il y met de soins & d'étude , moins leur impression est sensible. Pour nous en convaincre par un exemple encore plus frappant que celui du théâtre , jettons les yeux sur ces maisons décorées par la vanité & par l'opulence , que le vulgaire croit un séjour de délices , & où les raffinemens d'un luxe recherché brillent de toutes parts ; elles ne rappellent que trop souvent au riche blazé qui les a fait construire , l'image importune de l'ennui qui lui a rendu ces raffinemens nécessaires.

Quoi qu'il en soit , Monsieur , nous avons trop besoin de plaisirs , pour nous rendre difficiles sur le nombre ou sur le choix. Sans doute tous nos divertissemens forcés & factices , inventés & mis en usage par l'oïveté , sont bien au-dessous des plaisirs si purs & si simples que devroient nous offrir les devoirs de citoyen , d'ami , d'époux , de fils & de pere : mais rendez-nous donc , si vous le pouvez , ces devoirs moins pénibles & moins tristes : ou souffrez qu'après les avoir remplis de notre mieux , nous nous consolions de notre mieux aussi des chagrins qui les accompagnent. Rendez les peuples plus heu-

reux, & par conséquent les citoyens moins rares, les amis plus sensibles & plus constans, les pères plus justes, les enfans plus tendres, les femmes plus fidelles & plus vraies; nous ne chercherons point alors d'autres plaisirs que ceux qu'on goûte au sein de l'amitié, de la patrie, de la nature & de l'amour. Mais il y a longtemps, vous le savez, que le siècle d'Astrée n'existe plus que dans les fables, si même il a jamais existé ailleurs. Solon disoit qu'il avoit donné aux Athéniens, non les meilleures loix en elles-mêmes, mais les meilleures qu'ils pussent observer. Il en est ainsi des devoirs qu'une saine philosophie prescrit aux hommes & des plaisirs qu'elle leur permet. Elle doit nous supposer & nous prendre tels que nous sommes, pleins de passions & de foiblesse, mécontens de nous-mêmes & des autres, réunissant à un penchant naturel pour l'oisiveté, l'inquiétude & l'activité dans les desirs. Que reste-t-il à faire à la Philosophie, que de pallier à nos yeux par les distractions qu'elle nous offre, l'agitation qui nous tourmente, ou la langueur qui nous consume? Peu de personnes ont, comme vous, Monsieur, la force de chercher leur bonheur dans la triste & uniforme tranquillité de la solitude. Mais cette ressource ne vous manque-t-elle jamais à vous-même? N'éprouvez-vous jamais au sein du repos, & quelquefois du travail, ces momens de dégoût & d'ennui qui rendent nécessaires les délassemens ou les distractions? La société seroit d'ailleurs trop malheureuse, si tous ceux qui peuvent se suffire ainsi que vous, s'en bannissoient par un exil volontaire. Le sage en fuyant les hommes, c'est-à-dire, en évitant de s'y livrer, (car c'est la seule maniere dont il doit les fuir,)

leur est au moins redevable de ses instructions & de son exemple ; c'est au milieu de ses semblables que l'Etre suprême lui a marqué son séjour , & il n'est pas plus permis aux Philosophes qu'aux Rois d'être hors de chez eux.

Je reviens aux plaisirs du théâtre. Vous avez laissé avec raison aux déclamateurs de la chaire , cet argument si rebattu contre les spectacles , qu'ils sont contraires à l'esprit du christianisme , qui nous oblige de nous mortifier sans cesse. On s'interdiroit sur ce principe les délassemens que la religion condamne le moins. Les Solitaires austères de Port-Royal , grands prédicateurs de la mortification chrétienne , & par cette raison grands adversaires de la comédie , ne se refusoient pas dans leur solitude , comme l'a remarqué Racine , le plaisir de faire des sabots , & celui de tourner les Jésuites en ridicule.

Il semble donc que les spectacles , à ne les considérer encore que du côté de l'amusement , peuvent être accordés aux hommes , du moins comme un jouet qu'on donne à des enfans qui souffrent. Mais ce n'est pas seulement un jouet qu'on a prétendu leur donner , ce sont des leçons utiles déguisées sous l'apparence du plaisir. Non-seulement on a voulu distraire de leurs peines ces enfans adultes ; on a voulu que ce théâtre , où ils ne vont en apparence que pour rire ou pour pleurer , devînt pour eux , sans qu'ils s'en apperçussent , une école de mœurs & de vertu. Voilà , Monsieur , de quoi vous croyez le théâtre incapable ; vous lui attribuez même un effet absolument contraire , & vous prétendez le prouver.

Je conviens d'abord avec vous que les écrivains dramatiques ont pour but principal de plaire , & que celui d'être utiles est tout au plus

le second : mais qu'importe , s'ils sont en effet utiles , que ce soit leur premier ou leur second objet ? Soyons de bonne foi , Monsieur , avec nous-mêmes , & convenons que les Auteurs de théâtre n'ont rien en cela qui les distingue des autres. L'estime publique est le but principal de tout écrivain ; & la première vérité qu'il veut apprendre à ses lecteurs , c'est qu'il est digne de cette estime. En vain affecteroit-il de la dédaigner dans ses ouvrages ; l'indifférence se tait , & ne fait point tant de bruit ; les injures même dites à une nation ne sont quelquefois qu'un moyen plus piquant de se rappeler à son souvenir. Et le fameux Cynique de la Grece eût bientôt quitté ce tonneau d'où il bravoit les préjugés & les Rois , si les Athéniens eussent passé leur chemin sans le regarder & sans l'entendre. La vraie philosophie ne consiste point à fouler aux pieds la gloire , & encore moins à le dire ; mais à n'en pas faire dépendre son bonheur , même en tâchant de la mériter. On n'écrit donc , Monsieur , que pour être lu , & on ne veut être lu que pour être estimé ; j'ajoute , pour être estimé de la multitude , de cette multitude même dont on fait d'ailleurs (& avec raison) si peu de cas. Une voix secrète & importune nous crie , que ce qui est beau , grand & vrai , plaît à tout le monde , & que ce qui n'obtient pas le suffrage général manque apparemment de quelque une de ces qualités. Ainsi quand on cherche les éloges du vulgaire , c'est moins comme une récompense flatteuse en elle-même , que comme le gage le plus sûr de la bonté d'un ouvrage. L'amour-propre qui n'annonce que des prétentions modérées , en déclarant qu'il se borne à l'approbation du petit nombre , est un amour-

propre timide qui se console d'avance, ou un amour-propre mécontent qui se console après coup. Mais quel que soit le but d'un écrivain, soit d'être loué, soit d'être utile, ce but n'importe gueres au public, ce n'est point là ce qui règle son jugement; c'est uniquement le degré de plaisir ou de lumière qu'on lui a donné. Il honore ceux qui l'instruisent, il encourage ceux qui l'amusent, il applaudit ceux qui l'instruisent en l'amusant. Or, les bonnes pieces de théâtre me paroissent réunir ces deux derniers avantages. C'est la morale mise en action, ce sont les préceptes réduits en exemples; la tragédie nous offre les malheurs produits par les vices des hommes, la comédie les ridicules attachés à leurs défauts; l'une & l'autre mettent sous les yeux ce que la morale ne montre que d'une manière abstraite & dans une espece de lointain. Elles développent & fortifient par les mouvemens qu'elles excitent en nous, les sentimens dont la nature a mis le germe dans nos ames.

On va, selon vous, s'isoler au spectacle, on y va oublier ses proches, ses concitoyens & ses amis. Le spectacle est au contraire celui de tous nos plaisirs qui nous rappelle le plus aux autres hommes, par l'image qu'il nous présente de la vie humaine, & par les impressions qu'il nous donne & qu'il nous laisse. Un Poète dans son enthousiasme, un Géometre dans ses méditations profondes, sont bien plus isolés qu'on ne l'est au théâtre. Mais quand les plaisirs de la scene nous feroient perdre pour un moment le souvenir de nos semblables, n'est-ce pas l'effet naturel de toute occupation qui nous attache, de tout amusement qui nous entraîne? Combien de momens dans la vie, où l'homme le plus vertueux oublie

ses compatriotes & ses amis sans les aimer moins ; & vous-même , Monsieur , n'auriez-vous renoncé à vivre avec les vôtres que pour y penser toujours ?

Vous avez bien de la peine , ajoutez-vous , à concevoir cette règle de la poétique des anciens , que le théâtre purge les passions en les excitant. La règle , ce me semble , est vraie , mais elle a le défaut d'être mal énoncée ; & c'est sans doute par cette raison qu'elle a produit tant de disputes , qu'on se feroit épargnées si on avoit voulu s'entendre. Les passions dont le théâtre tend à nous garantir , ne sont pas celles qu'il excite ; mais il nous en garantit en excitant en nous les passions contraires : j'entends ici par *passion* , avec la plupart des écrivains de morale , toute affection vive & profonde qui nous attache fortement à son objet. En ce sens , la tragédie se sert des passions utiles & louables , pour réprimer les passions blâmables & nuisibles ; elle emploie , par exemple , les larmes & la compassion dans Zaïre , pour nous précautionner contre l'amour violent & jaloux ; l'amour de la Patrie dans Brutus , pour nous guérir de l'ambition ; la terreur & la crainte de la vengeance céleste dans Sémiramis , pour nous faire haïr & éviter le crime. Mais si avec quelques Philosophes on n'attache l'idée de passion qu'aux affections criminelles , il faudra pour lors se borner à dire que le théâtre les corrige en nous rappelant aux affections naturelles ou vertueuses , que le Créateur nous a données pour combattre ces mêmes passions.

» Voilà , objectez-vous , un remède bien foible & cherché bien loin : l'homme est naturellement bon ; l'amour de la vertu , quoi
» qu'en

» qu'en disent les Philosophes , est inné dans
» nous ; il n'y a personne , excepté les scélé-
» rats de profession , qui avant d'entendre une
» tragédie ne soit déjà persuadé des vérités dont
» elle va nous instruire ; & à l'égard des hom-
» mes plongés dans le crime , ces vérités sont
» bien inutiles à leur faire entendre , & leur
» cœur n'a point d'oreilles ». L'homme est natu-
turellement bon , je le veux ; cette question de-
manderoit un trop long examen ; mais vous
conviendrez du moins que la société , l'intérêt ,
l'exemple , peuvent faire de l'homme un être
méchant. J'avoue que quand il voudra consulter
sa raison , il trouvera qu'il ne peut être heureux
que par la vertu ; & c'est en ce seul sens que
vous pouvez regarder l'amour de la vertu com-
me inné dans nous ; car vous ne croyez pas ap-
paremment que le *fœtus* & les enfans à la ma-
melle aient aucune notion du juste & de l'in-
juste. Mais la raison ayant à combattre en nous
des passions qui étouffent sa voix , emprunte le
secours du théâtre pour imprimer plus profon-
dément dans notre ame les vérités que nous
avons besoin d'apprendre. Si ces vérités glissent
sur les scélérats décidés , elles trouvent dans le
cœur des autres une entrée plus facile ; elles s'y
fortifient quand elles y étoient déjà gravées ; in-
capables peut-être de ramener les hommes per-
dus , elles sont au moins propres à empêcher
les autres de se perdre. Car la morale est comme
la médecine ; beaucoup plus sûre dans ce qu'elle
fait pour prévenir les maux , que dans ce qu'elle
tente pour les guérir.

L'effet de la morale du théâtre est donc moins
d'opérer un changement subit dans les cœurs
corrompus , que de prémunir contre le vice les

ames foibles par l'exercice des sentimens honnêtes , & d'affermir dans ces mêmes sentimens les ames vertueufes. Vous appelez paffagers & ftériles les mouvemens que le théâtre excite , parce que la vivacité de ces mouvemens femble ne durer que le temps de la piece ; mais leur effet , pour être lent & comme infensible , n'en eft pas moins réel aux yeux du Philofophe. Ces mouvemens font des fecouffes par lefquelles le fentiment de la vertu a befoin d'être réveillé dans nous ; c'est un feu qu'il faut de temps en temps ranimer & nourrir pour l'empêcher de s'éteindre.

Voilà , Monsieur , les fruits naturels de la morale mise en action fur le théâtre ; voilà les feuls qu'on en puiſſe attendre. Si elle n'en a pas de plus marqués , croyez-vous que la morale réduite aux préceptes en produiſe beaucoup davantage ? Il eſt bien rare que les meilleurs livres de morale rendent vertueux ceux qui n'y font pas diſpoſés d'avance ; eſt-ce une raifon pour proſcrire ces livres ? Demandez à nos prédicateurs les plus fameux combien ils font de conversions par an ; ils vous répondront qu'on en fait une ou deux par ſiecle , encore faut-il que le ſiecle ſoit bon ; fur cette réponſe leur défendrez-vous de prêcher , & à nous de les entendre ?

» Belle comparaifon , direz-vous ; je veux que
» nos prédicateurs & nos moraliftes n'aient pas
» des succès brillans ; au moins ne font-ils pas
» grand mal , ſi ce n'eſt peut-être celui d'ennuyer
» quelquefois ; mais c'eſt précifément parce que
» les auteurs de théâtre nous ennuyent moins ,
» qu'ils nous nuifent davantage. Quelle morale ,
» que celle qui préſente ſi ſouvent aux yeux
» des ſpectateurs des monſtres impunis & des

» crimes heureux ? Un Atrée , qui s'applaudit des
» horreurs qu'il a exercées contre son frere ; un
» Néron , qui empoisonne Britannicus pour ré-
» gner en paix ; une Médée , qui égorge ses en-
» fans , & qui part en insultant au désespoir de
» leur pere ; un Mahomet , qui séduit & qui en-
» traîne tout un peuple , victime & instrument
» de ses fureurs ? Quel affreux spectacle à mon-
» trer aux hommes que des scélérats triom-
» phans « ? Pourquoi non , Monsieur , si on leur
rend ces scélérats odieux dans leur triomphe mê-
me ? Peut-on mieux nous instruire à la vertu ,
qu'en nous montrant d'un côté les succès du
crime , & en nous faisant envier de l'autre le
sort de la vertu malheureuse ? Ce n'est pas dans
la prospérité ni dans l'élévation qu'on a besoin
d'apprendre à l'aimer ; c'est dans l'abjection &
dans l'infortune. Or , sur cet effet du théâtre j'en
appelle avec confiance à votre propre témoi-
gnage : interrogez les spectateurs l'un après l'au-
tre au sortir de ces tragédies que vous croyez
une école de vice & de crime ; demandez-leur
lequel ils aimeroient mieux être , de Britannicus
ou de Néron , d'Atrée , ou de Thyeste , de Zo-
pire ou de Mahomet ; hésiteront-ils sur la ré-
ponse ? Et comment hésiteroient-ils ? Pour nous
borner à un seul exemple , quelle leçon plus pro-
pre à rendre le fanatisme exécration , & à faire
regarder comme des monstres ceux qui l'inspi-
rent , que cet horrible tableau du quatrieme acte
de Mahomet , où l'on voit Seïde , égaré par un
zèle affreux , enfoncer le poignard dans le sein
de son pere ? Vous voudriez , Monsieur , bannir
cette tragédie de notre théâtre ? Plût à Dieu
qu'elle y fût plus ancienne de deux cents ans !
L'esprit philosophique qui l'a dictée feroit de

même date parmi nous , & peu-être eût épargné à la nation Françoisë , d'ailleurs si paisible & si douce , les horreurs & les atrocités religieuses auxquelles elle s'est livrée. Si cette tragédie laisse quelque chose à regretter aux sages , c'est de n'y voir que les forfaits causés par le zèle d'une fausse religion , & non les malheurs encore plus déplorables , où le zèle aveugle pour une religion vraie peut quelquefois entraîner les hommes.

Ce que je dis ici de Mahomet , je crois pouvoir le dire de même des autres tragédies qui vous paroissent si dangereuses. Il n'en est , ce me semble , aucune qui ne laisse dans notre ame après la représentation , quelque grande & utile leçon de morale plus ou moins développée. Je vois dans *Œdipe* un Prince fort à plaindre sans doute , mais toujours coupable , puisqu'il a voulu , contre l'avis même des Dieux , braver sa destinée ; dans *Phedre* , une femme que la violence de sa passion peut rendre malheureuse , mais non pas excusable , puisqu'elle travaille à perdre un Prince vertueux dont elle n'a pu se faire aimer ; dans *Catilina* , le mal que l'abus des grands talens peut faire au genre-humain ; dans *Médée* & dans *Atrée* , les effets abominables de l'amour criminel & irrité , de la vengeance & de la haine. D'ailleurs , quand ces pieces ne nous enseigneroient directement aucune vérité morale , seroient-elles pour cela blâmables ou pernicieuses ? Il suffiroit pour les justifier de ce reproche , de faire attention aux sentimens louables , ou tout au moins naturels , qu'elles excitent en nous ; *Œdipe* & *Phedre* l'attendrissement sur nos semblables , *Atrée* & *Médée* le frémissement & l'horreur. Quand nous

irions à ces tragédies , moins pour être instruits que pour être remués , quel seroit en cela notre crime & le leur ? Elles seroient pour les honnêtes gens , s'il est permis d'employer cette comparaison , ce que les supplices font pour le peuple , un spectacle où ils assisteroient par le seul besoin que tous les hommes ont d'être émus. C'est en effet ce besoin , & non pas , comme on le croit communément , un sentiment d'inhumanité , qui fait courir le peuple aux exécutions des criminels. Il voit au contraire ces exécutions avec un mouvement de trouble & de pitié , qui va quelquefois jusqu'à l'horreur & aux larmes. Il faut à ces ames rudes , concentrées & grossières , des secousses fortes pour les ébranler. La tragédie suffit aux ames plus délicates & plus sensibles ; quelquefois même , comme dans Médée & dans Atrée , l'impression est trop violente pour elles. Mais bien loin d'être alors dangereuse , elle est au contraire importune ; & un sentiment de cette espece peut-il être une source de vices & de forfaits ? Si dans les pieces où l'on expose le crime à nos yeux , les scélérats ne sont pas toujours punis , le spectateur est affligé qu'ils ne le soient pas : quand il ne peut en accuser le Poëte , toujours obligé de se conformer à l'histoire , c'est alors , si je puis parler ainsi , l'histoire elle-même qu'il accuse ; & il se dit en sortant :

Faisons notre devoir , & laissons faire aux Dieux.

Aussi dans un spectacle qui laisseroit plus de liberté au Poëte , dans notre Opéra , par exemple , qui n'est d'ailleurs ni le spectacle de la vérité ni celui des mœurs , je doute qu'on pardonât à l'auteur de laisser à jamais le crime impuni.

Je me souviens d'avoir vu autrefois en manuscrit un opéra d'Atrée, où ce monstre périssoit écrasé de la foudre, en criant avec une satisfaction barbare :

Tonnez, Dieux impuissans, frappez, je suis vengé.

Cette situation vraiment théâtrale, secondée par une musique effrayante, eût produit, ce me semble, un des plus heureux dénouemens qu'on puisse imaginer au théâtre lyrique.

Si dans quelques tragédies on a voulu nous intéresser pour des scélérats, ces tragédies ont manqué leur objet ; c'est la faute du Poète & non du genre ; vous trouverez des historiens même qui ne sont pas exempts de ce reproche ; en accuserez-vous l'histoire ? Rappeliez-vous, Monsieur, un de nos chef-d'œuvres en ce genre, la Conjuración de Venise, de l'Abbé de St. Réal, & l'espece d'intérêt qu'il nous inspire (sans l'avoir peut-être voulu) pour ces hommes qui ont juré la ruine de leur Patrie ; on s'afflige presque après cette lecture de voir tant de courage & d'habileté devenus inutiles ; on se reproche ce sentiment, mais il nous saisit malgré nous, & ce n'est que par réflexion qu'on prend part au salut de Venise. Je vous avouerai à cette occasion (contre l'opinion assez généralement établie) que le sujet de *Venise sauvée* me paroît bien plus propre au théâtre que celui de Manlius Capitolinus, quoique ces deux pieces ne diffèrent gueres que par les noms & l'état des personnages ; des malheureux qui conspirent pour se rendre libres, sont moins odieux que des sénateurs qui cabalent pour se rendre maîtres.

Mais ce qui paroît, Monsieur, vous avoir choqué le plus dans nos pieces, c'est le rôle qu'on

y fait jouer à l'amour. Cette passion, le grand mobile des actions des hommes, est en effet le ressort presque unique du théâtre François ; & rien ne vous paroît plus contraire à la saine morale que de réveiller par des peintures & des situations séduisantes un sentiment si dangereux. Permettez-moi de vous faire une question avant que de vous répondre. Voudriez-vous bannir l'amour de la société ? Ce feroit, je crois, pour elle un grand bien & un grand mal. Mais vous cherchiez en vain à détruire cette passion dans les hommes ; il ne paroît pas d'ailleurs que votre dessein soit de la leur interdire, du moins si on en juge par les descriptions intéressantes que vous en faites, & auxquelles toute l'austérité de votre philosophie n'a pu se refuser. Or, si on ne peut, & si on ne doit peut-être pas étouffer l'amour dans le cœur des hommes, que reste-t-il à faire, sinon de le diriger vers une fin honnête, & de nous montrer dans des exemples illustres ses fureurs & ses foiblesses, pour nous en défendre ou nous en guérir ? Vous convenez que c'est l'objet de nos tragédies ; mais vous prétendez que l'objet est manqué par les efforts même que l'on fait pour le remplir, que l'impression du sentiment reste, & que la morale est bientôt oubliée. Je prendrai, Monsieur, pour vous répondre, l'exemple même que vous apportez de la tragédie de Bérénice, ou Racine a trouvé l'art de nous intéresser pendant cinq actes avec ces seuls mots, *je vous aime, vous êtes Empereur, & je pars* ; & où ce grand Poète a su réparer par les charmes de son style le défaut d'action & la monotonie de son sujet. Tout spectateur sensible, je l'avoue, sort de cette tragédie le cœur affligé, partageant en quelque ma-

niere le sacrifice qui coûte si cher à Titus, & le désespoir de Bérénice abandonnée. Mais quand ce spectateur regarde au fond de son ame, & approfondit le sentiment triste qui l'occupe, qu'y apperçoit-il, Monsieur ? Un retour affligeant sur le malheur de la condition humaine, qui nous oblige presque toujours de faire céder nos passions à nos devoirs. Cela est si vrai qu'au milieu des pleurs que nous donnons à Bérénice, le bonheur du monde attaché au sacrifice de Titus, nous rend inexorables sur la nécessité de ce sacrifice même dont nous le plaignons; l'intérêt que nous prenons à sa douleur, en admirant sa vertu, se changeroit en indignation s'il succomboit à sa foiblesse. En vain Racine même, tout habile qu'il étoit dans l'éloquence du cœur, eût essayé de nous représenter ce Prince, entre Bérénice d'un côté & Rome de l'autre, sensible aux prieres d'un peuple qui embrasse ses genoux pour le retenir, mais cédant aux larmes de sa maîtresse; les adieux les plus touchans de ce Prince à ses sujets ne le rendroient que plus méprisable à nos yeux; nous n'y verrions qu'un monarque vil, qui pour satisfaire une passion obscure, renonce à faire du bien aux hommes, & qui va dans les bras d'une femme oublier leurs pleurs. Si quelque chose au contraire adoucit à nos yeux la peine de Titus, c'est le spectacle de tout un peuple devenu heureux par le courage du Prince: rien n'est plus propre à consoler de l'infortune, que le bien qu'on fait à ceux qui souffrent, & l'homme vertueux suspend le cours de ses larmes en essuyant celles des autres. Cette tragédie, Monsieur, a d'ailleurs un autre avantage, c'est de nous rendre plus grands à nos propres yeux en nous montrant de quels efforts la

vertu

vertu nous rend capables. Elle ne réveille en nous la plus puissante & la plus douce de toutes les passions , que pour nous apprendre à la vaincre , en la faisant céder , quand le devoir l'exige , à des intérêts plus pressans & plus chers. Ainsi elle nous flatte & nous élève tout à la fois , par l'expérience douce qu'elle nous fait faire de la tendresse de notre ame , & par le courage qu'elle nous inspire pour réprimer ce sentiment dans ses effets , en conservant le sentiment même.

Si donc les peintures qu'on fait de l'amour sur nos théâtres étoient dangereuses , ce ne pourroit être tout au plus que chez une nation déjà corrompue , à qui les remedes même serviroient de poison : aussi suis-je persuadé , malgré l'opinion contraire où vous êtes , que les représentations théâtrales sont plus utiles à un peuple qui a conservé ses mœurs , qu'à celui qui auroit perdu les siennes. Mais quand l'état présent de nos mœurs pourroit nous faire regarder la tragédie comme un nouveau moyen de corruption , la plupart de nos pieces me paroissent bien propres à nous rassurer à cet égard. Ce qui devroit , ce me semble , vous déplaire le plus dans l'amour que nous mettons si fréquemment sur nos théâtres , ce n'est pas la vivacité avec laquelle il est peint , c'est le rôle froid & subalterne qu'il y joue presque toujours. L'amour , si on en croit la multitude , est l'ame de nos tragédies ; pour moi , il m'y paroît presque aussi rare que dans le monde. La plupart des personnages de Racine même , ont à mes yeux moins de passion que de métaphysique , moins de chaleur que de galanterie. Qu'est-ce que l'amour dans Mithridate , dans Iphigénie ,

dans Britannicus , dans Bajazet même , & dans Andromaque , si on en excepte quelques traits des rôles de Roxane & d'Hermione ? Phedre est peut-être le seul ouvrage de ce grand homme , où l'amour soit vraiment terrible & tragique ; encore y est-il défiguré par l'intrigue obscure d'Hippolite & d'Aricie. Arnaud l'avoit bien senti, quand il disoit à Racine : *pourquoi cet Hippolite amoureux ?* Le reproche étoit moins d'un caustique que d'un homme de goût ; on fait la réponse que Racine lui fit : *eh , Monsieur , sans cela qu'auroient dit les petits-mâtres ?* Ainsi c'est à la frivolité de la nation que Racine a sacrifié la perfection de sa piece. L'amour dans Corneille est encore plus languissant & plus déplacé : son génie semble s'être épuisé dans le Cid à peindre cette passion , & il n'y a presque aucune de ses autres tragédies que l'amour ne dépare & ne refroidisse. Ce sentiment exclusif & impérieux , si propre à nous consoler de tout , ou à nous rendre tout insupportable , à nous faire jouir de notre existence ou à nous la faire détester , veut être sur le théâtre comme dans nos cœurs , y regner seul & sans partage. Par-tout où il ne joue pas le premier rôle , il est dégradé par le second. Le seul caractère qui lui convienne dans la tragédie , est celui de la véhémence , du trouble & du désespoir : ôtez-lui ces qualités , ce n'est plus , si j'ose parler ainsi , qu'une passion commune & bourgeoise. Mais , dira-t-on , en peignant l'amour de la forte , il deviendra monotone , & toutes nos pieces se ressembleront. Et pourquoi s'imaginer , comme ont fait presque tous nos auteurs , qu'une piece ne puisse nous intéresser sans amour ? Sommes-nous plus difficiles ou plus insensibles que les

Athéniens ? & ne pouvons-nous pas trouver , à leur exemple , une infinité d'autres sujets capables de remplir dignement le théâtre : les malheurs de l'ambition , le spectacle d'un héros dans l'infortune , la haine de la superstition & des tyrans , l'amour de la patrie , la tendresse maternelle ? Ne faisons point à nos Françaises l'injure de penser que l'amour seul puisse les émouvoir , comme si elles n'étoient ni citoyennes ni meres. Ne les avons-nous pas vues s'intéresser à la mort de César , & verser des larmes à Mérope ?

Je viens , Monsieur , à vos objections sur la comédie. Vous n'y voyez qu'un exemple continuél de libertinage , de perfidie & de mauvaises mœurs ; des femmes qui trompent leurs maris , des enfans qui volent leurs peres , d'honnêtes bourgeois dupés par des fripons de Cour. Mais je vous prie de considérer un moment sous quel point de vue tous ces vices nous sont représentés sur le théâtre. Est-ce pour les mettre en honneur ? Nullement ; il n'est point de spectateur qui s'y méprenne ; c'est pour nous ouvrir les yeux sur la source de ces vices , pour nous faire voir dans nos propres défauts (dans des défauts qui en eux-mêmes ne blessent point l'honnêteté) une des causes les plus communes des actions criminelles que nous reprochons aux autres. Qu'apprennons-nous dans *George Dandin* ? que le dérèglement des femmes est la suite ordinaire des mariages mal assortis , où la vanité a présidé ; dans le *Bourgeois Gentilhomme* ? qu'un bourgeois qui veut sortir de son état , avoir une femme de la Cour pour maîtresse , & un grand Seigneur pour ami , n'aura pour maîtresse qu'une femme perdue , & pour ami qu'un

honnête voleur ; dans les scènes d'*Harpagon* & de son fils ? que l'avarice des pères produit la mauvaise conduite des enfans ; enfin dans toutes , cette vérité si utile , *que les ridicules de la société y sont une source de désordres*. Et quelle manière plus efficace d'attaquer nos ridicules , que de nous montrer qu'ils rendent les autres méchans à nos dépens ? En vain diriez-vous que dans la comédie nous sommes plus frappés du ridicule qu'elle joue , que des vices dont ce ridicule est la source. Cela doit être , puisque l'objet naturel de la comédie est la correction de nos défauts par le ridicule , leur antidote le plus puissant , & non la correction de nos vices , qui demande des remèdes d'un autre genre. Mais son effet n'est pas pour cela de nous faire préférer le vice au ridicule ; elle nous suppose pour le vice cette horreur qu'il inspire à toute ame bien née : elle se sert même de cette horreur pour combattre nos travers ; & il est tout simple que le sentiment qu'elle suppose nous affecte moins (dans le moment de la représentation) que celui qu'elle cherche à exciter en nous , sans que pour cela elle nous fasse prendre le change sur celui de ces deux sentimens qui doit dominer dans notre ame. Si quelques comédies en petit nombre s'écartent de cet objet louable , & sont presque uniquement une école de mauvaises mœurs , on peut comparer leurs auteurs à ces hérétiques , qui pour débiter le mensonge , ont abusé quelquefois de la chaire de vérité.

Vous ne vous en tenez pas à des imputations générales. Vous attaquez , comme une satire cruelle de la vertu , le *Misanthrope* de Molière , ce chef-d'œuvre de notre théâtre comique ; si

néanmoins le *Tartuffe* ne lui est pas encore supérieur, soit par la vivacité de l'action, soit par les situations théâtrales, soit enfin par la variété & la vérité des caractères. Je ne sais, Monsieur, ce que vous pensez de cette dernière pièce, elle étoit bien faite pour trouver grace devant vous, ne fût-ce que par l'aversion dont on ne peut se défendre pour l'espèce d'hommes si odieuse que Molière y a joués & démasqués. Mais je viens au *Misanthrope*. Molière, selon vous, a eu dessein dans cette comédie de rendre la vertu ridicule. Il me semble que le sujet & les détails de la pièce, que le sentiment même qu'elle produit en nous, prouvent le contraire. Molière a voulu nous apprendre, que l'esprit & la vertu ne suffisent pas pour la société, si nous ne savons compâtrir aux foiblesses de nos semblables, & supporter leurs vices mêmes; que les hommes sont encore plus bornés que méchans, & qu'il faut les mépriser sans le leur dire. Quoique le *Misanthrope* divertisse les spectateurs, il n'est pas pour cela ridicule à leurs yeux: il n'est personne au contraire qui ne l'estime, qui ne soit porté même à l'aimer & à le plaindre. On rit de sa mauvaise humeur, comme de celle d'un enfant bien né & de beaucoup d'esprit. La seule chose que j'oserois blâmer dans le rôle du *Misanthrope*, c'est qu'*Alceste* n'a pas toujours tort d'être en colère contre l'ami raisonnable & philosophe, que Molière a voulu lui opposer comme un modèle de la conduite qu'on doit tenir avec les hommes. *Philinte* m'a toujours paru, non pas absolument, comme vous le prétendez, un caractère odieux, mais un caractère mal décidé, plein de sagesse dans ses maximes & de fausseté dans sa conduite. Rien

de plus sensé que ce qu'il dit au Misanthrope dans la premiere scene sur la nécessité de s'accommoder aux travers des hommes ; rien de plus foible que sa réponse aux reproches dont le Misanthrope l'accable sur l'accueil affecté qu'il vient de faire à un homme dont il ne fait pas le nom. Il ne disconvient pas de l'exagération qu'il a mise dans cet accueil, & donne par-là beaucoup d'avantage au Misanthrope. Il devoit répondre au contraire, que ce qu'Alceste avoit pris pour un accueil exagéré, n'étoit qu'un compliment ordinaire & froid, une de ces formules de politesse dont les hommes sont convenus de se payer réciproquement lorsqu'ils n'ont rien à se dire. Le Misanthrope a encore plus beau jeu dans la scene du sonnet. Ce n'est point Philinte qu'Oronte vient consulter, c'est Alceste ; & rien n'oblige Philinte de louer, comme il fait, le sonnet d'Oronte à tort & à travers, & d'interrompre même la lecture par ses fades éloges. Il devoit attendre qu'Oronte lui demandât son avis, & se borner alors à des discours généraux, & à une approbation foible, parce qu'il sent qu'Oronte veut être loué, & que dans des bagatelles de ce genre on ne doit la vérité qu'à ses amis ; encore faut-il qu'ils ayent grande envie ou grand besoin qu'on la leur dise. L'approbation foible de Philinte n'en eût pas moins produit ce que vouloit Moliere, l'emportement d'Alceste, qui se pique de vérité dans les choses les plus indifférentes, au risque de blesser ceux à qui il la dit. Cette colere du Misanthrope sur la complaisance de Philinte n'en eût été que plus plaisante, parce qu'elle eût été moins fondée ; & la situation des personnages eût produit un jeu de théâtre d'autant plus grand, que Philinte eût été partagé

entre l'embarras de contredire Alceste & la crainte de choquer Oronte. Mais je m'apperçois, Monsieur, que je donne des leçons à Moliere.

Vous prétendez que dans cette scene du sonnet, le Misanthrope est presque un Philinte; & *ses je ne dis pas cela* répétés avant que de déclarer franchement son avis, vous paroissent hors de son caractère. Permettez-moi de n'être pas de votre sentiment. Le Misanthrope de Moliere n'est pas un homme grossier, mais un homme vrai; *ses je ne dis pas cela*, surtout de l'air dont il les doit prononcer, font suffisamment entendre qu'il trouve le sonnet détestable; ce n'est que quand Oronte le presse & le pousse à bout, qu'il doit lever le masque & lui rompre en visiere. Rien n'est, ce me semble, mieux ménagé & gradué plus adroitement que cette scene; & je dois rendre cette justice à nos spectateurs modernes, qu'il en est peu qu'ils écoutent avec plus de plaisir. Aussi je ne crois pas que ce chef-d'œuvre de Moliere (supérieur peut-être de quelques années à son siècle) dût craindre aujourd'hui le sort équivoque qu'il eut à sa naissance; notre parterre, plus fin & plus éclairé qu'il ne l'étoit il y a soixante ans, n'auroit plus besoin du *Médecin malgré lui* pour aller au Misanthrope. Mais je crois en même temps avec vous, que d'autres chef-d'œuvres du même poëte & de quelques autres, autrefois justement applaudis, auroient aujourd'hui plus d'estime que de succès: notre changement de goût en est la cause; nous voulons dans la tragédie plus d'action, & dans la comédie plus de finesse. La raison en est, si je ne me trompe, que les sujets communs sont presque entièrement épuisés sur les deux théâ-

tres; & qu'il faut d'un côté plus de mouvement pour nous intéresser à des héros moins connus, & de l'autre plus de recherche & plus de nuance pour faire sentir des ridicules moins apparens.

Le zèle dont vous êtes animé contre la comédie, ne vous permet pas de faire grace à aucun genre, même à celui où l'on se propose de faire couler nos larmes par des situations intéressantes, & de nous offrir dans la vie commune des modèles de courage & de vertu; *autant vaudroit*, dites-vous, *aller au sermon*. Ce discours me surprend dans votre bouche. Vous prétendiez un moment auparavant, que les leçons de la tragédie nous sont inutiles, parce qu'on n'y met sur le théâtre que des héros, auxquels nous ne pouvons nous flatter de ressembler; & vous blâmez à présent les pièces où l'on n'expose à nos yeux que nos citoyens & nos semblables; ce n'est plus comme pernicieux aux bonnes mœurs, mais comme insipide & ennuyeux que vous attaquez ce genre. Dites, Monsieur, si vous le voulez, qu'il est le plus facile de tous; mais ne cherchez pas à lui enlever le droit de nous attendrir; il me semble au contraire qu'aucun genre de pièces n'y est plus propre; &, s'il m'est permis de juger de l'impression des autres par la mienne, j'avoue que je suis encore plus touché des scènes pathétiques de l'*Enfant prodigue*, que des pleurs d'*Andromaque* & d'*Iphigénie*. Les Princes & les Grands sont trop loin de nous, pour que nous prenions à leurs revers le même intérêt qu'aux nôtres. Nous ne voyons, pour ainsi dire, les infortunes des Rois qu'en perspective; & dans le temps même où nous les plaignons, un sentiment confus semble nous dire pour nous consoler, que ces infortunes sont

le prix de la grandeur suprême, & comme les degrés par lesquels la nature approche les Princes des autres hommes. Mais les malheurs de la vie privée n'ont point cette ressource à nous offrir; ils sont l'image fidelle des peines qui nous affligent ou qui nous menacent; un Roi n'est presque pas notre semblable, & le sort de nos pareils a bien plus de droits à nos larmes.

Ce qui me paroît blâmable dans ce genre, ou plutôt dans la maniere dont l'ont traité nos Poëtes, est le mélange bizarre qu'ils y ont presque toujours fait du pathétique & du plaisant: deux sentimens si tranchans & si disparates ne sont pas faits pour être voisins; & quoiqu'il y ait dans la vie quelques circonstances bizarres où l'on rit & où l'on pleure à la fois, je demande si toutes les circonstances de la vie sont propres à être représentées sur le théâtre, & si le sentiment *trouble* & mal décidé qui résulte de cet alliage des ris avec les pleurs, est préférable au plaisir seul de pleurer, ou même au plaisir seul de rire? *Les hommes sont tous de fer!* s'écrie l'Enfant prodigue, après avoir fait à son valet la peinture odieuse de l'ingratitude & de la dureté de ses anciens amis; & *les femmes?* lui répond le valet, qui ne veut que faire rire le parterre; j'ose inviter l'illustre Auteur de cette piece à retrancher ces trois mots, qui ne sont là que pour défigurer un chef-d'œuvre. Il me semble qu'ils doivent produire sur tous les gens de goût le même effet qu'un son aigre & discordant qui se feroit entendre tout-à-coup au milieu d'une musique touchante.

Après avoir dit tant de mal des spectacles, il ne vous restoit plus, Monsieur, qu'à vous déclarer aussi contre les personnes qui les re-

présentent & contre celles qui, selon vous, nous y attirent; & c'est de quoi vous vous êtes pleinement acquitté par la maniere dont vous traitez les comédiens & les femmes. Votre philosophie n'épargne personne, & on pourroit lui appliquer ce passage de l'Ecriture, & *manus ejus contra omnes*. Selon vous, l'habitude où sont les comédiens de revêtir un caractère qui n'est pas le leur, les accoutume à la fausseté. Je ne saurois croire que ce reproche soit sérieux. Vous feriez le procès sur le même principe, à tous les Auteurs de pieces de théâtre, bien plus obligés encore que le comédien, de se transformer dans les personnages qu'ils ont à faire parler sur la scene. Vous ajoutez qu'il est vil de s'exposer aux sifflets pour de l'argent; qu'en faut-il conclure? Que l'état de comédien est celui de tous où il est le moins permis d'être médiocre. Mais en récompense, quels applaudissemens plus flatteurs que ceux du théâtre? C'est-là où l'amour-propre ne peut se faire illusion ni sur les succès, ni sur les chûtes; & pourquoi refuserions-nous à un acteur accueilli & désiré du public le droit si juste & si noble de tirer de son talent sa subsistance? Je ne dis rien de ce que vous ajoutez (pour plaisanter sans doute) que les valets en s'exerçant à voler adroitement sur le théâtre, s'instruisent à voler dans les maisons & dans les rues.

Supérieur comme vous l'êtes, par votre caractère & par vos réflexions, à toute espece de préjugés, étoit-ce là, Monsieur, celui que vous deviez préférer pour vous y soumettre & pour le défendre? Comment n'avez-vous pas senti, que si ceux qui représentent nos pieces méritent d'être déshonorés, ceux qui les composent mé-

riteroient aussi de l'être ; & qu'ainsi en élevant les uns & en avilissant les autres , nous avons été tout à la fois bien inconséquens & bien barbares ? Les Grecs l'ont été moins que nous , & il ne faut point chercher d'autres causes de l'estime où les bons comédiens étoient parmi eux. Ils considéroient Esopus par la même raison qu'ils admiroient Euripide & Sophocle. Les Romains , il est vrai , ont pensé différemment ; mais chez eux la comédie étoit jouée par des esclaves ; occupés de grands objets , ils ne vouloient employer que des esclaves à leurs plaisirs.

La chasteté des comédiennes , j'en conviens avec vous , est plus exposée que celle des femmes du monde ; mais aussi la gloire de vaincre en doit être plus grande : il n'est pas rare d'en voir qui résistent long-temps ; & il seroit plus commun d'en trouver qui résistassent toujours , si elles n'étoient comme découragées de la continence par le peu de considération réelle qu'elles en retirent. Le plus sûr moyen de vaincre les passions , est de les combattre par la vanité : qu'on accorde des distinctions aux comédiennes sages , & ce fera , j'ose le prédire , l'ordre de l'Etat le plus sévère dans ses mœurs. Mais quand elles voient que d'un côté on ne leur fait aucun gré de se priver d'amans , & que de l'autre il est permis aux femmes du monde d'en avoir , sans en être moins considérées , comment ne chercheroient-elles pas leur consolation dans des plaisirs qu'elles s'interdiroient en pure perte ?

Vous êtes du moins , Monsieur , plus juste ou plus conséquent que le public ; votre sortie sur nos actrices en a valu une très violente aux autres femmes. Je ne fais si vous êtes du petit nom-

bre des sages qu'elles ont su quelquefois rendre malheureux, & si par le mal que vous en dites, vous avez voulu leur restituer celui qu'elles vous ont fait. Cependant je doute que votre éloquente censure vous fasse parmi elles beaucoup d'ennemis; on voit percer à travers vos reproches le goût très pardonnable que vous avez conservé pour elles, peut-être même quelque chose de plus vif; ce mélange de sévérité & de faiblesse (pardonnez-moi ce dernier mot) vous fera aisément obtenir grace; elles sentiront du moins, & elles vous en sauront gré, qu'il vous en a moins coûté pour déclamer contre elles avec chaleur, que pour les voir & les juger avec une indifférence philosophique. Mais comment allier cette indifférence avec le sentiment si séduisant qu'elles inspirent? Qui peut avoir le bonheur ou le malheur de parler d'elles sans intérêt? Essayons néanmoins, pour les apprécier avec justice, sans adulation comme sans humeur, d'oublier en ce moment combien leur société est aimable & dangereuse; relisons Epictète avant que d'écrire, & tenons-nous fermes pour être austères & graves.

Je n'examinerai point, Monsieur, si vous avez raison de vous écrier, *où trouvera-t-on une femme aimable & vertueuse?* comme le Sage s'écrioit autrefois, *où trouvera-t-on une femme forte?* Le genre-humain feroit bien à plaindre, si l'objet le plus digne de nos hommages étoit en effet aussi rare que vous le dites. Mais si par malheur vous aviez raison, quelle en feroit la triste cause? L'esclavage & l'espece d'avilissement où nous avons mis les femmes; les entraves que nous donnons à leur esprit & à leur ame; le jargon futile, & humiliant pour elles & pour nous.

auquel nous avons réduit notre commerce avec elles , comme si elles n'avoient pas une raison à cultiver , ou n'en étoient pas dignes ; enfin l'éducation funeste , je dirois presque meurtrière , que nous leur prescrivons , sans leur permettre d'en avoir d'autre ; éducation où elles apprennent presque uniquement à se contrefaire sans cesse , à n'avoir pas un sentiment qu'elles n'étouffent , une opinion qu'elles ne cachent , une pensée qu'elles ne déguisent. Nous traitons la nature en elles , comme nous la traitons dans nos jardins , nous cherchons à l'orner en l'étouffant. Si la plupart des nations ont agi comme nous à leur égard , c'est que par-tout les hommes ont été les plus forts , & que par-tout le plus fort est l'oppresser & le tyran du plus foible. Je ne fais si je me trompe , mais il me semble que l'éloignement où nous tenons les femmes de tout ce qui peut les éclairer & leur élever l'ame , est bien capable , en mettant leur vanité à la gêne , de flatter leur amour-propre. On diroit que nous sentons leurs avantages , & que nous voulons les empêcher d'en profiter. Nous ne pouvons nous dissimuler que dans les ouvrages de goût & d'agrément , elles réussiroient mieux que nous , sur-tout dans ceux dont le sentiment & la tendresse doivent être l'ame ; car quand vous dites qu'elles ne savent ni décrire , ni sentir l'amour même , il faut que vous n'ayez jamais lu les lettres d'Héloïse , ou que vous ne les ayez lues que dans quelque poëte qui les aura gâtées. J'avoue que ce talent de peindre l'amour au naturel , talent propre à un temps d'ignorance , où la nature seule donnoit des leçons , peut s'être affoibli dans notre siècle , & que les femmes devenues , à notre exemple , plus coquettes que passionnées , sau-

ront bientôt aimer aussi peu que nous & le dire aussi mal ; mais fera-ce la faute de la nature ? A l'égard des ouvrages de génie & de sagacité, mille exemples nous prouvent que la foiblesse du corps n'y est pas un obstacle dans les hommes ; pourquoi donc une éducation plus solide & plus mâle ne mettroit-elle pas les femmes à portée d'y réussir ? Descartes les jugeoit plus propres que nous à la philosophie, & une Princesse malheureuse a été son plus illustre disciple. Plus inexorable pour elles, vous les traiterez, Monsieur, comme ces peuples vaincus, mais redoutables, que leurs conquérans désarment ; & après avoir soutenu que la culture de l'esprit est pernicieuse à la vertu des hommes, vous en conclurez qu'elle le feroit encore plus à celle des femmes. Il me semble, au contraire, que les hommes devant être plus vertueux à proportion qu'ils connoîtront mieux les véritables sources de leur bonheur, le genre-humain doit gagner à s'instruire. Si les siècles éclairés ne sont pas moins corrompus que les autres, c'est que la lumière y est trop inégalement répandue ; qu'elle est resserrée & concentrée dans un trop petit nombre d'esprits ; que les rayons qui s'en échappent dans le peuple ont assez de force pour découvrir aux âmes communes l'attrait & les avantages du vice, & non pour leur en faire voir les dangers & l'horreur : le grand défaut de ce siècle philosophe est de ne l'être pas encore assez. Mais quand la lumière fera plus libre de se répandre, plus étendue & plus égale, nous en sentirons alors les effets bienfaisans : nous cesserons de tenir les femmes sous le joug & dans l'ignorance, & elles de séduire, de tromper & de gouverner leurs maî-

tres. L'amour sera pour lors entre les deux sexes , ce que l'amitié la plus douce & la plus vraie est entre les hommes vertueux ; ou plutôt ce sera un sentiment plus délicieux encore , le complément & la perfection de l'amitié , sentiment qui dans l'intention de la nature , devoit nous rendre heureux , & que pour notre malheur nous avons su altérer & corrompre.

Enfin ne nous arrêtons pas seulement , Monsieur , aux avantages que la société pourroit tirer de l'éducation des femmes ; ayons de plus l'humanité & la justice de ne pas leur refuser ce qui peut leur adoucir la vie comme à nous. Nous avons éprouvé tant de fois combien la culture de l'esprit & l'exercice des talens sont propres à nous distraire de nos maux , & à nous consoler dans nos peines : pourquoi refuser à la plus aimable moitié du genre-humain destinée à partager avec nous le malheur d'être , le soulagement le plus propre à le lui faire supporter ? Philosophes que la nature a répandus sur la surface de la terre , c'est à vous à détruire , s'il vous est possible , un préjugé si funeste ; c'est à ceux d'entre vous qui éprouvent la douceur ou le chagrin d'être peres , d'oser les premiers secouer le joug d'un barbare usage , en donnant à leurs filles la même éducation qu'à leurs autres enfans. Qu'elles apprennent seulement de vous , en recevant cette éducation précieuse , à la regarder uniquement comme un préservatif contre l'oisiveté , un rempart contre les malheurs ; & non comme l'aliment d'une curiosité vaine , & le sujet d'une ostentation frivole. Voilà tout ce que vous devez & tout ce qu'elles doivent à l'opinion publique , qui peut les condamner à paroître ignorantes , mais non pas les forcer à l'être. On vous

a vu si souvent , pour des motifs très légers , par vanité ou par humeur , heurter de front les idées de votre siècle ; pour quel intérêt plus grand pouvez-vous le braver , que pour l'avantage de ce que vous devez avoir de plus cher au monde , pour rendre la vie moins amère à ceux qui la tiennent de vous , & que la nature a destinés à vous survivre & à souffrir ; pour leur procurer dans l'infortune , dans les maladies , dans la pauvreté , dans la vieillesse , des ressources dont notre injustice les a privées ! On regarde communément , Monsieur , les femmes comme très sensibles & très foibles ; je les crois au contraire ou moins sensibles ou moins foibles que nous. Sans force de corps , sans talens , sans étude qui puisse les arracher à leurs peines , & les leur faire oublier quelques momens , elles les supportent néanmoins , elles les dévorent , & savent quelquefois les cacher mieux que nous ; cette fermeté suppose en elles , ou une ame peu susceptible d'impressions profondes , ou un courage dont nous n'avons pas l'idée. Combien de situations cruelles auxquelles les hommes ne résistent que par le tourbillon d'occupations qui les entraîne ? Les chagrins des femmes seroient-ils moins pénétrants & moins vifs que les nôtres ? Ils ne devroient pas l'être. Leurs peines viennent ordinairement du cœur , les nôtres n'ont souvent pour principe que la vanité & l'ambition. Mais ces sentimens étrangers , que l'éducation a portés dans notre ame , que l'habitude y a gravés , & que l'exemple y fortifie , deviennent (à la honte de l'humanité) plus puissans sur nous que les sentimens naturels ; la douleur fait plus périr de Ministres déplacés que d'amans malheureux.

Voilà ,

Voilà, Monsieur, si j'avois à plaider la cause des femmes, ce que j'oserois dire en leur faveur ; je les défendrois moins sur ce qu'elles sont, que sur ce qu'elles pourroient être. Je ne les louerois point en soutenant avec vous que la pudeur leur est naturelle ; ce seroit prétendre que la nature ne leur a donné ni besoins, ni passions ; la réflexion peut réprimer les desirs, mais le premier mouvement (qui est celui de la nature) porte toujours à s'y livrer. Je me bornerai donc à convenir que la société & les loix ont rendu la pudeur nécessaire aux femmes ; & si je fais jamais un livre sur le pouvoir de l'éducation, cette pudeur en fera le premier chapitre. Mais en paroissant moins prévenu que vous pour la modestie de leur sexe, je serai plus favorable à leur conservation ; & malgré la bonne opinion que vous avez de la bravoure d'un régiment de femmes, je ne croirai pas que le principal moyen de les rendre utiles, soit de les destiner à recruter nos troupes.

Mais je m'apperçois, Monsieur, & je crains bien de m'en appercevoir trop tard, que le plaisir de m'entretenir avec vous, l'apologie des femmes, & peut-être cet intérêt secret qui nous séduit toujours pour elles, m'ont entraîné trop loin & trop long-temps hors de mon sujet. En voilà donc assez, & peut-être trop, sur la partie de votre lettre qui concerne les spectacles en eux-mêmes, & les dangers de toute espece dont vous les rendez responsables. Rien ne pourra plus leur nuire, si votre écrit n'y réussit pas ; car il faut avouer qu'aucun de nos prédicateurs ne les a combattus avec autant de force & de subtilité que vous. Il est vrai que la supériorité de vos talens ne doit pas seule en avoir l'hon-

neur. La plupart de nos orateurs chrétiens en attaquant la comédie, condamnent ce qu'ils ne connoissent pas ; vous avez au contraire étudié , analysé , composé vous-même pour en mieux juger les effets , le poison dangereux dont vous cherchez à nous préserver ; & vous décriez nos pieces de théâtre avec l'avantage non-seulement d'en avoir vu , mais d'en avoir fait. Néanmoins cet avantage même forme contre vous une objection incommode , que vous paroissez avoir sentie en n'osant vous la faire , & à laquelle vous avez indirectement tâché de répondre. Les spectacles, selon vous , sont nécessaires dans une ville aussi corrompue que celle que vous avez habitée long-temps ; & c'est apparemment pour les habitans pervers , (car ce n'est pas certainement pour votre patrie) que vos pieces ont été composées. C'est-à-dire , Monsieur , que vous nous avez traités comme ces animaux expirans , qu'on acheve dans leurs maladies de peur de les voir trop long-temps souffrir. Assez d'autres sans vous auroient pris ce soin ; & votre délicatesse n'aura-t-elle rien à se reprocher à notre égard ? Je le crains d'autant plus , que le talent dont vous avez montré au théâtre lyrique de si heureux essais , comme musicien & comme poète , est du moins aussi propre à faire aux spectacles des partisans , que votre éloquence à leur en enlever. Le plaisir de vous lire ne nuira point à celui de vous entendre ; & vous aurez long-temps la douleur de voir le *Devin du village* détruire tout le bien que vos écrits contre la comédie auroient pu nous faire.

Il me reste à vous dire un mot sur les deux autres articles de votre lettre , & en premier lieu sur les raisons que vous apportez contre

l'établissement d'un théâtre de comédie à Genève. Cette partie de votre ouvrage, je dois l'avouer, est celle qui a trouvé à Paris le moins de contradicteurs. Très indulgens envers nous-mêmes, nous regardons les spectacles comme un aliment nécessaire à notre frivolité; mais nous décidons volontiers que Genève ne doit point en avoir: pourvu que nos riches oisifs aillent tous les jours pendant trois heures se soulager au théâtre du poids du temps qui les accable, peu leur importe qu'on s'amuse ailleurs; parce que Dieu pour me servir d'une de vos plus heureuses expressions, les a doués d'une douceur très méritoire à supporter l'ennui des autres. Mais je doute que les Genevois, qui s'intéressent un peu plus que nous à ce qui les regarde, applaudissent de même à votre sévérité. C'est d'après un desir qui m'a paru presque général dans vos concitoyens, que j'ai proposé l'établissement d'un théâtre dans leur ville, & j'ai peine à croire qu'ils se livrent avec autant de plaisir aux amusemens que vous y substituez. On m'assure même que plusieurs de ces amusemens, quoiqu'en simple projet, alarment déjà vos graves Ministres: qu'ils se récrient surtout contre les danses que vous voulez mettre à la place de la comédie; & qu'il leur paroît plus dangereux encore de se donner en spectacle que d'y assister.

Au reste, c'est à vos compatriotes seuls à juger de ce qui peut en ce genre leur être utile ou nuisible. S'ils craignent pour leurs mœurs les effets & les suites de la comédie, ce que j'ai déjà dit en sa faveur ne les déterminera point à la recevoir, comme tout ce que vous dites contre elle ne la leur fera pas rejeter, s'ils imaginent

qu'elle puisse leur être de quelque avantage. Je me contenterai donc d'examiner en peu de mots les raisons que vous apportez contre l'établissement d'un théâtre à Genève, & je soumetts cet examen au jugement & à la décision des Genevois.

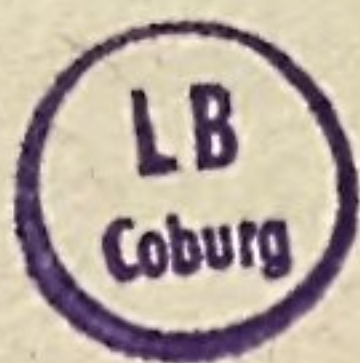
Vous nous transportez d'abord dans les montagnes du Valais, au centre d'un petit pays dont vous faites une description charmante; vous nous montrez ce qui ne se trouve peut-être que dans ce seul coin de l'univers; des peuples tranquilles & satisfaits au sein de leur famille & de leur travail; & vous prouvez que la comédie ne seroit propre qu'à troubler le bonheur dont ils jouissent. Personne, Monsieur, ne prétendra le contraire; des hommes assez heureux pour se contenter des plaisirs offerts par la nature, ne doivent point y en substituer d'autres; les amusemens qu'on cherche sont le poison lent des amusemens simples; & c'est une loi générale de ne pas entreprendre de changer le bien en mieux; qu'en conclurez-vous pour Genève? L'état présent de cette république est-il susceptible de l'application de ces regles? Je veux croire qu'il n'y a rien d'exagéré ni de romanesque dans la description de ce canton fortuné du Valais, où il n'y a ni haine, ni jalousie, ni querelles, & où il y a pourtant des hommes. Mais si l'âge d'or s'est réfugié dans les rochers voisins de Genève, vos citoyens en sont pour le moins à l'âge d'argent; & dans le peu de temps que j'ai passé parmi eux, ils m'ont paru assez avancés, ou, si vous voulez, assez pervertis, pour pouvoir entendre *Brutus* & *Rome sauvée* sans avoir à craindre d'en devenir pires.

La plus forte de toutes vos objections contre

l'établissement d'un théâtre à Genève, c'est l'impossibilité de supporter cette dépense dans une petite ville. Vous pouvez néanmoins vous souvenir, que des circonstances particulières ayant obligé vos Magistrats il y a quelques années de permettre dans la ville même de Genève un spectacle public, on ne s'apperçut point de l'inconvénient dont il s'agit, ni de tous ceux que vous faites craindre. Cependant, quand il seroit vrai que la recette journaliere ne suffiroit pas à l'entretien du spectacle, je vous prie d'observer que la ville de Genève est, à proportion de son étendue, une des plus riches de l'Europe; & j'ai lieu de croire que plusieurs citoyens opulens de cette ville, qui desireroient d'y avoir un théâtre, fourniroient sans peine à une partie de la dépense; c'est du moins la disposition où plusieurs d'entr'eux m'ont paru être, & c'est en conséquence que j'ai hasardé la proposition qui vous alarme. Cela supposé, il seroit aisé de répondre en deux mots à vos autres objections. Je n'ai point prétendu qu'il y eût à Genève un spectacle tous les jours; un ou deux jours de la semaine suffiroient à cet amusement, & on pourroit prendre pour un de ces jours celui où le peuple se repose. Ainsi d'un côté le travail ne seroit point ralenti, de l'autre la troupe pourroit être moins nombreuse, & par conséquent moins à charge à la ville; on-donneroit l'hiver seul à la comédie, l'été aux plaisirs de la campagne, & aux exercices militaires dont vous parlez. J'ai peine à croire aussi qu'on ne pût remédier par des loix séveres aux alarmes de vos Ministres sur la conduite des comédiens, dans un Etat aussi petit que celui de Genève, où l'œil vigilant des Magistrats peut s'étendre au même instant

d'une frontiere à l'autre , où la législation embrasse à la fois toutes les parties ; où elle est enfin si rigoureuse & si bien exécutée contre les désordres des femmes publiques , & même contre les désordres secrets. J'en dis autant des loix somptuaires , dont il est toujours facile de maintenir l'exécution dans un petit Etat : d'ailleurs la vanité même ne fera gueres intéressée à les violer , parce qu'elles obligent également tous les citoyens , & qu'à Genève les hommes ne sont jugés ni par les richesses , ni par les habits. Enfin rien , ce me semble , ne souffriroit dans votre Patrie de l'établissement d'un théâtre , pas même l'ivrognerie des hommes & la médisance des femmes , qui trouvent l'une & l'autre tant de faveur auprès de vous. Mais quand la suppression de ces deux derniers articles produiroit , pour parler votre langage , *un affoiblissement d'Etat* , je ferois d'avis qu'on se consolât de ce malheur. Il ne falloit pas moins qu'un philosophe exercé comme vous aux paradoxes , pour nous soutenir qu'il y a moins de mal à s'enivrer & à médire , qu'à voir représenter Cinna & Polyucte. Je parle ici d'après la peinture que vous avez faite vous-même de la vie journaliere de vos citoyens ; & je n'ignore pas qu'ils se récrient fort contre cette peinture : le peu de séjour , disent-ils , que vous avez fait parmi eux , ne vous a pas laissé le temps de les connoître , ni d'en fréquenter assez les différens états ; & vous avez représenté comme l'esprit général de cette sage république , ce qui n'est tout au plus que le vice obscur & méprisé de quelques sociétés particulieres.

Au reste vous ne devez pas ignorer , Monsieur , que depuis deux ans une troupe de co-



médiens s'est établie aux portes de Genève, & que Genève & les comédiens s'en trouvent à merveille. Prenez votre parti avec courage, la circonstance est urgente & le cas difficile. Corruption pour corruption, celle qui laissera aux Genevois leur argent dont ils ont besoin, est préférable à celle qui le fait sortir de chez eux.

Je me hâte de finir sur cet article dont la plupart de nos lecteurs ne s'embarraissent gueres, pour en venir à un autre qui les intéresse encore moins, & sur lequel par cette raison je m'arrêterai moins encore. Ce sont les sentimens que j'attribue à vos Ministres en matiere de religion. Vous savez, & ils le savent encore mieux que vous, que mon dessein n'a point été de les offenser; & ce motif seul suffiroit aujourd'hui pour me rendre sensible à leurs plaintes, & circonspect dans ma justification. Je serois très affligé du soupçon d'avoir *violé leur secret*, surtout si ce soupçon venoit de votre part; permettez-moi de vous faire remarquer que l'énumération des moyens par lesquels vous supposez que j'ai pu juger de leur doctrine, n'est pas complete. Si je me suis trompé dans l'exposition que j'ai faite de leurs sentimens (d'après leurs ouvrages, d'après des conversations *publiques* où ils ne m'ont pas paru prendre beaucoup d'intérêt à la *Trinité* ni à *l'Enfer*, enfin d'après l'opinion de leurs concitoyens, & des autres Eglises réformées) tout autre que moi, j'ose le dire, eût été trompé de même. Ces sentimens sont d'ailleurs une suite nécessaire des principes de la religion Protestante; & si vos Ministres ne jugent pas à propos de les adopter ou de les

avouer aujourd'hui, la Logique que je leur connois doit naturellement les y conduire, ou les laissera à moitié chemin. Quand ils ne feroient pas *Sociniens*, il faudroit qu'ils le devinssent, non pour l'honneur de leur religion, mais pour celui de leur Philosophie. Ce mot de *Sociniens*, ne doit pas vous effrayer: mon dessein n'a point été de donner un *nom de parti* à des hommes dont j'ai d'ailleurs fait un juste éloge, mais d'exposer par un seul mot ce que j'ai cru être leur doctrine, & ce qui sera infailliblement dans quelques années leur doctrine *publique*. A l'égard de leur Profession de foi, je me borne à vous y renvoyer & à vous en faire juge; vous avouez que vous ne l'avez pas lue, c'étoit peut-être le moyen le plus sûr d'en être aussi satisfait que vous me le paroissez. Ne prenez point cette invitation pour un trait de satire contre vos Ministres; eux-mêmes ne doivent pas s'en offenser; en matière de Profession de foi, il est permis à un catholique de se montrer difficile, sans que des chrétiens d'une communion contraire puissent légitimement en être blessés. L'Eglise Romaine a un langage consacré sur la divinité du verbe, & nous oblige à regarder impitoyablement comme Ariens tous ceux qui n'emploient pas ce langage. Vos Pasteurs diront qu'ils ne reconnoissent pas l'Eglise Romaine pour leur juge, mais ils souffriront apparemment que je la regarde comme le mien. Par cet accommodement nous ferons réconciliés les uns avec les autres, & j'aurai dit vrai sans les offenser. Ce qui m'étonne, Monsieur, c'est que des hommes qui se donnent pour zélés défenseurs des vérités de la religion *Catholique*, qui voient souvent l'impiété
&

& le scandale où il n'y en a pas même l'apparence, qui se piquent sur ces matieres d'entendre finesse & de n'entendre point raison, & qui ont *lu* cette Profession de foi de Genève, en ayant été aussi satisfaits que vous, jusqu'à se croire même obligés d'en faire l'éloge. Mais il s'agissoit de rendre tout à la fois ma probité & ma religion suspectes; tout leur a été bon dans ce dessein, & ce n'étoit pas aux Ministres de Genève qu'ils vouloient nuire. Quoi qu'il en soit, je ne fais si les Ecclésiastiques Genevois que vous avez voulu justifier sur leur croyance, seront beaucoup plus contens de vous, qu'ils l'ont été de moi, & si votre mollesse à les défendre leur plaira plus que ma franchise. Vous semblez m'accuser presque uniquement d'imprudence à leur égard; vous me reprochez de ne les avoir point loués à leur maniere, mais à la mienne; & vous marquez d'ailleurs assez d'indifférence sur ce Socinianisme dont ils craignent tant d'être soupçonnés. Permettez-moi de douter que cette maniere de plaider leur cause, les satisfasse. Je n'en serois pourtant point étonné, quand je vois l'accueil extraordinaire que les dévots ont fait à votre ouvrage. La rigueur de la morale que vous prêchez les a rendus indulgens sur la tolérance que vous professez avec courage & sans détour. Est-ce à eux qu'il faut en faire honneur, ou à vous, ou peut-être aux progrès inattendus de la Philosophie dans les esprits même qui en paroissent les moins susceptibles? Mon article *Genève* n'a pas reçu de leur part le même accueil que votre lettre; nos Prêtres m'ont presque fait un crime des sentimens hétérodoxes que j'attribuois à leurs ennemis. Voilà ce que ni vous

ni moi n'aurions prévu; mais quiconque écrit, doit s'attendre à ces légères injustices : heureux quand il n'en effuye point de plus graves.

Je suis, avec tout le respect que méritent votre vertu & vos talens, & avec plus de vérité que le Philinte de Moliere,

MONSIEUR,

Votre très humble & très
obéissant serviteur,

D'ALEMBERT.





L E T T R E

D E M. S E R R E,

*Auteur des Essais & des Observations sur
les Principes de l'Harmonie.*

A Mrs. les Imprimeurs de la nouvelle Edition des Œuvres de M. Rousseau, au sujet d'un paragraphe qui le concerne dans l'article *Système du Dictionnaire de Musique.*

MESSIEURS,

A l'occasion de quelques lignes du Dictionnaire de Musique de M. Rousseau qui me concernent, j'écrivis en 1769 aux Auteurs du Journal Encyclopédique une lettre qui n'y fut pas imprimée: elle étoit conçue à-peu-près en ces termes.

» Messieurs, j'ai été flatté de la manière obli-
 » geante dont M. Rousseau en divers endroits
 » de son Dictionnaire a parlé de mes *Essais sur*
 » *les Principes de l'Harmonie*: mais j'ai été sur-
 » pris d'y trouver le paragraphe suivant, page
 » 474 de l'Edition in-8°. M. Serre de Genève
 » ayant trouvé les Principes de M. Rameau insuf-
 » fisans à bien des égards, imagina un autre Systé-
 » me sur le sien, dans lequel il prétend montrer que
 » toute l'Harmonie porte sur une double Basse fon-
 » damentale; & comme cet Auteur ayant voyagé

» en Italie ; n'ignoroit pas les expériences de M.
» Tartini , il en composa , en les joignant avec
» celles de M. Rameau , un *Système mixte* , qu'il
» fit imprimer à Paris en 1753 , sous ce titre :
» *Essais sur les principes de l'Harmonie* , &c. Je
» puis assurer M. Rousseau que je n'ai jamais
» été en Italie , & que je n'ai eu aucune con-
» noissance , ni des expériences , ni de la théorie
» musicale de M. Tartini avant l'année 1756.
» Ce fut dans ce temps-là seulement qu'étant
» à Londres , j'eus l'occasion d'en être informé ;
» un gentilhomme Anglois , nouvellement arrivé
» d'Italie , m'ayant fait le plaisir de me prêter le
» *Trattato di Musica* , &c. de ce célèbre musi-
» cien , imprimé en 1754. Or , le manuscrit de
» mes *Essais* étoit entre les mains du censeur
» M. l'Abbé Barthélemy avant le mois d'Août
» 1752 , ainsi que le prouve la date de l'*Ap-
» probation*. Comme le nom de M. Tartini ne
» paroît point dans cet Ecrit , j'eusse été cou-
» pable d'un insigne plagiat , si j'eusse fait usage
» de ses expériences , ou de sa théorie , sans
» lui en faire le moindre hommage , sans le
» nommer une seule fois. C'est , Messieurs , ce
» qui m'engage à vous prier de vouloir bien
» insérer cette lettre dans votre journal , &c.

Comme ce paragraphe du Dictionnaire de
M. Rousseau qui suppose que j'ai été en Ita-
lie , & que j'y ai connu M. Tartini & ses
expériences , se trouve copié mot à mot dans
le supplément de l'Encyclopédie , Edition de
Paris , à l'article *Système* (Musique) c'est pour
moi un nouveau motif de protester contre
cette supposition , dûe sans doute à quelque
mal-entendu , & de vous prier , Messieurs ,
de vouloir bien placer ce démenti dans votre

Edition des Œuvres de mon célèbre compatriote : je l'aurois déjà mis moi-même ce désaveu dans mes *Observations sur les Principes de l'Harmonie*, imprimées à Genève en 1763, si le Dictionnaire de M. Rousseau, imprimé en 1768, l'eût été six ou sept ans plutôt. J'ajouterai, & je le dois, que vu la manière honnête dont M. Rousseau parle de mes *Essais*, &c, en divers articles de son Dictionnaire, & particulièrement à la fin du paragraphe même, où se trouve la méprise en question, je suis bien persuadé qu'il a cru recommander mon ouvrage, en le faisant envisager comme contenant un système fondé sur les expériences de deux musiciens aussi célèbres que M. Tartini & M. Rameau. Mais l'*Analyse critique* du *Traité de Musique* de M. Tartini, laquelle forme la seconde partie de mes *Observations sur les Principes de l'Harmonie*, indique assez le peu d'avantage que j'aurois pu retirer des lumières ou des expériences de ce célèbre musicien de Padoue, si je l'eusse en effet connu avant l'impression de mes *Essais*.

Je suis, &c.

S E R R E.



L A
D E C O U V E R T E
D U
N O U V E A U M O N D E.

T R A G É D I E [a].

(a) Cette piece & les suivantes en vers sont tirées du Recueil des Œuvres de M. Rousseau, imprimé à Bruxelles. Les Editeurs de cette Edition avertissent dans un avis préliminaire, qu'elles n'avoient jamais été imprimées, & qu'ils les publient d'après les originaux, la plupart écrits de la main même de l'Auteur.

ACTEURS.

LE CACIQUE , *de l'Isle de Guanahan , Conquérant d'une partie des Antilles.*

DIGIZÉ , *épouse du Cacique.*

CARIME , *Princesse Américaine.*

COLOMB , *Chef de la flotte Espagnole.*

ALVAR , *Officier Castillan.*

LE GRAND-PRÊTRE *des Américains.*

NOZIME , *Américain.*

TROUPE *de Sacrificateurs Américains.*

TROUPE *d'Espagnols & d'Espagnoles de la flotte.*

TROUPE *d'Américains & d'Américaines.*

La Scene est dans l'Isle de Guanahan.



LA
DÉCOUVERTE
DU
NOUVEAU MONDE,
TRAGÉDIE.



ACTE PREMIER.

*Le Théâtre représente la Forêt sacrée, où
les peuples de Guanahan venoient ado-
rer leurs Dieux.*

SCENE PREMIERE.

LE CACIQUE, CARIME.

LE CACIQUE.

SEULE en ces bois sacrés ! eh ! qu'y faisoit Ca-
rime ?

CARIME.

Eh ! quel autre que vous devroit le savoir mieux ?

De mes tourmens secrets j'importunois les Dieux ;
 J'y pleurois mes malheurs ; m'en faites - vous
 un crime ?

LE CACIQUE.

Loin de vous condamner, j'honore la vertu
 Qui vous fait , près des Dieux , chercher la
 confiance ,
 Que l'effroi vient d'ôter à mon peuple abattu.
 Cent présages affreux , troublant notre assurance,
 Semblent du ciel annoncer le courroux :
 Si nos crimes ont pu mériter sa vengeance ,
 Vos vœux l'éloigneront de nous ,
 En faveur de votre innocence.

CARIME.

Quel fruit espérez-vous de ces détours honteux ?
 Cruel ! vous insultez à mon sort déplorable.
 Ah ! si l'amour me rend coupable ,
 Est-ce à vous à blamer mes feux ?

LE CACIQUE.

Quoi ! vous parlez d'amour en ces momens fu-
 nestes !
 L'amour échauffe-t-il des cœurs glacés d'effroi ?

CARIME.

Quand l'amour est extrême ,
 Craint-on d'autre malheur
 Que la froideur
 De ce qu'on aime ?
 Si Digizé vous vanteroit son ardeur ,
 Lui répondriez-vous de même ?

LE CACIQUE.

Digizé m'appartient par des nœuds éternels :

En partageant mes feux, elle a rempli mon trône;
Et quand nous confirmons nos sermens mutuels,
L'amour le justifie, & le devoir l'ordonne.

C A R I M E.

L'amour & le devoir s'accordent rarement :
Tour-à-tour seulement ils regnent dans une ame.

L'amour forme l'engagement ;
Mais le devoir éteint la flâme.

Si l'hymen a pour vous des attraits si charmans ,
Redoublez , avec moi , ses doux engagemens :

Mon cœur consent à ce partage :
C'est un usage établi parmi nous.

L E C A C I Q U E.

Que me proposez-vous , Carime ? quel langage !

C A R I M E.

Tu t'offenses , cruel , d'un langage si doux ;
Mon amour & mes pleurs excitent ton courroux.

Tu vas triompher en ce jour !
Ah ! si ses yeux ont plus de charmes ,
Ton cœur a-t-il autant d'amour !

L E C A C I Q U E.

Cessez de vains regrets ; votre plainte est injuste :
Ici vos pleurs blessent mes yeux.

Carime , ainsi que vous , en cet asyle auguste ,
Mon cœur a ses secrets à révéler aux Dieux.

C A R I M E.

Quoi ! barbare , au mépris tu joins enfin l'ou-
trage !

Va , tu n'entendras plus d'inutiles soupirs ;
A mon amour trahi tu préfères ma rage ;
Il faudra te servir au gré de tes desirs.

Que son sort est à plaindre !
 Mais les fureurs n'obtiendront rien.
 Pour un cœur fait comme le mien ,
 Ses pleurs étoient bien plus à craindre.

S C E N E II.

L E C A C I Q U E, *seul.*

LIEU terrible, lieu révéré,
 Séjour des Dieux de cet empire,
 Déployez dans les cœurs votre pouvoir sacré :
 Dieux ! calmez un peuple égaré ;
 De ses sens effrayés dissipez ce délire.
 Ou si votre puissance enfin n'y peut suffire ,
 N'usurpez plus un nom vainement adoré.
 Je me le cache en vain , moi-même je frissonne ;
 Une sombre terreur m'agite malgré moi.
 Cacique malheureux, ta vertu t'abandonne ;
 Pour la première fois ton courage s'étonne ;
 La crainte & la frayeur se font sentir à toi.
 Lieu terrible, lieu révéré,
 Séjour des Dieux de cet empire ,
 Déployez dans les cœurs votre pouvoir sacré :
 Rassurez un peuple égaré ;
 De ses sens effrayez dissipez ce délire.
 Ou si votre puissance, &c.
 N'usurpez plus, &c.
 Mais quel est le sujet de ces craintes frivoles ?
 Les vains pressentimens d'un peuple épouvanté,
 Les mugissemens des idoles,

Ou l'aspect effrayant d'un astre ensanglanté ?
 Ah ! n'ai-je tant de fois enchaîné la victoire,
 Tant vaincu de rivaux , tant obtenu de gloire,
 Que pour la perdre enfin par de si foibles coups !
 Gloire frivole ! eh, sur quoi comptons-nous ?
 Mais je vois Digizé , cher objet de ma flâme ;
 Tendre épouse , ah ! mieux que les Dieux ,
 L'éclat de tes beaux yeux
 Ranimera mon ame.

S C E N E III.

D I G I Z É , L E C A C I Q U E .

D I G I Z É .

SEIGNEUR, vos fujets éperdus
 Saisis d'effroi , d'horreur , cèdent à leurs alar-
 mes ;
 Et parmi tant de cris , de soupirs & de larmes ,
 C'est pour vous qu'ils craignent le plus :
 Quel que soit le fujet de leur terreur mortelle ,
 Ah ! fuyons , cher époux , fuyons ; sauvons vos
 jours.
 Par une crainte , hélas ! qui menace leur cours ,
 Mon cœur sent une mort réelle.

L E C A C I Q U E .

Moi , fuir ! leur Cacique , leur Roi !
 Leur pere , enfin ! L'espères-tu de moi ?
 Sur la vaine terreur dont ton esprit se blesse ,
 Moi , fuir ! ah ! Digizé , que me proposes-tu ?
 Un cœur chargé d'une foiblesse ,
 Conserveroit-il ta tendresse ,

En abandonnant la vertu ?

Digizé, je chéris le nœud qui nous assemble ;
J'adore tes appas, ils peuvent tout sur moi ;
Mais j'aime encor mon peuple autant que toi ;
Et la vertu plus que tous deux ensemble.

SCENE IV.

NOZIME, LE CACIQUE, DIGIZÉ.

NOZIME.

PAR votre ordre, Seigneur, les prêtres ras-
semblés,
Vont bientôt en ces lieux commencer le mystère.

LE CACIQUE.

Et les peuples ?

NOZIME.

Toujours également troublés,
Ils tremblent au récit d'un mal imaginaire.
Ils disent qu'en ces lieux des enfans du Soleil
Doivent bientôt descendre, en superbe appareil.
Tout tremble à leur nom seul ; & ces hommes
terribles,
Affranchis de la mort, aux coups inaccessibles,
Doivent tout asservir à leur pouvoir fatal :
Trop fiers d'être immortels, leur orgueil sans égal
Des rois fait leurs fujets, des peuples leurs esclaves ;
Leurs récits effrayans étonnent les plus braves.
J'ai vainement cherché les auteurs insensés
De ces bruits

LE CACIQUE.

Laissez-nous, Nozime : c'est assez.

DIGIZÉ.

Grands Dieux ! que produira cette terreur publique ?

Quel sera ton destin , infortuné Cacique ?

Hélas ! ce doute affreux ne trouble-t-il que moi ?

LE CACIQUE.

Mon sort est décidé : je suis aimé de toi.

Dieux puissans , Dieux jaloux de mon bonheur
suprême ,

Des fiers enfans du ciel secondez les projets :

Armez à votre gré la terre , l'enfer même ;

Je puis braver & la foudre & vos traits.

Déployez contre moi votre injuste vengeance ;

J'en redoute peu les effets :

Digizé seule en sa puissance

Tient mon bonheur & mes succès.

Dieux puissans , Dieux jaloux de mon bonheur
suprême ,

Des fiers enfans du ciel secondez les projets :

Armez à votre gré la terre , l'enfer même ;

Je puis braver & la foudre & vos traits.

DIGIZÉ.

Où vous emporte un excès de tendresse ?

Ah ! n'irritons point les Dieux :

Plus on prétend braver les Cieux ,

Plus on sent sa propre foiblesse.

Ciel , protecteur de l'innocence ,

Eloigne nos dangers , dissipe notre effroi.

Eh ! des foibles humains qui prendra la défense ,

S'ils n'osent espérer en toi !

Du plus parfait amour la flâme légitime

Auroit-elle offensé tes yeux ?

Ah ! si des feux si purs devant toi sont un crime ,

Détruis la race humaine , & ne fais que des Dieux.

Ciel, protecteur de l'innocence,
 Eloigne nos dangers, dissipe notre effroi.
 Eh! des foibles humains qui prendra la défense,
 S'ils n'osent espérer en toi!

L E C A C I Q U E

Chere épouse, suspends d'inutiles alarmes:
 Plus que de vains malheurs tes pleurs me vont
 coûter.

Ai-je, quand tu verses des larmes,
 De plus grands maux à redouter?
 Mais j'entends retentir les instrumens sacrés;
 Les prêtres vont paroître:
 Gardez-vous de laisser connoître
 Le trouble auquel vous vous livrez.

S C E N E V.

LE CACIQUE, LE GRAND-PRÊTRE,
 DIGIZÉ, TROUPE DE PRÊTRES.

L E G R A N D - P R Ê T R E.

C'EST ici le séjour de nos Dieux formidables;
 Ils rendent en ces lieux leurs arrêts redoutables:
 Que leur présence en nous imprime un saint
 respect:

Tout doit frémir à leur aspect.

L E C A C I Q U E.

Prêtres sacrés des Dieux, qui protégez ces îles,
 Implorez leurs secours sur mon peuple & sur moi,
 Obtenez d'eux qu'ils bannissent l'effroi
 Qui vient troubler ces lieux tranquilles.

Des

Des présages affreux
Répandent l'épouvante ;
Tout gémit dans l'attente
De cent maux rigoureux.
Par vos accens terribles ,
Evoquez les destins :
Si nos maux sont certains ,
Ils seront moins sensibles.

LE GRAND-PRÊTRE,
alternativement avec le Chœur.

Ancien du monde , Être des jours ,
Sois attentif à nos prières.
Soleil , suspends ton cours ,
Pour éclairer nos mystères.

LE GRAND-PRÊTRE.

Dieux , qui veillez sur cet empire ,
Manifestez vos soins , soyez nos protecteurs.
Bannissez de vaines terreurs ,
Un signe seul peut vous suffire :
Le vil effroi peut-il frapper des cœurs
Que votre confiance inspire ?

CH Œ U R.

Ancien du monde , Être des jours ,
Sois attentif à nos prières.
Soleil , suspends ton cours ,
Pour éclairer nos mystères.

LE GRAND-PRÊTRE.

Conservez à son peuple un prince généreux !
Que de votre pouvoir digne dépositaire ,
Il soit heureux comme les Dieux ;
Puisqu'il remplit leur ministère ,
Et qu'il est bienfaisant comme eux.

H

Anciens du monde, &c.

LE GRAND-PRÊTRE.

C'en est assez. Que l'on fasse silence.
De nos rites sacrés déployons la puissance.
Que vos sublimes sons, vos pas mystérieux,
De l'avenir, soustrait aux mortels curieux,
Dans mon cœur inspiré portent la connoissance.
Mais la fureur divine agite mes esprits,
Mes sens sont étonnés, mes regards éblouis;
La nature succombe aux efforts réunis
De ces ébranlemens terribles....
Non, des transports nouveaux affermissent mes
sens,
Mes yeux, avec effort, percent la nuit des
temps....
Ecoutez du destin les décrets inflexibles :
Cacique infortuné,
Tes exploits sont flétris ; ton regne est terminé.
Ce jour en d'autres mains fait passer ta puissance.
Tes peuples asservis sous un joug odieux
Vont perdre, pour jamais, les plus chers dons
des cieux,
Leur liberté, leur innocence.
Fiers enfans du soleil, vous triomphez de nous ;
Vos arts sur nos vertus vous donnent la victoire.
Mais quand nous tombons sous vos coups,
Craignez de payer cher nos maux & votre gloire.
Des nuages confus naissent de toutes parts....
Les siècles sont voilés à mes foibles regards.

LE CACIQUE.

De vos arts menfongers cessez les vains prestiges.

Les prêtres se retirent, après quoi l'on entend le chœur suivant, derrière le théâtre.

C H Œ U R derrière le théâtre.

O ciel ! ô ciel ! quels prodiges nouveaux !
Et quels monstres ailés paroissent sur les eaux !

D I G I Z É.

Dieux ! quels sont ces nouveaux prodiges ?

C H Œ U R derrière le théâtre.

O ciel ! ô ciel , &c.

L E C A C I Q U E.

L'effroi trouble les yeux de ce peuple timide ;
Allons apaiser ses transports.

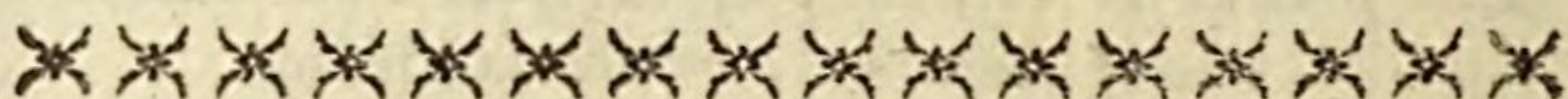
D I G I Z É.

Seigneur , où courez-vous ? quel vain espoir vous
guide ?

Contre l'arrêt des Dieux que servent vos efforts !
Mais il ne m'entend plus ; il fuit. Destin sévère ,
Ah ! ne puis-je du moins , dans ma douleur amère ,
Sauver un de ses jours , au prix de mille morts.

Fin du premier Acte.





ACTE II.

*Le théâtre représente un rivage entrecoupé
d'arbres & de rochers. On voit dans l'en-
foncement débarquer la flotte Espagnole,
au son des trompettes & des timbales.*

SCENE PREMIERE.

COLOMB , ALVAR , TROUPE D'ESPA-
GNOLS ET D'ESPAGNOLES.

CHŒUR.

TRIOMPHONS , triomphons sur la terre & sur
l'onde ,
Donnons des loix à l'univers.
Notre audace , en ce jour , découvre un nouveau
monde .
Il est fait pour porter nos fers.

COLOMB , *tenant d'une main une épée nue , &
de l'autre l'étendard de Castille.*

Climats dont à nos yeux s'enrichit la nature ,
Inconnus aux humains , trop négligés des cieux ,
Perdez la liberté :

(*Il plante l'étendard en terre.*)
Mais portez , sans murmure ,
Un joug encor plus précieux

Chers compagnons , jadis l'Argonaute timide
Eternisa son nom dans les champs de Colchos.
Aux rives de Gadès , l'impétueux Alcide
Borna sa course & ses travaux.

Un art audacieux , en nous servant de guide ,
De l'immense Océan nous a soumis les flots.
Mais qui célébrera notre troupe intrépide ,
À l'égal de tous ces héros !

Célébrez ce grand jour d'éternelle mémoire ;
Entrez par les plaisirs au chemin de la gloire ;
Que vos yeux enchanteurs brillent de toutes parts ;
De ce peuple sauvage étonnez les regards.

CH Œ U R.

Célébrons ce grand jour d'éternelle mémoire ;
Que nos yeux enchanteurs brillent de toutes parts.
On danse.

A L V A R.

Fiere Castille , étends par-tout tes loix ,
Sur toute la nature exerce ton empire ;
Pour combler tes brillans exploits ,
Un monde entier n'a pu suffire.
Maîtres des élémens , héros dans les combats ,
Répandons en ces lieux la terreur , le ravage :
Le ciel en fit notre partage ,
Quand il rendit l'abord de ces climats
Accessible à notre courage.
Fiere Castille , &c.

Danses guerrières.

U N E C A S T I L L A N E.

Volez , conquérans redoutables ,
Allez remplir de grands destins :
Avec des armes plus aimables ,
Nos triomphes sont plus certains.

Qu'ici d'une gloire immortelle
 Chacun se couronne à son tour :
 Guerriers , vous y portez l'empire d'Isabelle ;
 Nous y portons l'empire de l'amour.
 Volez conquérans , &c.

Danses.

ALVAR ET LA CASTILLANE.

Jeunes beautés , guerriers terribles ,
 Unissez-vous , soumettez l'univers.
 Si quelqu'un se dérobe à des coups invincibles ,
 Par de beaux yeux qu'il soit chargé de fers.

C O L O M B.

C'est assez exprimer notre allégresse extrême ,
 Nous devons nos momens à de plus doux trans-
 ports.

Allons aux habitans qui vivent sur ces bords ,
 De leur nouveau destin porter l'arrêt suprême.
 Alvar , de nos vaisseaux ne vous éloignez pas ;
 Dans ces détours cachés dispersez vos soldats.
 La gloire d'un guerrier est assez satisfaite ,
 S'il peut favoriser une heureuse retraite :
 Allez ; si nous avons à livrer des combats ,
 Il fera bientôt temps d'illustrer votre bras.

C H Œ U R.

Triomphons , triomphons sur la terre & sur
 l'onde ;
 Portons nos loix au bout de l'univers :
 Notre audace , en ce jour , découvre un nouveau
 monde :
 Nous sommes faits pour lui donner des fers.

S C E N E I I.

C A R I M E *seule.*

TRANSPTS de ma fureur, amour, rage fur-
nefte,
Tyrans de la raison, où guidez-vous mes pas ?
C'est assez déchirer mon cœur par vos combats ;
Ah ! du moins éteignez un feu que je déteste,
Par mes pleurs ou par mon trépas.
Mais je l'espere en vain, l'ingrat y regne encore,
Ses outrages cruels n'ont pu me dégager.
Je reconnois toujours, hélas ! que je l'adore,
Par mon ardeur à m'en venger.
Transports de ma fureur, &c.
Mais que servent ces pleurs ? Qu'elle pleure
elle-même.
C'est ici le séjour des enfans du soleil,
Voilà de leur abord le superbe appareil,
Qu'y viens-je faire hélas ! dans ma fureur extrême ?
Je viens leur livrer ce que j'aime,
Pour leur livrer ce que je hais !
Oses-tu l'espérer, infidelle Carime ?
Les fils du ciel font-ils faits pour le crime ?
Ils détesteront tes forfaits.
Mais s'ils avoient aimé..... s'ils ont des cœurs
sensibles ;
Ah ! sans doute ils le font, s'ils ont reçu le jour.
Le ciel peut-il former des cœurs inaccessibles
Aux tourmens de l'amour !

SCENE III.

ALVAR, CARIME.

ALVAR.

QUE vois-je ! Quel éclat ! Ciel ! Comment
tant de charmes
Se trouvent-ils en ces déserts !
Que serviront ici la valeur & les armes ?
C'est à nous d'y porter les fers.

CARIME, *en action de se prosterner.*

Je suis encor , seigneur , dans l'ignorance
Des hommages qu'on doit.

ALVAR, *la retenant.*

J'en puis avoir reçus ;
Mais où brille votre présence ,
C'est à vous seule qu'ils sont dûs.

CARIME.

Quoi donc ! refusez-vous , Seigneur , qu'on vous
adore ?
N'êtes-vous pas des Dieux !

ALVAR.

On ne doit adorer que vous seule en ces lieux ,
Au titre de héros nous aspirons encore.
Mais daignez m'instruire à mon tour ,
Si mon cœur en ce lieu sauvage
Doit en vous admirer l'ouvrage
De la nature ou de l'amour ?

CARIME.

C A R I M E.

Vous séduisez le mien par un si doux langage,
Je n'en attendois pas de tels en ce séjour.

A L V A R.

L'amour veut par mes soins réparer en ce jour
Ce qu'ici vos appas ont de désavantage :
Ces lieux grossiers ne sont pas faits pour vous :
Daignez nous suivre en un climat plus doux.

Avec tant d'appas en partage,
L'indifférence est outrage
Que vous ne craignez pas de nous.

C A R I M E.

Je ferai plus encor ; & je veux que cette isle ,
Avant la fin du jour , reconnoisse vos loix.
Les peuples effrayés vont d'asyle en asyle
Chercher leur sûreté dans le fond de nos bois :
Le Cacique lui-même en d'obscures retraites
A déposé ses biens les plus chéris.
Je connois les détours de ces routes secretes.
Des ôtages si chers....

A L V A R.

Croyez-vous qu'à ce prix
Nos cœurs soient satisfaits d'emporter la victoire ?
Notre valeur suffit pour nous la procurer.
Vos soins ne serviroient qu'à ternir notre gloire ,
Sans la mieux assurer.

C A R I M E.

Ainsi , tout se refuse à ma juste colere !

A L V A R.

Juste ciel , vous pleurez ! ai-je pu vous déplaire ?
Parlez , que falloit-il ?....

Suppl. de la Collec. Tom. II.

Il falloit me venger.

A L V A R.

Quel indigne mortel a pu vous outrager ?
Quel monstre a pu former ce dessein téméraire ?

C A R I M E.

Le Cacique. .

A L V A R.

Il mourra : c'est fait de son destin.
Tous moyens sont permis pour punir une offense,
Pour courir à la gloire il n'est qu'un seul chemin :
Il en est cent pour la vengeance.

Il faut venger vos pleurs & vos appas :
Mais mon zèle empressé n'est pas ici le maître :
Notre chef, en ces lieux, va bientôt reparoître :
Je vais tout préparer pour marcher sur vos pas.

E N S E M B L E.

Vengeance, amour, unissez-vous ;
Portez par-tout le ravage.
Quand vous animez le courage,
Rien ne résiste à vos coups.

A L V A R.

La colere en est plus ardente,
Quand ce qu'on aime est outragé.

C A R I M E.

Quand l'amour en haine est changé,
La rage est cent fois plus puissante.

E N S E M B L E.

Vengeance, amour, unissez-vous, &c.

Fin du second Acte.



ACTE III.

Le théâtre change & représente les appartemens du Cacique.

SCENE PREMIERE.

DIZIGÉ seule.

T
OURMENS des tendres cœurs , terreurs , craintes fatales ,

Tristes pressentimens , vous voilà donc remplis !

Funeste trahison d'une indigne rivale ,

Noirs crimes de l'amour , restez-vous impunis ?

Hélas ! dans mon effroi timide ,

Je ne soupçonnois pas , cher & fidèle époux ,

De quelle main perfide

Te viendroient de si rudes coups.

Je connois trop ton cœur , le sort qui nous sépare

Terminera tes jours :

Et je n'attendrai pas qu'une main moins barbare

Des miens vienne trancher le cours.

Tourmens des tendres cœurs , terreurs , craintes fatales , &c.

Cacique redouté , quand cette heureuse rive

Retentissoit par-tout de tes faits glorieux ,

Qui t'eût dit qu'on verroit ton épouse captive

Dans le palais de tes aïeux !

SCENE II.

DIGIZÉ, CARIME.

DIGIZÉ.

VENEZ-VOUS insulter à mon fort déplorable ?

CARIME.

Je viens partager vos ennuis.

DIGIZÉ.

Votre fausse pitié m'accable
Plus que l'état même où je suis.

CARIME.

Je ne connois point l'art de feindre :
Avec regret je vois couler vos pleurs.
Mon désespoir a causé vos malheurs ;
Mais mon cœur commence à vous plaindre ;
Sans pouvoir guérir vos douleurs.
Renonçons à la violence ,
Quand le cœur se croit outragé :
A peine a-t-on puni l'offense ,
Qu'on sent moins le plaisir que donne la vengeance
Que le regret d'être vengé.

DIGIZÉ.

Quand le remede est impossible ,
Vous regrettez les maux où vous me réduisez ;
C'est quand vous les avez causés
Qu'il y falloit être sensible.

E N S E M B L E.

Amour, amour, tes cruelles fureurs,
Tes injustes caprices,
Ne cesseront-ils point de tourmenter les cœurs?
Fais-tu de nos supplices
Tes plus chères douceurs?
Nos tourmens font-ils tes délices?
Te nourris-tu de nos pleurs?
Amour, amour, tes cruelles fureurs,
Tes injustes caprices
Ne cesseront-ils point de tourmenter les cœurs?

C A R I M E.

Quel bruit ici se fait entendre!
Quels cris! Quels sons étincelans!

D I G I Z É.

Du Cacique en fureur les transports violens.....
Si c'étoit lui..... Grands dieux! qu'ose-t-il entre-
prendre?

Le bruit redouble, hélas! peut-être il va périr:
Ciel! juste ciel, daigne le secourir.

*(On entend des décharges de Mousqueterie qui se
mêlent au bruit de l'orchestre.)*

E N S E M B L E.

Dieux! quel fracas, quel bruit, quels éclats de
tonnerre!

Le soleil irrité renverse-t-il la terre!



SCENE III.

COLOMB, *suivi de quelques guerriers,*
DIGIZÉ, CARIME.

COLOMB.

C'EST assez. Epargnons de foibles ennemis.
Qu'ils sentent leur foiblesse avec leur esclavage;
Avec tant de fierté, d'audace & de courage,
Ils n'en feront que plus punis.

DIGIZÉ.

Cruels ! qu'avez-vous fait ?... Mais ô ciel ! c'est
lui-même.

SCENE IV.

ALVAR, LE CACIQUE *désarmé,* & les
Auteurs précédens.

ALVAR.

J'E l'ai surpris, qui seul, ardent & furieux,
Cherchoit à pénétrer jusqu'en ces mêmes lieux.

COLOMB.

Parle, que voulois-tu dans ton audace extrême ?

LE CACIQUE.

Voir Digizé, t'immoler, & mourir.

C O L O M B.

Ta barbare fierté ne peut se démentir :
Mais, réponds, qu'attends-tu de ma juste colere ?

L E C A C I Q U E.

Je n'attends rien de toi ; va , remplis tes projets.
Fils du soleil , de tes heureux succès
Rends grace aux foudres de ton pere ,
Dont il t'a fait dépositaire.
Sans ces foudres brûlans , ta troupe en ces climats
N'auroit trouvé que le trépas.

C O L O M B.

Ainsi donc ton arrêt est dicté par toi-même.

C A R I M E.

Calmez votre colere extrême ;
Accordez aux remords , prêts à me déchirer ,
De deux tendres époux la vie & la couronne.
J'ai fait leurs maux , je veux les réparer :
Ou si votre rigueur l'ordonne ,
Avec eux je veux expirer.

C O L O M B.

Daignent-ils recourir à la moindre priere ?

L E C A C I Q U E.

Vainement ton orgueil l'espere ,
Et jamais mes pareils n'ont prié que les Dieux.

C A R I M E à *Alvar*.

Obtenez ce bienfait si je plais à vos yeux.

C A R I M E , A L V A R , D I G I Z É.

Excusez deux époux , deux amans trop sensibles ,
Tout leur crime est dans leur amour.

Ah ! si vous aimiez un jour ,
 Voudriez-vous , à votre tour ,
 Ne rencontrer que des cœurs inflexibles ?

C A R I M E .

Ne vous rendrez-vous point ?

C O L O M B .

Allez , je suis vaincu.
 Cacique malheureux , remonte sur ton trône.
(On lui rend son épée.)
 Reçois mon amitié , c'est un bien qui t'est dû.
 Je songe , quand je te pardonne ,
 Moins à leurs pleurs qu'à ta vertu.

(A Carime.)

Pour ces tristes climats la vôtre n'est pas née.
 Sensible aux feux d'Alvar , daignez les couronner.
 Venez montrer l'exemple à l'Espagne étonnée ,
 Quand on pourroit punir , de savoir pardonner.

L E C A C I Q U E .

C'est toi qui viens de le donner ;
 Tu me rends Digizé , tu m'as vaincu par elle.
 Tes armes n'avoient pu dompter mon cœur re-
 belle ,

Tu l'as soumis par tes bienfaits.
 Sois sûr dès cet instant , que tu n'auras jamais
 D'ami plus empressé , de sujet plus fidèle.

C O L O M B .

Je te veux pour ami , sois sujet d'Isabelle.
 Vante-nous désormais ton éclat prétendu ,
 Europe , en ce climat sauvage ,
 On éprouve autant de courage ,
 On y trouve plus de vertu.
 O vous que , des deux bouts du monde ,
 Le destin rassemble en ces lieux ,

Venez , peuples divers , former d'aimables jeux !
 Qu'à vos concerts l'écho réponde :
 Enchantez les cœurs & les yeux.
 Jamais une plus digne fête
 N'attira vos regards.
 Nos jeux font les enfans des arts ,
 Et le monde en est la conquête.
 Hâtez-vous , accourez , venez de toutes parts ,
 O vous ! que des deux bouts du monde
 Le destin rassemble en ces lieux ,
 Venez former d'aimables jeux.

S C E N E V.

*Les Acteurs précédens , peuples Espagnols
 & Américains.*

C H Œ U R.

ACCOURONS , accourons , formons d'aimables jeux.

Qu'à nos concerts l'écho réponde ,
 Enchantons les cœurs & les yeux.

U N A M É R I C A I N.

Il n'est point de cœur sauvage
 Pour l'amour :
 Et dès qu'on s'engage
 En ce séjour ,
 C'est sans partage.
 Point d'autres plaisirs
 Que de douces chaînes ;
 Nos uniques peines
 Sont nos vains desirs ,

Quand des inhumaines
 Caufent nos foupirs.
 Il n'eft point, &c.

U N E E S P A G N O L E.

Voguons,
 Parcourons
 Les ondes;
 Nos plaifirs auront leur tour.
 Découvrir
 De nouveaux mondes,
 C'eft offrir
 De nouveaux mirthes à l'amour.
 Plus loin que Phœbus n'étend
 Sa carrière,
 Plus loin qu'il ne répand
 Sa lumière,
 L'amour fait fentir fes feux.
 Soleil! tu fais nos jours, l'amour les rend heureux.
 Voguons, &c.

C H Œ U R.

Répandons dans tout l'univers
 Et nos trésors & l'abondance;
 Uniffons par notre alliance
 Deux mondes feparés par l'abîme des mers.

Fin du troifieme & dernier Acte.





A I R

Ajouté à la fin du troisieme Acte.

D I G I Z É.

TRIOMPHE, amour, regne en ces lieux ;
Retour de mon bonheur, doux transport de ma
flâme,
Plaisirs charmans, plaisirs des Dieux,
Enchantez, enivrez mon ame ;
Coulez, torrens délicieux.
Fille de la vertu, tranquillité charmante,
Tu n'exclus point des cœurs l'aimable volupté.
Les doux plaisirs font la félicité ;
Mais c'est toi qui la rend constante.



FRAGMENS
D'IPHIGENIE,
TRAGÉDIE.

Pour l'Académie Royale de Musique.

A C T E U R S.

ORTULE, *Roi d'Elide.*

PHILOXIS, *Prince de Micenes.*

ANAXARETTE, *fille du feu Roi d'Elide.*

ELISE, *Princesse de la cour d'Ortule.*

IPHIS, *Officier de la maison d'Ortule.*

ORANE, *suivante d'Elise.*

UN CHEF *des guerriers de Philoxis.*

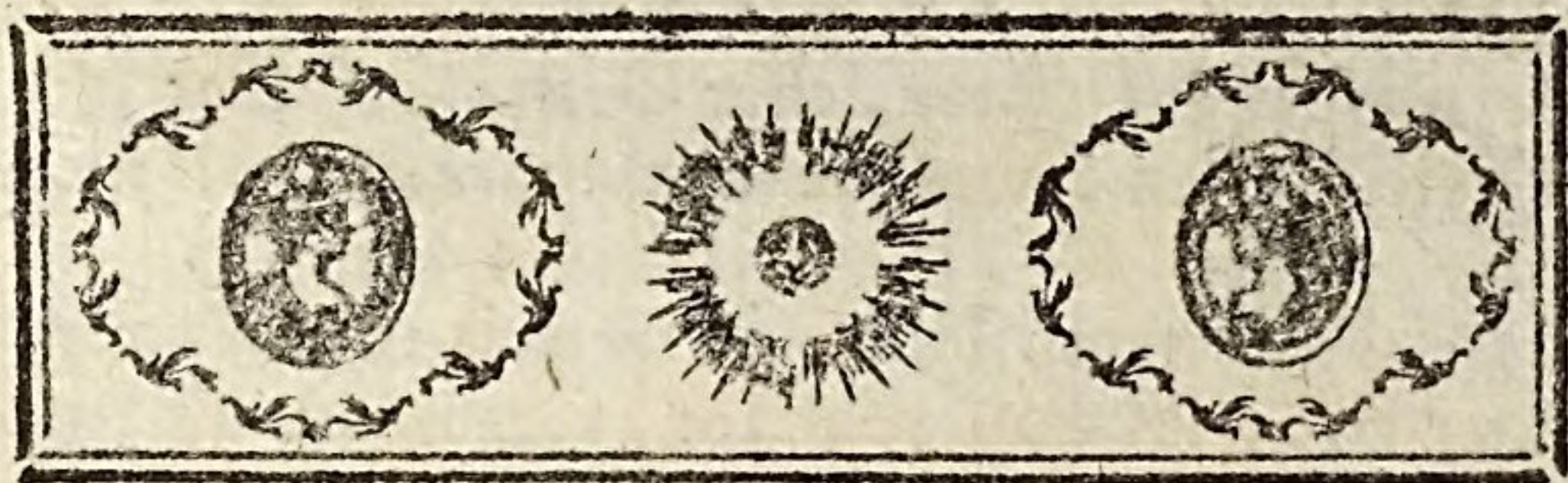
CHŒUR *de guerriers.*

CHŒUR *de la suite d'Anaxarette.*

CHŒUR *de Dieux & de Déeses.*

CHŒUR *de sacrificateurs & de peuples.*

CHŒUR *de furies dansantes.*



I P H I S ,
T R A G E D I E.

*Le théâtre représente un rivage , & dans le
fond , une mer couverte de vaisseaux.*

S C E N E P R E M I E R E.

É L I S E , O R A N E.

O R A N E.

PRINCESSE, enfin , votre joie est parfaite ;
Rien ne troublera plus vos feux.
Philoxis de retour , Philoxis amoureux ,
Vient d'obtenir du Roi la main d'Anaxarette ;
Elle consent sans peine à ce choix glorieux :
L'aspect d'un Souverain puissant , victorieux ,
Efface dans son cœur la plus vive tendresse :
Le trop constant Iphis n'est plus rien à ses yeux ;
La seule grandeur l'intéresse.

E L I S E.

En vain tout paroît conspirer
A favoriser ma flâme ;

Je n'ose point encor , cher Orane , espérer
Qu'il devienne sensible aux tourmens de mon
ame :

Je connois trop Iphis , je ne puis m'en flatter.
Son cœur est trop constant , son amour est trop
tendre :

Non , rien ne pourra l'arrêter ;
Il faudra même aimer , sans pouvoir rien prétendre.

O R A N E.

Eh quoi ! vous penseriez qu'il osât refuser
Un cœur qui borneroit les vœux de cent Mo-
narques.

E L I S E.

Hélas ! il n'a déjà que trop su mépriser
De mes feux les plus tendres marques.

O R A N E.

Pourroit-il oublier sa naissance , son rang ,
Et l'éclat dont brille le sang
Duquel les Dieux vous ont fait naître ?

E L I S E.

Quels que soient les aïeux dont il a reçu l'être ,
Iphis fait mériter un plus illustre fort ,
Et par un courageux effort ,
Se frayer le chemin d'une cour plus brillante.
Ses aimables vertus , sa tendresse éclatante ,
Ont su lui captiver mon cœur.

Je me ferois honneur
D'une semblable foiblesse ,
Si pour répondre à mon ardeur
L'ingrat employoit sa tendresse :
Mais , peu touché de ma grandeur ,
Et moins encor de mon amour extrême ,
Il a beau savoir que je l'aime ,
Je n'en suis pas mieux dans son cœur.

Il ose soupirer pour la fille d'Ortule ;
Elle-même jusqu'à ce jour
A su partager son amour :
Et malgré sa fierté , malgré tout son scrupule ,
Je l'ai vu s'attendrir & l'aimer à son tour.
Seule , de son secret je tiens la confidence ;
Elle m'a fait l'aveu de leurs plus tendres feux.
Oh ! qu'une telle confiance
Est dure à supporter pour mon cœur amoureux !

O R A N E.

Quel que soit l'excès de sa flamme ,
Elle brise aujourd'hui les nœuds les plus charmans.
Si l'amour régnoit bien dans le fond de son ame ,
Oublieroit-elle ainsi les vœux & les sermens ?
Laissez agir le temps , laissez agir vos charmes.
Bientôt Iphis , irrité des mépris
De la beauté dont son cœur est épris ,
Va vous rendre les armes.

A I R

Pour finir vos peines
Amour va lancer ses traits.
Faites briller vos attraits ,
Formez de douces chaînes.
Pour finir vos peines
Amour va lancer ses traits.

E L I S E.

Orane , malgré moi , la crainte m'intimide.
Hélas ! je sens couler mes pleurs.
Iphis , que tu serois perfide ,
Si , sans les partager , tu voyois mes douleurs.
Mais c'est assez tarder ; cherchons Anaxarette.
Philoxis en ces lieux lui prépare une fête ,
Je dois l'accompagner. Orane , suivez-moi.

*S C E N E II.**I P H I S seul.*

AMOUR, que de tourmens j'endure sous ta loi!
Que mes maux sont cruels! que ma peine est extrême!

Je crains de perdre ce que j'aime;
J'ai beau m'assurer sur son cœur,
Je sens, hélas, que son ardeur
M'est une trop foible assurance
Pour me rendre mon espérance.
Je vois déjà sur ce rivage
Un rival orgueilleux, couronné de lauriers,
Au milieu de mille guerriers,
Lui présenter un doux hommage:
En cet état ose-t-on refuser
Un amant tout couvert de gloire?
Hélas! je ne puis accuser
Que sa grandeur & sa victoire!
De funestes pressentimens
Tour-à-tour dévorent mon ame;
Mon trouble augmente à tous momens.
Anaxarette..... Dieux..... trahiriez-vous ma flamme?

A I R.

Quel prix de ma constante ardeur,
Si vous deveniez infidelle!
Elise étoit charmante & belle,
J'ai cent fois refusé son cœur.
Quel prix de ma constante ardeur,
Si vous deveniez infidelle!

SCENE III.

LE ROI, PHILOXIS.

LE ROI.

PRINCE, je vous dois aujourd'hui
L'éclat dont brille la couronne ;
Votre bras est le seul appui
Qui vient de rassurer mon trône :
Vous avez terrassé mes plus fiers ennemis.
Tout parle de votre victoire.
Des sujets révoltés vouloient ternir ma gloire ,
Votre valeur les a soumis :
Jugez de la grandeur de ma reconnoissance
Par l'excès du bienfait que j'ai reçu de vous.
Vous possédez déjà la suprême puissance ;
Soyez encore heureux époux.
Je dispose d'Anaxarette ,
Ortule , en expirant , m'en laissa le pouvoir.
Philoxis , si sa main peut flatter votre espoir ,
A former cet hymen aujourd'hui je m'apprête.

PHILOXIS.

Que ne vous dois-je point , Seigneur ,
Que mes plaisirs sont doux , qu'ils sont remplis
de charmes !
Ah ! l'heureux succès de mes armes
Est bien payé par un si grand bonheur !

AIR.

Tendre amour, aimable espérance ,
Régnez à jamais dans mon cœur.
Je vois récompenser la plus parfaite ardeur ,

Je reçois aujourd'hui le prix de ma constance.

Ce que j'ai senti de souffrance

N'est rien auprès de mon bonheur.

Tendre amour, aimable espérance,

Régnez à jamais dans mon cœur :

Je vais posséder ce que j'aime ;

Ah ! Philoxis est trop heureux !

L E R O I.

Je sens une joie extrême,

De pouvoir combler vos vœux.

E N S E M B L E.

La paix succède aux plus vives alarmes,

Livrons-nous aux plus doux plaisirs ;

Goûtons, goûtons-en tous les charmes ;

Nous ne formerons plus d'inutiles desirs.

L E R O I.

La gloire a couronné vos armes,

Et l'hymen, en ce jour, couronne vos soupirs.

E N S E M B L E.

La paix succède, &c.

L E R O I.

Prince, je vais, pour cet ouvrage,

Tout préparer dès ce moment :

Vous allez être, heureux amant :

C'est le fruit de votre courage.

P H I L O X I S.

Et moi, pour annoncer en ces lieux mon bonheur,

Allons, sur mes vaisseaux triomphant & vainqueur,

De dépouilles de ma conquête

Faire un hommage aux pieds d'Anaxarette.

S C E N E IV.

A N A X A R E T E , *seule.*

A I R.

JE cherche en vain à dissiper mon trouble,
Non, rien ne sauroit l'appaiser;
J'ai beau m'y vouloir opposer,
Malgré moi ma peine redouble.
Enfin il est donc vrai, j'épouse Philoxis,
Et j'ai pu consentir à trahir ma tendresse!
C'est inutilement que mon cœur s'intéresse
Au bonheur de l'aimable Iphis.
Falloit-il, Dieux puissans, qu'une si douce flâme,
Dont j'attendois tout mon bonheur,
N'ait pu passer jusqu'en mon ame
Sans offenser ma gloire & mon honneur:
Je cherche en vain, &c.
Je sens encor tout mon amour,
Quoique pour l'étouffer l'ambition m'inspire,
Et je m'apperois trop qu'à leur tour
Mes yeux versent des pleurs, & que mon cœur
Souponne.
Mais quoi pourrois-je balancer?
Pour deux objets puis-je m'intéresser?
L'un est roi triomphant, l'autre amant sans nais-
sance;
Ah! sans rougir je ne puis y penser;
Et j'en sens trop la différence,
Pour oser encor hésiter:
Non, sachons mieux nous acquitter
Des loix que la gloire m'impose.

Régnons, mon rang ne me propose
 Qu'une couronne à souhaiter ;
 Et je ne serois plus digne de la porter ,
 Si je desirois autre chose.

S C E N E V.

É L I S F , A N A X A R E T T E.

Suite d'Anaxarette qui entre avec Elise.

É L I S E.

PHILOXIS est enfin de retour en ces lieux ,
 Il ramene avec lui l'amour & la victoire ;
 Et cet amant , comblé de gloire ,
 En vient faire hommage à vos yeux :
 Ces vaisseaux triomphans , autour de ce rivage ,
 Semblent annoncer ses exploits.
 Nos ennemis vaincus , & soumis à nos loix ,
 Sont des preuves de son courage.
 Princesse , dans cet heureux jour ,
 Vous allez partager l'éclat qui l'environne
 Qu'avec plaisir on porte une couronne ,
 Quand on la reçoit de l'amour.

A N A X A R E T T E.

Je sens l'excès de mon bonheur extrême ;
 Et je vois accomplir mes plus tendres desirs.
 Hélas ! que ne puis-je de même
 Voir finir mes tendres soupirs !
*On entend des trompettes & des timbales derriere le
 théâtre.*
 Mais qu'entends-je ? quel bruit de guerre

Vient en ces lieux frapper les airs.

É L I S E.

Quels sons harmonieux ! quels éclatans concerts !

E N S E M B L E.

Ciel ! quel auguste aspect paroît sur cette terre !

S C E N E VI.

Ici quatre trompettes paroissent sur le théâtre , suivis d'un grand nombre de guerriers vêtus magnifiquement.

ANAXARETTE , ÉLISE , suite d'Anaxarette , chef des guerriers : chœur de guerriers.

LE CHEF des guerriers à Anaxarette.

R E C E V E Z , aimable princesse ,
L'hommage d'un amant tendre & respectueux.

C'est de sa part que dans ces lieux
Nous venons vous offrir ses vœux & sa richesse.

(*En cet endroit on voit entrer , au son des trompettes , plusieurs guerriers , vêtus légèrement , qui portent des présens magnifiques , à la fin desquels est un beau trophée ; ils forment une marche , & vont en dansant offrir leurs présens à la princesse , pendant que le chef des guerriers chante.)*

LE CHEF des guerriers.

Régnez à jamais sur son cœur ,

Partagez son amour extrême ;
Et que de sa flâme même
Puisse naître votre ardeur.

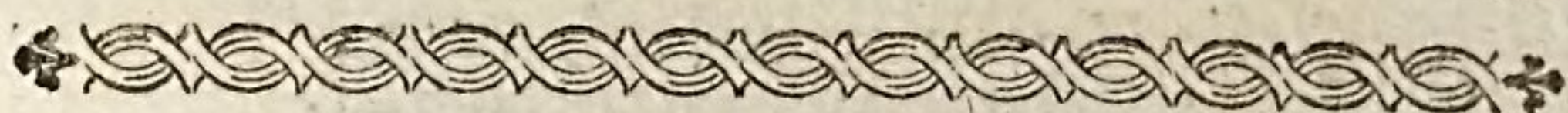
Et vous guerriers , chantons l'heureuse chaîne
Qui va couronner nos vœux ;
Honorons notre souveraine ,
Sous ses loix vivons sans peine :
Soyons à jamais heureux.

CHŒUR des guerriers.

Chantons , chantons l'heureuse chaîne
Qui va couronner nos vœux ;
Honorons notre souveraine ,
Sous ses loix vivons sans peine ;
Soyons à jamais heureux.

É L I S E.

Jeunes cœurs , en ce séjour.
Rendez-vous sans plus attendre ;
Craignez d'irriter l'Amour.
Chaque cœur doit à son tour
Devenir amoureux & tendre.
On veut en vain se défendre ,
Il faut aimer un jour.



IN N U P T I A S
 CAROLI EMANUELIS,
 INVICTISSIMI SARDINIÆ REGIS,
 DUCIS SABAUDIÆ, &c.
 E T
 REGINÆ AUGUSTISSIMÆ
 ELISABETHÆ
 A L O T H A R I N G I A.

O D E.

*E*RGO nunc vatem, mea musa, Regi
 Pleetra jussisti nova dedicare?
 Ergo da magnum celebrare digno
 Carmine Regem.

*Inter Europæ populos furorem
 Impius belli Deus excitârat,
 Omnis armorum strepitu fremebat
 Itala tellus.*

*Interim cæco latitans sub antro
 Mæsta pax diros hominum tumultus
 Audit, undantesque videt recenti
 Sanguine campos.*

Suppl. de la Coll. Tom. II.

L

*Cernit Heroem procul æstuantem ;
Carolus agnoscit spoliis onustum ;
Diva suspirans adit , atque mentem
Flectere tentat.*

*Te quid armorum juvat , inquit , horror ?
Parce jam victis , tibi parce , Princeps ,
Ne caput sacrum per aperta belli
Mitte pericla.*

*Te diu Mavors ferrus occupavit ,
Teque palmarum seges ampla ditat ,
Nunc pius pacem cole , mitiores
Concipe sensus.*

*Ecce divinamque super puellam ,
Præmium pacis , tibi destinarunt
Sanguinem regum , Lotharæque claram
Stemmata gentis.*

*Scilicet tantum meruere munus
Regiæ dotes , amor unus æqui ,
Sanctitas morum , pietasque castæ
Hospita mentis.*

*Paruit princeps monitis Deorum ,
Ergo festina , generosa virgo ;
Nec soror , nec te lacrimis moretur
Anxia mater.*

*Montium nec te nive candidorum
Terreat surgens super astra moles ,
Se tibi sensim juga celsa pronò
Culmine sistent.*

*Cernis ? ô ! quanta speciosa pompa
Ambulat , currum teneri lepores*

*Ambiunt, sponsæ sedet & modesto
Gratia vultu.*

*Rex ut attenta bibit aure famam!
Splendidâ latè comitatus aulâ,
Ecce confestim volat inquieto
Raptus amore.*

*Qualis in cœlo radiis coruscans
Vulgus astrorum tenebris recondit
Phœbus, augusto micat inter omnes
Lumine princeps.*

*Carole, heroum generose sanguis,
Quâ lirâ vel quo satis ore possim
Mentis excelsæ titulos & ingens
Dicere pectus.*

*Nempe magnorum meditans avorum
Facta, quos virtus sua consecravit,
Arte qua cœlum meruère, cœlum
Scandere tendis.*

*Clara seu bello referas trophæa;
Seu colas artes placidus quietas,
Mille te monstrant monumenta magnum
Inclita regem.*

*Venit, ô! festos geminate plausus,
Venit optanti data diva terræ,
Blanda quæ tandem populis revexit
Otia venit.*

*Hujus adventu, fugiente brumâ,
Omnis Aprili via ridet hertrâ,
Floribus spirant, viridique lucent
Gramine campi.*

*Protinus pagis bene feriatis
Exeunt læti proceres, coloni;
Obviam passim tibi corda currunt;
Regia conjux.*

*Aspicias? crebrâ crepitante flammâ
Ignis ut cunctas simulat figuras,
Ut fugat noctem, riguis ut æther
Depluit astris.*

*Audiunt colles, & opaca longè
Colla submittunt, trepidæque circum
Contremunt pinus, iteratque voces
Alpibus echo.*

*Vive ter centum, bone Rex, per annos 3.
Sic thori consors bona, vive; vestrum
Vivat æternum genus, & Sabaudis
Imperet annis.*

Offerebat Regi, &c.

JOHANNES PUTHOD, Canonicus Rupensis.





TRANSLATION

DE L'ODE PRÉCÉDENTE

PAR J. J. ROUSSEAU.

MUSE, vous exigez de moi que je consacre au Roi de nouveaux chants : inspirez-moi donc des vers dignes d'un si grand monarque.

Le terrible Dieu des combats avoit semé la discorde entre les peuples de l'Europe : toute l'Italie retentissoit du bruit des armes ; pendant que la triste paix entendoit du fond d'un antre obscur les tumultes furieux , excités par les humains , & voyoit les campagnes inondées de nouveaux flots de sang. Elle distingue de loin un héros enflammé par sa valeur ; c'est Charles qu'elle reconnoît , chargé de glorieuses dépouilles. La Déesse l'aborde en soupirant , & tâche de le fléchir par ses larmes.

Prince , lui dit-elle , quels charmes trouvez-vous dans l'horreur du carnage ? Epargnez des ennemis vaincus ; épargnez-vous vous-même , & n'exposez plus votre tête sacrée à de si grands périls ; le cruel Mars vous a trop long-temps occupé. Vous êtes chargé d'une ample moisson de palmes. Il est temps désormais que la paix ait part à vos soins , & que vous livriez votre cœur à des sentimens plus doux. Pour le prix de cette paix les Dieux vous ont destiné une jeune & divine Princesse du sang des Rois , illustre par tant de héros que l'auguste maison de Lor-

raïne a produits , & qu'elle compte parmi ses ancêtres. Un si digne présent est la récompense de vos vertus royales , de votre amour pour l'équité , de la sainteté de vos mœurs , & de cette douce humanité , si naturelle à votre ame pure.

Le monarque acquiesce aux exhortations des Dieux. Hâtez-vous , généreuse princesse , ne vous laissez point retarder par les larmes d'une sœur & d'une mere affligée. Que ces monts couverts de neige , dont le sommet se perd dans les cieux , ne vous effrayent point. Leurs cimes élevées s'abaisseront pour favoriser votre passage.

Voyez avec quel cortège brillant marche cette charmante épouse : les Graces environnent son char , & son visage modeste est fait pour plaire.

Cependant le Roi écoute avec empressement tous les éloges que répand la Renommée. Il part accompagné d'une cour pompeuse. Il vole , emporté par l'impatience de son Amour. Tel que l'éclatant Phœbus efface dans le ciel , par la vivacité de ses rayons , la lumière des autres astres , ainsi brille cet auguste Prince au milieu de tous ses courtisans.

Charles , généreux sang des héros , quels accords assez sublimes , quels vers assez majestueux pourrai-je employer pour chanter dignement les vertus de ta grande ame & l'intrépidité de ta valeur ! Ce fera , grand Prince , en méditant sur les hauts faits de tes magnanimes aïeux que leur vertu a consacrés ; car tu cours à la gloire par le même chemin qu'ils ont pris pour y parvenir.

Soit que tu remportes de la guerre les plus glorieux trophées , & qu'en paix tu cultives les Beaux-Arts , mille monumens illustres témoignent la grandeur de ton regne.

Mais redoublez vos chants d'allegresse ; je vois arriver cette Reine divine que le ciel accorde à nos vœux : elle vient ; c'est elle qui a ramené de doux loisirs parmi les peuples. A son abord l'hiver fuit , toutes les routes se parent d'une herbe tendre ; les champs brillent de verdure , & se couvrent de fleurs. Aussi-tôt les maîtres & les serviteurs quittent leur labourage & accourent pleins de joie. Royale épouse , les cœurs volent de toutes parts au-devant de vous.

Voyez comment , au milieu des torrens d'une flamme bruyante , le feu prend toutes sortes de figures. Voyez fuir la nuit ; voyez cette pluie d'Astrée qui semble se détacher du ciel.

Le bruit se fait entendre dans les montagnes , & passe bien loin au-dessus de leurs cimes massives , les sapins d'alentour étonnés en frémissent , & les échos des Alpes en redoublent le retentissement.

Vivez , bon roi , parcourez la plus longue carrière : vivez de même , digne épouse ; que votre postérité vive éternellement & donne ses loix à la Savoie.



AVERTISSEMENT.

J'AI eu le malheur autrefois de refuser des vers à des personnes que j'honorais, & que je respectois infiniment, parce que je m'étois désormais interdit d'en faire. J'ose espérer cependant que ceux que je publie aujourd'hui ne les offenseront point; & je crois pouvoir dire, sans trop de raffinement, qu'ils sont l'ouvrage de mon cœur, & non de mon esprit. Il est même aisé de s'appercevoir que c'est un enthousiasme impromptu, si je puis parler ainsi, dans lequel je n'ai gueres songé à briller. De fréquentes répétitions dans les pensées, & même dans les tours, & beaucoup de négligence dans la diction, n'annoncent pas un homme fort pressé de la gloire d'être un bon poëte. Je déclare de plus que si l'on me trouve jamais à faire des vers galans, ou de ces sortes de belles choses qu'on appelle des jeux d'esprit, je m'abandonne volontiers à toute l'indignation que j'aurai méritée.

Il faudroit m'excuser auprès de certaines gens d'avoir loué ma bienfaitrice, & auprès des personnes de mérite, de n'en avoir pas assez dit de bien; le silence que je garde à l'égard des premiers n'est pas sans fondement: quant aux autres, j'ai l'honneur de les assurer que je serai toujours infiniment satisfait de m'entendre faire le même reproche.

Il est vrai qu'en félicitant Madame de W***, sur son penchant à faire du bien, je pouvois m'étendre sur beaucoup d'autres vérités non moins honorables pour elle. Je n'ai point prétendu être ici un panégyriste, mais simplement un homme sensible & reconnoissant, qui s'amuse à décrire ses plaisirs.

On ne manquera pas de s'écrier: un malade faire

*des vers ! un homme à deux doigts du tombeau !
C'est précisément pour cela que j'ai fait des vers.
Si je me portois moins mal , je me croirois compta-
ble de mes occupations au bien de la société ; l'état
où je suis ne me permet de travailler qu'à ma propre
satisfaction. Combien de gens qui regorgent de biens
& de santé ne passent pas autrement leur vie entière ?
Il faudroit aussi savoir si ceux qui me feront ce re-
proche sont disposés à m'employer à quelque chose
de mieux.*



LE VERGER

DES

CHARMETTES.

Rara domus tenuem non aspernatur amicum :

Raraque non humilem calcat fastosa clientem.

VERGER cher à mon cœur, séjour de l'innocence,
 Honneur des plus beaux jours que le ciel me dispense,
 Solitude charmante, asyle de la paix,
 Puissé-je, heureux verger, ne vous quitter jamais !
 O jours délicieux, coulés sous vos ombrages !
 De Philomele en pleurs les languissans ramages,
 D'un ruisseau fugitif le murmure flatteur,
 Excitent dans mon ame un charme séducteur.
 J'apprends sur votre émail à jouir de la vie :
 J'apprends à méditer sans regret, sans envie,
 Sur les frivoles goûts des mortels insensés ;
 Leurs jours tumultueux, l'un par l'autre poulés,
 N'enflamment point mon cœur du desir de les suivre.
 A de plus grands plaisirs je mets le prix de vivre ;
 Plaisirs toujours charmans, toujours doux, toujours
 purs,
 A mon cœur enchanté vous êtes toujours sûrs.
 Soit qu'au premier aspect d'un beau jour prêt d'éclorre,
 J'aïlle voir ces côteaux qu'un soleil levant dore,
 Soit que vers le midi, chassé par son ardeur,
 Sous un arbre touffu je cherche la fraîcheur ;
 Là, portant avec moi Montagne ou La Bruyere,
 Je ris tranquillement de l'humaine misere ;
 Ou bien avec Socrate & le divin Platon
 Je m'exerce à marcher sur les pas de Caton :
 Soit qu'une nuit brillante, en étendant ses voiles,
 Découvre à mes regards la lune & les étoiles,

Alors, suivant de loin La Hire & Cassini,
 Je calcule, j'observe, & près de l'infini,
 Sur ces mondes divers que l'éther nous recele,
 Je pousse, en raisonnant, Huyghens & Fontenelle :
 Soit enfin que, surpris d'un orage imprévu,
 Je rassure, en courant, le berger éperdu
 Qu'épouvantent les vents qui sifflent sur sa tête,
 Les tourbillons, l'éclair, la foudre, la tempête;
 Toujours également heureux & satisfait,
 Je ne desire point un bonheur plus parfait.

O vous, sage Warens, élève de Minerve,
 Pardonnez ces transports d'une indiscrette verve ;
 Quoique j'eusse promis de ne rimer jamais,
 J'ose chanter ici les fruits de vos bienfaits.
 Oui, si mon cœur jouit du sort le plus tranquille,
 Si je suis la vertu dans un chemin facile,
 Si je goûte en ces lieux un repos innocent,
 Je ne dois qu'à vous seul un si rare présent.
 Vainement des cœurs bas, des âmes mercénaires
 Par des avis cruels plutôt que salutaires,
 Cent fois ont essayé de m'ôter vos bontés :
 Ils ne connoissent pas le bien que vous goûtez,
 En faisant des heureux, en essuyant des larmes :
 Ces plaisirs délicats pour eux n'ont point de charmes.
 De Tite & de Trajan les libérales mains
 N'excitent dans leurs cœurs que des ris inhumains.
 Pourquoi faire du bien dans le siècle où nous sommes ?
 Se trouve-t-il quelqu'un dans la race des hommes
 Digne d'être tiré du rang des indigens ?
 Peut-il dans la misère être d'honnêtes gens ?
 Et ne vaut-il pas mieux employer ses richesses
 A jouir des plaisirs qu'à faire des largesses ?
 Qu'ils suivent à leur gré ces sentimens affreux,
 Je me garderai bien de rien exiger d'eux.
 Je n'irai pas ramper, ni chercher à leur plaire ;
 Mon cœur fait, s'il le faut, affronter la misère,
 Et plus délicat qu'eux, plus sensible à l'honneur,
 Regarde de plus près au choix d'un bienfaiteur.
 Oui, j'en donne aujourd'hui l'assurance publique,
 Cet écrit en sera le témoin authentique,
 Que si jamais ce sort m'arrache à vos bienfaits,
 Mes besoins jusqu'aux leurs ne recourront jamais.
 Laissez des envieux la troupe méprisable
 Attaquer des vertus dont l'éclat les accable.

Dédaignez leurs complots , leur haine , leur fureur ;
La paix n'en est pas moins au fond de votre cœur ,
Tandis que vils jouets de leurs propres furies ,
Alimens des serpens dont elles sont nourries ;
Le crime & les remords portent au fond des leurs
Le triste châtiment de leurs noires horreurs.
Semblables en leur rage à la guêpe maligne ,
De travail incapable , & de secours indigne ,
Qui ne vit que de vols , & dont enfin le sort
Est de faire du mal en se donnant la mort :
Qu'ils exhalent en vain leur colere impuissante ,
Leurs menaces pour vous n'ont rien qui m'épouvante ;
Ils voudroient d'un grand Roi vous ôter les bienfaits ;
Mais de plus nobles soins illustrent ses projets.
Leur basse jalousie & leur fureur injuste
N'arriveront jamais jusqu'à son trône auguste ,
Et le monstre qui regne en leurs cœurs abattus ,
N'est pas fait pour braver l'éclat de ses vertus.
C'est ainsi qu'un bon Roi rend son empire aimable ;
Il soutient la vertu que l'infortune accable :
Quand il doit menacer , la foudre est en ses mains.
Tout Roi , sans s'élever au-dessus des humains ,
Contre les criminels peut lancer le tonnerre ;
Mais s'il fait des heureux , c'est un Dieu sur la terre.
Charles , on reconnoît ton empire à ces traits ;
Ta main porte en tous lieux la joie & les bienfaits.
Tes sujets égalés éprouvent ta justice ;
On ne réclame plus , par un honteux caprice ,
Un principe odieux , proscrit par l'équité ,
Qui , blessant tous les droits de la société ,
Brise les nœuds sacrés dont elle étoit unie ,
Refuse à ses besoins la meilleure partie ,
Et prétend affranchir de ses plus justes loix
Ceux qu'elle fait jouir de ses plus riches droits.
Ah ! s'il t'avoit suffi de te rendre terrible ,
Quel autre , plus que toi , pouvoit être invincible ,
Quand l'Europe t'a vu , guidant tes étendards ,
Seul entre tous ses Rois briller au champ de Mars !
Mais ce n'est pas assez d'épouvanter la terre ;
Il est d'autres devoirs que les soins de la guerre ;
Et c'est par eux , grand Roi , que ton peuple aujourd'hui
Trouve en toi son vengeur , son pere & son appui.
Et vous , sage Warens , que ce héros protège ,
En vain la calomnie en secret vous assiège ,

Craignez peu ses effets, bravez son vain courroux,
 La vertu vous défend, & c'est assez pour vous :
 Ce grand Roi vous estime, il connoît votre zèle,
 Toujours à sa parole il fait être fidèle ;
 Et pour tout dire, enfin, garant de ses bontés,
 Votre cœur vous répond que vous les méritez.

On me connoît assez, & ma muse sévère
 Ne fait point dispenser un encens mercénaire ;
 Jamais d'un vil flatteur le langage affecté
 N'a souillé dans mes vers l'auguste vérité.
 Vous méprisez vous-même un éloge insipide,
 Vos sincères vertus n'ont point l'orgueil pour guide ;
 Avec vos ennemis convenons, s'il le faut,
 Que la sagesse en vous n'exclut point tout défaut.
 Sur cette terre, hélas ! telle est notre misère,
 Que la perfection n'est qu'erreur & chimère !
 Connoître mes travers, est mon premier souhait,
 Et je fais peu de cas de tout homme parfait :
 La haine quelquefois donne un avis utile :
 Blâmez cette bonté trop douce & trop facile,
 Qui souvent à leurs yeux a causé vos malheurs.
 Reconnoissez en vous les foibles des bons cœurs :
 Mais sachez qu'en secret l'éternelle sagesse
 Hait leurs fausses vertus plus que votre foiblesse ;
 Et qu'il vaut mieux cent fois se montrer à ses yeux
 Imparfait, comme vous, que vertueux comme eux.

Vous donc, dès mon enfance attachée à m'instruire,
 A travers ma misère, hélas ! qui crûtes lire
 Que de quelques talens le ciel m'avoit pourvu,
 Qui daignâtes former mon cœur à la vertu,
 Vous, que j'ose appeller du tendre nom de mère,
 Acceptez aujourd'hui cet hommage sincère,
 Le tribut légitime, & trop bien mérité
 Que ma reconnoissance offre à la vérité.
 Oui, si quelques douceurs assaisonnent ma vie ;
 Si j'ai pu jusqu'ici me soustraire à l'envie,
 Si le cœur plus sensible & l'esprit moins grossier ;
 Au-dessus du vulgaire on m'a vu m'élever ;
 Enfin, si chaque jour je jouis de moi-même,
 Tantôt en m'élançant jusqu'à l'Etre suprême,
 Tantôt en méditant, dans un profond repos,
 Les erreurs des humains, & leurs biens & leurs maux :
 Tantôt philosophant sur les loix naturelles,
 J'entre dans le secret des causes éternelles,
 Je cherche à pénétrer tous les ressorts divers,

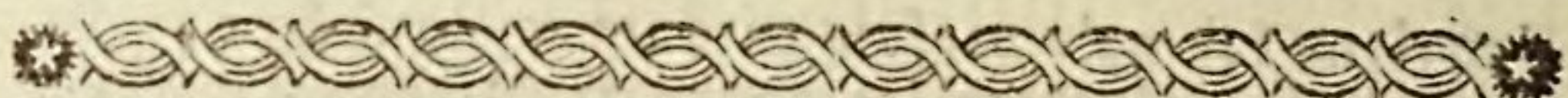
Les principes cachés qui meuvent l'univers :
 Si, dis-je, en mon pouvoir j'ai tous ces avantages,
 Je le répète encor, ce sont là vos ouvrages,
 Vertueuse Warens, c'est de vous que je tiens
 Le vrai bonheur de l'homme, & les solides biens.
 Sans craintes, sans desirs, dans cette solitude,
 Je laisse aller mes jours exempts d'inquiétude :
 O que mon cœur touché ne peut-il à son gré
 Peindre sur ce papier, dans un juste degré,
 Des plaisirs qu'il ressent la volupté parfaite !
 Présent dont je jouis, passé que je regrette,
 Temps précieux, hélas ! je ne vous perdrai plus
 En bizarres projets, en soucis superflus.
 Dans ce verger charmant j'en partage l'espace.
 Sous un ombrage frais tantôt je me délasse ;
 Tantôt avec Leibnitz, Mallebranche & Newton,
 Je monte ma raison sur un sublime ton,
 J'examine les loix des corps & des pensées,
 Avec Locke je fais l'histoire des idées :
 Avec Kepler, Wallis, Barrow, Rainaud, Paschal,
 Je devance Archimede, & je suis l'Hôpital (*).
 Tantôt à la physique appliquant mes problèmes,
 Je me laisse entraîner à l'esprit des systèmes :
 Je tâtonne Descartes & ses égaremens,
 Sublimes, il est vrai, mais frivoles romans.
 J'abandonne bientôt l'hypothèse infidelle,
 Content d'étudier l'histoire naturelle.
 Là, Plin & Niuwentyt, m'aidant de leur savoir,
 M'apprennent à penser, ouvrir les yeux, & voir
 Quelquefois descendant de ces vastes lumières,
 Des différens mortels je suis les caractères.
 Quelquefois, m'amusant jusqu'à la fiction,
 Télémaque & Séthos me donnent leur leçon,
 Ou bien dans Cléveland j'observe la nature,
 Qui se montre à mes yeux touchante & toujours pure.
 Tantôt aussi de Spon parcourant les cahiers,
 De ma patrie en pleurs je relis les dangers.
 Genève, jadis sage, ô ma chère patrie !
 Quel démon dans ton sein produit la frénésie ?

(*) Le Marquis de l'Hôpital, auteur de l'Analyse
 des infiniment petits, & de plusieurs autres ouvrages
 de mathématique.

Souviens-toi qu'autrefois tu donnas des héros,
 Dont le sang t'acheta les douceurs du repos !
 Transportés aujourd'hui d'une soudaine rage,
 Aveugles citoyens, cherchez-vous l'esclavage ?
 Trop tôt, peut-être, hélas ! pourrez-vous le trouver ?
 Mais, s'il est encore temps, c'est à vous d'y songer.
 Jouissez des bienfaits que Louis vous accorde.
 Rappelez dans vos mœurs cette antique concorde.
 Heureux ! si, reprenant la foi de vos aïeux,
 Vous n'oubliez jamais d'être libres comme eux.
 O vous, tendre Racine ! ô vous, aimable Horace !
 Dans mes loisirs aussi vous trouvez votre place :
 Claville, S. Aubin, Plutarque, Mézerai,
 Despréaux, Cicéron, Pope, Rollin, Barclai,
 Et vous, trop doux la Mothe, & toi, touchant Voltaire,
 Ta lecture à mon cœur restera toujours chère ;
 Mais mon goût se refuse à tout frivole écrit,
 Dont l'auteur n'a pour but que d'amuser l'esprit.
 Il a beau prodiguer la brillante antithèse,
 Semer par-tout des fleurs, chercher un tour qui plaise :
 Le cœur, plus que l'esprit, a chez moi des besoins,
 Et s'il n'est attendri, rebute tous ses soins.

C'est ainsi que mes jours s'écoulent sans alarmes.
 Mes yeux sur mes malheurs ne versent point de larmes.
 Si des pleurs quelquefois altèrent mon repos,
 C'est pour d'autres sujets que pour mes propres maux.
 Vainement la douleur, les craintes, la misère,
 Veulent décourager la fin de ma carrière ;
 D'Épictète asservi la stoïque fierté
 M'apprend à supporter les maux, la pauvreté ;
 Je vois, sans m'affliger, la langueur qui m'accable :
 L'approche du trépas ne m'est point effroyable ;
 Et le mal dont mon corps se sent presque abattu,
 N'est pour moi qu'un sujet d'affermir ma vertu.





É P I T R E

A M. D E B O R D E S.

Tor, qu'aux jeux du Parnasse Apollon même guide ;
 Tu daignes exciter une muse timide ;
 De mes foibles essais juge trop indulgent,
 Ton goût à ta bonté cede en m'encourageant.
 Mais hélas ! je n'ai point, pour tenter la carrière,
 D'un athlète animé l'assurance guerrière ;
 Et, dès les premiers pas, inquiet & surpris,
 L'haleine m'abandonne, & je renonce au prix.
 Bordes, daigne juger de toutes mes alarmes,
 Vois quels sont les combats, & quelles sont les armes :
 Ces lauriers sont bien doux, sans doute, à remporter ;
 Mais quelle audace à moi d'oser les disputer !
 Quoi ! j'irois sur le ton de ma lyre critique,
 Et prêchant durement de tristes vérités,
 Révolter contre moi les lecteurs irrités.
 Plus heureux, si tu veux, encor que téméraire,
 Quand mes foibles talens trouveroient l'art de plaire,
 Quand des sifflets publics, par bonheur préservés,
 Mes vers des gens de goût pourroient être approuvés ;
 Dis-moi, sur quel sujet s'exercera ma muse ?
 Tout poète est menteur, & le métier l'excuse ;
 Il fait en mots pompeux faire d'un riche, un fat,
 Un nouveau Mécénas, un pilier de l'Etat.
 Mais moi, qui connois peu les usages de France,
 Moi, fier Republicain que blesse l'arrogance,
 Du riche impertinent je dédaigne l'appui,
 S'il le faut mendier en rampant devant lui ;
 Et ne fais applaudir qu'à toi, qu'au vrai mérite.
 La sotte vanité me révolte & m'irrite.
 Le riche me méprise, & malgré son orgueil,
 Nous nous voyons souvent à-peu-près de même œil,
 Mais quelque haine en moi que le travers inspire,
 Mon cœur sincère & franc abhorre la satire :
 Trop découvert peut-être, & jamais criminel,
 Je dis la vérité sans l'abreuyer de fiel.

Ainsi

Ainsi toujours ma plume , implacable ennemie
Et de la flatterie & de la calomnie ,
Ne fait point en ses vers trahir la vérité ;
Et toujours accordant un tribut mérité ,
Toujours prête à donner des louanges acquises ,
Jamais d'un vil Crésus n'encensa les sottises.

O vous, qui dans le sein d'une humble obscurité
Nourrissez les vertus avec la pauvreté ,
Dont les desirs bornés dans la sage indigence ,
Méprisent sans orgueil une vaine abondance ,
Restes trop précieux de ces antiques temps ,
Où des moindres apprêts nos ancêtres contens ,
Recherchés dans leurs mœurs , simples dans leur parure ,
Ne sentoient de besoins que ceux de la nature ;
Illustres malheureux , quels lieux habitez-vous ?
Dites , quels sont vos noms ? Il me sera trop doux
D'exercer mes talens à chanter votre gloire ,
A vous éterniser au temple de mémoire ;
Et quand mes foibles vers n'y pourroient arriver ,
Ces noms si respectés sauront les conserver.

Mais pourquoi m'occuper d'une vaine chimere :
Il n'est plus de sagesse où regne la misere :
Sous le poids de la faim le mérite abattu
Laisse en un triste cœur éteindre la vertu.
Tant de pompeux discours sur l'heureuse indigence
M'ont bien l'air d'être nés du sein de l'abondance :
Philosophe commode , on a toujours grand soin
De prêcher des vertus dont on n'a pas besoin.

Bordes , cherchons ailleurs des sujets pour ma muse :
De la pitié qu'il fait souvent le pauvre abuse ;
Et décorant du nom de sainte charité
Les dons dont on nourrit sa vile oisiveté ,
Sous l'aspect des vertus que l'infortune opprime ,
Cache l'amour du vice & le penchant au crime.
J'honore le mérite aux rangs les plus abjects ;
Mais je trouve à louer peu de pareils sujets.

Non , célébrons plutôt l'innocente industrie ,
Qui fait multiplier les douceurs de la vie ;
Et salutaire à tous dans ses utiles soins ,
Par la route du luxe appaise les besoins.
C'est par cet art charmant que sans cesse enrichie ,
On voit briller au loin ton heureuse patrie (*).

(*) La ville de Lyon.

Ouvrages précieux, superbes ornemens,
 On diroit que Minerve, en ses amusemens,
 Avec l'or & la soie a d'une main savante
 Formé de vos dessins la tiffure élégante.
 Turin, Londres, en vain pour vous le disputer,
 Par de jaloux efforts veulent vous imiter;
 Vos mélanges charmans, assortis par les graces,
 Les laissent de bien loin s'épuiser sur vos traces:
 Le bon goût les dédaigne, & triomphe chez vous;
 Et tandis qu'entraînés par leur dépit jaloux,
 Dans leurs ouvrages froids ils forcent la nature:
 Votre vivacité, toujours brillante & pure,
 Donne à ce qu'elle pare un œil plus délicat,
 Et même à la beauté prête encor de l'éclat.

Ville heureuse, qui fais l'ornement de la France,
 Trésor de l'univers, source de l'abondance,
 Lyon, séjour charmant des enfans de Plutus,
 Dans tes tranquilles murs tous les arts sont reçus:
 D'un sage protecteur le goût les y rassemble:
 Apollon & Plutus, étonnés d'être ensemble,
 De leurs longs différends ont peine à revenir,
 Et demandent quel Dieu les a pu réunir.

On reconnoît tes soins, Pallu(*): tu nous ramenes
 Les siècles renommés & de Tyr & d'Athenes:
 De mille éclats divers Lyon brille à la fois,
 Et son peuple opulent semble un peuple de Rois.

Toi, digne citoyen de cette ville illustre,
 Tu peux contribuer à lui donner du lustre,
 Par tes heureux talens tu peux la décorer,
 Et c'est lui faire un vol que de plus différer.

Comment oses-tu bien me proposer d'écrire,
 Toi, que Minerve même avoit pris soin d'instruire;
 Toi, de ses dons divins possesseur négligent,
 Qui viens parler pour elle encor en l'outrageant?
 Ah! si du feu divin qui brille en ton ouvrage
 Une étincelle au moins eût été mon partage,
 Ma muse, quelque jour, attendrissant les cœurs,
 Peut-être sur la scène eût fait couler des pleurs.
 Mais je te parle en vain; insensible à mes plaintes,

(*) Intendant de Lyon.

Par de cruels refus tu confirmes mes craintes,
 Et je vois qu'impuissante à fléchir tes rigueurs,
 Blanche (*) n'a pas encor épuisé ses malheurs.



E P I T R E

A M. P A R I S O T.

Achevée le 10 Juillet 1742.

A MI, daigne souffrir qu'à tes yeux aujourd'hui
 Je dévoile ce cœur plein de trouble & d'ennui.
 Toi qui connus jadis mon ame toute entière,
 Seul en qui je trouvois un ami tendre, un pere,
 Rappelle encor pour moi tes premieres bontés,
 Rends tes soins à mon cœur, il les a mérités.
 Ne crois pas qu'alarmés par de frivoles craintes,
 De ton silence ici je te fasse des plaintes,
 Que par de faux soupçons, indignes de tous deux,
 Je puisse t'accuser d'un mépris odieux :
 Non, tu voudrois en vain t'obstiner à te taire.
 Je fais trop expliquer ce langage sévère :
 Sur ce triste projet que je t'ai dévoilé,
 Sans m'avoir répondu, ton silence a parlé.
 Je ne m'excuse point, dès qu'un ami me blâme.
 Le vil orgueil n'est pas le vice de mon ame.
 J'ai reçu quelquefois de solides avis,
 Avec bonté donnés, avec zèle suivis :
 J'ignore ces détours, dont les vaines adresses
 En autant de vertus transforment nos foiblesses ;
 Et jamais mon esprit, sous de fausses couleurs,
 Ne sut à tes regards déguiser ses erreurs ;
 Mais qu'il me soit permis, par un soin légitime,

(*) Blanches de Bourbon, tragédie de M. de Bor-
 des, qu'au grand regret de ses amis il refuse constam-
 ment de mettre au théâtre. *Note de l'Auteur.*

De conserver du moins des droits à ton estime,
Pese mes sentimens, mes raisons & mon choix,
Et décide mon sort pour la dernière fois.

Né dans l'obscurité, j'ai fait dès mon enfance
Des caprices du sort la triste expérience,
Et s'il est quelque bien qu'il ne m'ait point ôté,
Même par ses faveurs il m'a persécuté.
Il m'a fait naître libre, hélas ! pour quel usage ?
Qu'il m'a vendu bien cher un si vain avantage !
Je suis libre en effet : mais de ce bien cruel
J'ai reçu plus d'ennuis que d'un malheur réel.
Ah ! s'il falloit un jour, absent de ma patrie,
Traîner chez l'étranger ma languissante vie,
S'il falloit bassement ramper auprès des grands :
Que n'en ai-je appris l'art dès mes plus jeunes ans !
Mais sur d'autres leçons on forma ma jeunesse :
On me dit de remplir mes devoirs sans bassesse,
De respecter les grands, les magistrats, les rois ;
De chérir les humains & d'obéir aux loix :
Mais on m'apprit aussi qu'ayant par ma naissance
Le droit de partager la suprême puissance,
Tout petit que j'étois, foible, obscur citoyen,
Je faisois cependant membre du souverain ;
Qu'il falloit soutenir un si noble avantage
Par le cœur d'un héros, par les vertus d'un sage ;
Qu'enfin la liberté, ce cher présent des cieux,
N'est qu'un fléau fatal pour les cœurs vicieux.
Avec le lait, chez nous, on suce ces maximes,
Moins pour s'enorgueillir de nos droits légitimes
Que pour favoir un jour se donner à la fois
Les meilleurs magistrats, & les plus sages loix.

Vois-tu, me disoit-on, ces nations puissantes
Fournir rapidement leurs carrières brillantes ;
Tout ce vain appareil qui remplit l'univers
N'est qu'un frivole éclat qui leur cache leurs fers :
Par leur propre valeur ils forgent leurs entraves,
Ils font les conquérans, & sont de vils esclaves :
Et leur vaste pouvoir, que l'art avoit produit,
Par le luxe bientôt se retrouve détruit.
Un soin bien différent ici nous intéresse,
Notre plus grande force est dans notre faiblesse.
Nous vivons sans regret dans l'humble obscurité ;
Mais du moins dans nos murs on est en liberté.
Nous n'y connoissons point la superbe arrogance,



Nuls titres fastueux , nulle injuste puissance.
De sages Magistrats , établis par nos voix ,
Jugent nos différends , font observer nos loix.
L'art n'est point le soutien de notre république ;
Etre juste est chez nous l'unique politique ;
Tous les ordres divers , sans inégalité ,
Gardent chacun le rang qui leur est affecté.
Nos chefs , nos magistrats , simples dans leur parure ,
Sans étaler ici le luxe & la dorure ,
Parmi nous cependant ne sont point confondus ,
Ils en sont distingués ; mais c'est par leurs vertus.

Puisse durer toujours cette union charmante :
Hélas , on voit si peu de probité constante !
Il n'est rien que le temps ne corrompe à la fin ;
Tout jusqu'à la sagesse , est sujet au déclin.

Par ces réflexions ma raison exercée
M'apprit à mépriser cette pompe insensée ,
Par qui l'orgueil des grands brille de toutes parts ,
Et du peuple imbécille attire les regards.
Mais qu'il m'en coûta cher quand , pour toute ma vie ,
La foi m'eut éloigné du sein de ma patrie ;
Quand je me vis enfin , sans appui , sans secours ,
A ces mêmes grandeurs contraint d'avoir recours.
Non , je ne puis penser , sans répandre des larmes ,
A ces momens affreux , pleins de trouble & d'alarmes ,
Où j'éprouvai qu'enfin tous ces beaux sentimens ,
Loin d'adoucir mon sort , irritoient mes tourmens.
Sans doute à tous les yeux la misère est horrible ;
Mais pour qui fait penser elle est bien plus sensible.
A force de ramper un lâche en peut sortir ;
L'honnête homme à ce prix n'y sauroit consentir.

Encor , si de vrais grands recevoient mon hommage ,
Ou qu'ils eussent du moins le mérite en partage ,
Mon cœur par les respects noblement accordés
Reconnoîtroit des dons qu'il n'a pas possédés :
Mais faudra-t-il qu'ici mon humble obéissance
De ces fiers campagnards nourrisse l'arrogance ?
Quoi ! de vils parchemins , par faveur obtenus ,
Leur donneront le droit de vivre sans vertus !
Et malgré mes efforts , sans mes respects serviles ,
Mon zèle & mes talens resteront inutiles !
Ah ! de mes tristes jours voyons plutôt la fin
Que de jamais subir un si lâche destin.

Ces discours insensés troubloient ainsi mon ame

Je les tenois alors , aujourd'hui je les blâme :
De plus sages leçons ont formé mon esprit :
Mais de bien des malheurs ma raison est le fruit.

Tu fais , cher Parisot , quelle main généreuse
Vint tarir de mes maux la source malheureuse ;
Tu le fais , & tes yeux ont été les témoins ,
Si mon cœur fait sentir ce qu'il doit à ses soins.
Mais mon zèle enflammé peut il jamais prétendre
De payer les bienfaits de cette mere tendre ?
Si par les sentimens on y peut aspirer ,
Ah ! du moins par les miens j'ai droit de l'espérer.

Je puis compter pour peu ses bontés secourables ,
Je lui dois d'autres biens , des biens plus estimables ,
Les biens de la raison , les sentimens du cœur ;
Même , par les talens , quelques droits à l'honneur.
Avant que sa bonté , du sein de la misère
Aux plus tristes besoins eût daigné me soustraire ,
J'étois un vil enfant du sort abandonné ,
Peut-être dans la fange à périr destiné.
Orgueilleux avorton , dont la fierté burlesque
Méloit comiquement l'enfance au romanesque ,
Aux bons faisoit pitié , faisoit rire les fous ,
Et des fots quelquefois excitoit le courroux.
Mais les hommes ne sont que ce qu'on les fait être ,
A peine à ses regards j'avois osé paroître
Que de ma bienfaitrice apprenant mes erreurs ,
Je sentis le besoin de corriger mes mœurs.
J'abjurai pour toujours ces maximes féroces ,
Du préjugé natal fruits amers & précoces ,
Qui dès les jeunes ans , par leurs âcres levains ,
Nourrissent la fierté des cœurs républicains :
J'appris à respecter une noblesse illustre ,
Qui même à la vertu fait ajouter du lustre.
Il ne seroit pas bon dans la société
Qu'il fût entre les rangs moins d'inégalité.
Irai-je faire ici , dans ma vaine marotte ,
Le grand déclamateur , le nouveau Don Quichotte ?
Le destin sur la terre a réglé les Etats ,
Et pour moi sûrement ne les changera pas.
Ainsi de ma raison si long temps languissante
Je me formai dès-lors une raison naissante :
Par les soins d'une mere incessamment conduit ,
Bientôt de ses bontés je recueillis le fruit.
Je connus que , surtout , cette roideur sauvage

Dans le monde aujourd'hui seroit d'un triste usage ,
La modestie alors devint chere à mon cœur ,
J'aimai l'humanité , je chéris la douceur ,
Et respectant des grands le rang & la naissance ,
Je souffris leurs hauteurs , avec cette espérance
Que malgré tout l'éclat dont ils sont revêtus
Je les pourrai du moins égaler en vertus.
Enfin , pendant deux ans , au sein de ta patrie ,
J'appris à cultiver les douceurs de la vie.
Du portique autrefois la triste austérité
A mon goût peu formé mêloit sa dureté ;
Épictète & Zénon , dans leur fierté stoïque ,
Me faisoient admirer ce courage héroïque ,
Qui , faisant des faux biens un mépris généreux ,
Par la seule vertu prétend nous rendre heureux.
Long-temps de cette erreur la brillante chimere
Séduisit mon esprit , roidit mon caractère ;
Mais malgré tant d'efforts , ces vaines fictions
Ont-elles de mon cœur banni les passions ?
Il n'est permis qu'à Dieu , qu'à l'Essence suprême ,
D'être toujours heureux , & seule par soi-même ,
Pour l'homme , tel qu'il est , pour l'esprit & le cœur ;
Otez les passions , il n'est plus de bonheur.
C'est toi , cher Parisot , c'est ton commerce aimable ,
De grossier que j'étois , qui me rendit traitable.
Je reconnus alors combien il est charmant
De joindre à la sagesse un peu d'amusement.
Des amis plus polis , un climat moins sauvage ,
Des plaisirs innocens m'enseignèrent l'usage ;
Je vis avec transport ce spectacle enchanteur ,
Par la route des sens qui fait aller au cœur ;
Le mien , qui jusqu'alors avoit été paisible ,
Pour la première fois enfin devint sensible :
L'amour , malgré mes soins , heureux à m'égarer ,
Auprès de deux beaux yeux m'apprit à soupirer.
Bons mots , vers élégans , conversations vives ,
Un repas égayé par d'aimables convives ,
Petits jeux de commerce , & d'où le chagrin fuit ,
Où , sans risquer la bourse , on délasse l'esprit :
En un mot , les attrait d'une vie opulente ,
Qu'aux vœux de l'étranger sa richesse présente ,
Tous les plaisirs du goût , le charme des Beaux-Arts ,
A mes yeux enchantés brilloient de toutes parts.
Ce n'est pas cependant que mon ame égarée

Donnât dans les travers d'une mollesse outrée ;
L'innocence est le bien le plus cher à mon cœur ;
La débauche & l'excès sont des objets d'horreur :
Les coupables plaisirs sont les tourmens de l'ame,
Ils sont trop achetés, s'ils sont dignes de blâme.
Sans doute le plaisir, pour être un bien réel,
Doit rendre l'homme heureux, & non pas criminel ;
Mais il n'est pas moins vrai que de notre carrière
Le ciel ne défend pas d'adoucir la misère :
Et pour finir ce point, trop long-temps débattu,
Rien ne doit être outré, pas même la vertu.

Voilà de mes erreurs un abrégé fidèle :
C'est à toi de juger, ami, sur ce modèle,
Si je puis, près des grands implorant de l'appui,
A la fortune encor recourir aujourd'hui.
De la gloire est-il temps de rechercher le lustre,
Me voici presque au bout de mon sixieme lustre ?
La moitié de mes jours dans l'oubli sont passés,
Et déjà du travail mes esprits sont lassés.
Avide de science, avide de sagesse,
Je n'ai point aux plaisirs prodigué ma jeunesse ;
J'osai d'un temps si cher faire un meilleur emploi ;
L'étude & la vertu furent la seule loi
Que je me proposai pour régler ma conduite :
Mais ce n'est point par art qu'on acquiert du mérite ;
Que sert un vain travail par le ciel dédaigné,
Si de son but toujours on se voit éloigné ?
Comptant, par mes talens, d'assurer ma fortune,
Je négligeai ces soins, cette brigue importune,
Ce manège subtil, par qui cent ignorans
Ravissent la faveur & les bienfaits des grands.

Le succès cependant trompe ma confiance,
De mes foibles progrès je sens peu d'espérance,
Et je vois qu'à juger par des effets si lents,
Pour briller dans le monde il faut d'autres talens.
Eh ! qu'y ferois-je, moi, de qui l'abord timide
Ne fait point affecter cette audace intrépide,
Cet air content de soi, ce ton fier & joli
Qui du rang des badauts sauve l'homme poli ?
Faut-il donc aujourd'hui m'en aller dans le monde
Vanter impudemment ma science profonde,
Et toujours en secret démenti par mon cœur,
Me prodiguer l'encens & les degrés d'honneur ?
Faudra-t-il, d'un dévot affectant la grimace,

Faire

Faire servir le Ciel à gagner une place ;
Et par l'hypocrisie assurant mes projets ,
Grossir l'heureux essaim de ces hommes parfaits ,
De ces humbles dévots, de qui la modestie
Compte par leurs vertus tous les jours de leur vie ?
Pour glorifier Dieu , leur bouche a tour-à-tour
Quelque nouvelle grace à rendre chaque jour ;
Mais l'orgueilleux en vain d'une adresse chrétienne ,
Sous la gloire de Dieu veut étaler la sienne.
L'homme vraiment sensé fait le mépris qu'il doit
Des mensonges du fat & du sot qui les croit.

Non , je ne puis forcer mon esprit , né sincère ,
A déguiser ainsi mon propre caractère ,
Il en coûteroit trop de contrainte à mon cœur ;
A cet indigne prix je renonce au bonheur.
D'ailleurs, il faudroit donc, fils lâche & mercenaire ,
Trahir indignement les bontés d'une mere ;
Et payant en ingrat tant de bienfaits reçus ,
Laisser à d'autres mains les soins qui lui sont dûs ?
Ah ! ces soins sont trop chers à ma reconnoissance.
Si le ciel n'a rien mis de plus en ma puissance ,
Du moins d'un zèle pur les vœux trop mérités
Par mon cœur chaque jour lui seront présentés.
Je fais trop, il est vrai , que ce zèle inutile
Ne peut lui procurer un destin plus tranquille ;
En vain , dans sa langueur , je veux la soulager ,
Ce n'est pas les guérir que de les partager.
Hélas ! de ses tourmens le spectacle funeste
Bientôt de mon courage étouffera le reste :
C'est trop lui voir porter , par d'éternels efforts ,
Et les peines de l'ame & les douleurs du corps.
Que lui sert de chercher dans cette solitude
A fuir l'éclat du monde & son inquiétude ;
Si jusqu'en ce désert , à la paix destiné ,
Le sort lui donne encor , à lui nuire acharné ,
D'un affreux procureur le voisinage horrible ,
Nourri d'encre & de fiel , dont la griffe terrible
De ses tristes voisins est plus crainte cent fois ,
Que le hussard cruel du pauvre Bavarois.

Mais c'est trop t'accabler du récit de nos peines ,
Daigne me pardonner, ami , ces plaintes vaines ;
C'est le dernier des biens permis aux malheureux ,
De voir plaindre leurs maux par les cœurs généreux.
Telle est de mes malheurs la peinture naïve.

Suppl. de la Coll. Tom. II.

N

Juge de l'avenir sur cette perspective ;
 Vois si je dois encor, par des soins impuissans,
 Offrir à la fortune un inutile encens :
 Non, la gloire n'est point l'idole de mon ame ;
 Je n'y sens point brûler cette divine flamme,
 Qui d'un génie heureux animant les ressorts,
 Le force à s'élever par de nobles efforts.
 Que m'importe, après tout, ce que pensent les hom-
 mes ?

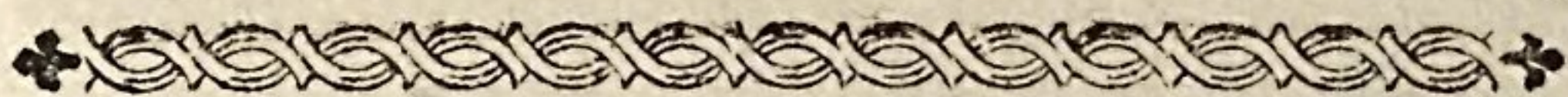
Leurs honneurs, leurs mépris, font-ils ce que nous som-
 mes ?

Et qui ne fait pas l'art de s'en faire admirer,
 A la félicité ne peut-il aspirer ?
 L'ardente ambition a l'éclat en partage ;
 Mais les plaisirs du cœur font le bonheur du Sage :
 Que ces plaisirs sont doux à qui sait les goûter !
 Heureux qui les connoît, & fait s'en contenter !
 Jouir de leurs douceurs dans un état paisible,
 C'est le plus cher desir auquel je suis sensible.
 Un bon livre, un ami, la liberté, la paix,
 Faut-il, pour vivre heureux, former d'autres souhaits ?
 Les grandes passions sont des sources de peines :
 J'évite les dangers où leur penchant entraîne :
 Dans leurs pièges adroits si l'on me voit tomber,
 Du moins je ne fais pas gloire d'y succomber.
 De mes égaremens mon cœur n'est point complice ;
 Sans être vertueux, je déteste le vice,
 Et le bonheur en vain s'obstine à se cacher,
 Puisqu'enfin je connois où je dois le chercher,

É N I G M E.

ENFANT de l'art, enfant de la nature,
 Sans prolonger les jours, j'empêche de mourir ;
 Plus je suis vrai, plus je fais d'imposture ;
 Et je deviens trop jeune à force de vieillir.

(*C'est le portrait.*)



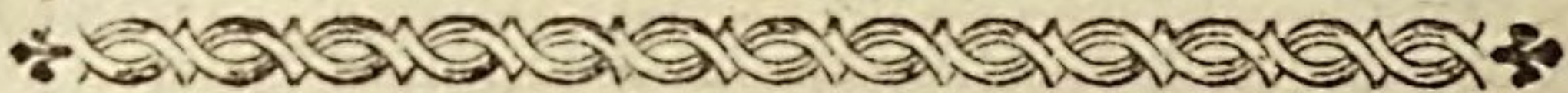
A MADAME LA BARONNE
DE WARENS, VIRELAI.

MADAME, apprenez la nouvelle
De la prise de quatre rats ;
Quatre rats n'est pas bagatelle ,
Aussi n'en badiné-je pas :
Et je vous mande avec grand zèle
Ces vers qui vous diront tout bas ,
Madame , apprenez la nouvelle
De la prise de quatre rats.

A l'odeur d'un friand appas ,
Rats sont sortis de leur caselle ;
Mais ma trappe arrêtant leurs pas ,
Les a , par une mort cruelle ,
Fait passer de vie à trépas.
Madame , apprenez la nouvelle
De la prise de quatre rats.

Mieux que moi savez qu'ici-bas
N'a pas qui veut fortune telle ;
C'est triomphe qu'un pareil cas.
Le fait n'est pas d'une allumelle ;
Ainsi donc avec grand soulas ,
Madame , apprenez la nouvelle
De la prise de quatre rats.





V E R S

Pour Madame de FLEURIEU , qui , m'ayant vu dans une assemblée , sans que j'eusse l'honneur d'être connu d'elle , dit à M. l'Intendant de Lyon que je paroissais avoir de l'esprit , & qu'elle le gageroit sur ma seule physionomie.

DÉPLACÉ par le sort , trahi par la tendresse ,
 Mes maux sont comptés par mes jours.
 Imprudent quelquefois , persécuté toujours ;
 Souvent le châtement surpasse la foiblesse.
 O fortune ! à ton gré comble-moi de rigueurs ,
 Mon cœur regrette peu tes frivoles grandeurs ,
 De tes biens inconstans sans peine il te tient quitte ;
 Un seul dont je jouis ne dépend point de toi :
 La divine FLEURIEU m'a jugé du mérite ,
 Ma gloire est assurée , & c'est assez pour moi.



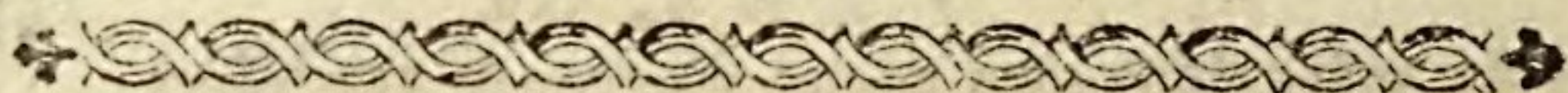
V E R S

A Mademoiselle Th. qui ne parloit jamais à l'auteur que de musique.

SAPHO , j'entends ta voix brillante
 Pousser des sons jusques aux cieux ;
 Ton chant nous ravit , nous enchante ,
 Le Maure ne chante pas mieux.
 Mais quoi ! toujours des chants ! crois-tu que l'harmonie
 Seule ait droit de borner tes soins & tes plaisirs ?
 Ta voix , en déployant sa douceur infinie ,
 Veut en vain sur ta bouche arrêter nos desirs :
 Tes yeux charmans en inspirent mille autres ,

Qui méritoient bien mieux d'occuper tes loisirs ;
Mals tu n'es point, dis-tu, sensible à nos soupirs,
Et tes goûts ne sont point les nôtres.
Quel goût trouves-tu donc à de frivoles sons ?
Ah ! sans tes fiers mépris, sans tes rebuts sauvages,
Cette bouche charmante auroit d'autres usages,
Bien plus délicieux que de vaines chansons.
Trop sensible au plaisir, quoi que tu puisses dire,
Parmi de froids accords tu sens peu de douceur ;
Mais entre tous les biens que ton ame desire,
En est-il de plus doux que les plaisirs du cœur ?
Le mien est délicat, tendre, empressé, fidèle,
Fait pour aimer jusqu'au tombeau :
Si du parfait bonheur tu cherches le modèle,
Aime-moi seulement, & laisse-là Rameau.





MEMOIRE

A SON EXCELLENCE

MONSEIGNEUR LE GOUVERNEUR

DE SAVOYE (a).

J'AI l'honneur d'exposer très respectueusement à Son Excellence, le triste détail de la situation où je me trouve, la suppliant de daigner écouter la générosité de ses pieux sentimens, pour y pourvoir de la maniere qu'elle jugera convenable.

Je suis sorti très jeune de Genève, ma patrie, ayant abandonné mes droits, pour entrer dans le sein de l'église, sans avoir cependant jamais fait aucune démarche jusqu'aujourd'hui, pour implorer des secours dont j'aurois toujours tâché de me passer, s'il n'avoit plu à la Providence de m'affliger par des maux qui m'en ont ôté le pouvoir. J'ai toujours eu du mépris & même de l'indignation pour ceux qui ne rougissent point de faire un trafic honteux de leur foi, & d'abuser des bienfaits qu'on leur accorde. J'ose dire qu'il a paru par ma conduite, que je suis bien éloigné de pareils sentimens. Tombé, encore enfant, entre les mains de feu Monsei-

(a) Cette piece & les lettres qui suivent sont aussi tirées de l'Edition de Bruxelles où elles ont paru imprimées pour la premiere fois.

gneur l'évêque de Genève, je tâchai de répondre par l'ardeur & l'affiduité de mes études, aux vues flatteuses que ce respectable Prélat avoit sur moi. Madame la baronne de Warens voulut bien condescendre à la prière qu'il lui fit de prendre soin de mon éducation, & il ne dépendit pas de moi de témoigner à cette dame, par mes progrès, le desir passionné que j'avois de la rendre satisfaite de l'effet de ses bontés & de ses soins.

Ce grand Evêque ne borna pas là ses bontés, il me recommanda encore à M. le Marquis de Bonac, ambassadeur de France, auprès du Corps Helvétique. Voilà les trois seuls protecteurs à qui j'aie eu obligation du moindre secours; il est vrai qu'ils m'ont tenu lieu de tout autre, par la manière dont ils ont daigné me faire éprouver leur générosité. Ils ont envisagé en moi un jeune homme assez bien né, rempli d'émulation, & qu'ils entrevoyoient pourvu de quelques talens, & qu'ils se propoisoient de pousser. Il me seroit glorieux de détailler à Son Excellence ce que ces deux seigneurs avoient eu la bonté de concerter pour mon établissement; mais la mort de Monseigneur l'évêque de Genève, & la maladie mortelle de M. l'ambassadeur, ont été la fatale époque du commencement de tous mes désastres.

Je commençai aussi moi-même, d'être attaqué de la langueur qui me met aujourd'hui au tombeau. Je retombai par conséquent à la charge de Madame de Warens, qu'il faudroit ne pas connoître pour croire qu'elle eût pu démentir ses premiers bienfaits, en m'abandonnant dans une si triste situation.

Malgré tout, je tâchai, tant qu'il me resta quelques forces, de tirer parti de mes foibles talens ; mais de quoi servent les talens dans ce pays ? Je le dis dans l'amertume de mon cœur, il vaudroit mille fois mieux n'en avoir aucun. Eh ! n'éprouvé-je pas encore aujourd'hui le retour plein d'ingratitude & de dureté de gens pour lesquels j'ai achevé de m'épuiser, en leur enseignant, avec beaucoup d'assiduité & d'application, ce qui m'avoit coûté bien des soins & des travaux à apprendre. Enfin, pour comble de disgraces, me voilà tombé dans une maladie affreuse, qui me défigure. Je suis désormais renfermé, sans pouvoir presque sortir du lit & de la chambre, jusqu'à ce qu'il plaise à Dieu de disposer de ma courte mais misérable vie.

Ma douleur est de voir que Madame de Warrens a déjà trop fait pour moi ; je la trouve, pour le reste de mes jours, accablée du fardeau de mes infirmités, dont son extrême bonté ne lui laisse pas sentir le poids ; mais qui n'incommode pas moins ses affaires, déjà trop resserrées par ses abondantes charités, & par l'abus que des misérables n'ont que trop souvent fait de sa confiance.

J'ose donc, sur le détail de tous ces faits, recourir à Son Excellence comme au pere des affligés. Je ne dissimulerai point qu'il est dur à un homme de sentimens, & qui pense comme je fais, d'être obligé, faute d'autre moyen, d'implorer des assistances & des secours : mais tel est le décret de la Providence. Il me suffit, en mon particulier, d'être bien assuré que je n'ai donné par ma faute, aucun lieu ni à la misère,

ni aux maux dont je suis accablé. J'ai toujours abhorré le libertinage & l'oïveté, & tel que je suis, j'ose être assuré que personne, de qui j'aie l'honneur d'être connu, n'aura sur ma conduite, mes sentimens & mes mœurs, que de favorables témoignages à rendre.

Dans un état donc aussi déplorable que le mien, & sur lequel je n'ai nul reproche à me faire, je crois qu'il n'est pas honteux à moi d'implorer de Son Excellence, la grace d'être admis à participer aux bienfaits établis par la piété des princes pour de pareils usages. Il sont destinés pour des cas semblables au mien, ou ne le sont pour personne.

En conséquence de cet exposé, je supplie très humblement Son Excellence de vouloir me procurer une pension, telle qu'elle jugera raisonnable, sur la fondation que la piété du Roi Victor a établie à Annecy, ou de tel autre endroit qu'il lui semblera bon, pour pouvoir survenir aux nécessités du reste de ma triste carrière.

De plus, l'impossibilité où je me trouve de faire des voyages, & de traiter aucune affaire civile, m'engage à supplier encore Son Excellence, qu'il lui plaise de faire régler la chose de manière que ladite pension puisse être payée ici en droiture, & remise entre mes mains, ou celles de Madame la baronne de Warens, qui voudra bien, à ma très humble sollicitation, se charger de l'employer à mes besoins. Ainsi, jouissant pour le peu de jours qu'il me reste, des secours nécessaires pour le temporel, je recueillerai mon esprit & mes forces, pour mettre mon ame & ma conscience en paix avec Dieu; pour me préparer à commencer avec courage & ré-

signation le voyage de l'éternité , & pour prier Dieu sincèrement & sans distraction , pour la parfaite prospérité & la très précieuse conservation de Son Excellence.

J. J. ROUSSEAU.



M É M O I R E

*Remis le 19 Avril 1742 , à M. Boudet
Antonin , qui travaille à l'histoire de
feu M. de Bernex , Evêque de Geneve.*

DANS l'intention où l'on est , de n'omettre dans l'histoire de M. de Bernex , aucun des faits considérables qui peuvent servir à mettre ses vertus chrétiennes dans tout leur jour , on ne sauroit oublier la conversion de Madame la baronne de Warens de la Tour , qui fut l'ouvrage de ce prélat.

Au mois de Juillet de l'année 1726 , le Roi de Sardaigne étant à Evian , plusieurs personnes de distinction du pays de Vaud s'y rendirent pour voir la cour. Madame de Warens fut du nombre ; & cette dame , qu'un pur motif de curiosité avoit amenée , fut retenue par des motifs d'un genre supérieur , & qui n'en furent pas moins efficaces , pour avoir été moins prévus. Ayant assisté par hasard à un des discours que ce prélat prononçoit , avec ce zèle & cette onction qui portoient dans les cœurs le feu de sa charité , Madame de Warens en fut émue au point , qu'on peut regar-

der cet instant comme l'époque de sa conversion ; la chose cependant devoit paroître d'autant plus difficile , que cette dame étant très éclairée , se tenoit en garde contre les séductions de l'éloquence , & n'étoit pas disposée à céder , sans être pleinement convaincue : mais quand on a l'esprit juste & le cœur droit , que peut-il manquer pour goûter la vérité que le secours de la grace ? Et M. de Bernex n'étoit-il pas accoutumé à la porter dans les cœurs les plus endurcis ? Madame de Warens vit le prélat , ses préjugés furent détruits , ses doutes furent dissipés ; & pénétrée des grandes vérités qui lui étoient annoncées , elle se détermina à rendre à la foi par un sacrifice éclatant le prix des lumières dont elle venoit de l'éclairer.

Le bruit du dessein de Madame de Warens ne tarda pas à se répandre dans le pays de Vaud : ce fut un deuil & des alarmes universelles : cette dame y étoit adorée , & l'amour qu'on avoit pour elle se changea en fureur contre ce qu'on appelloit ses séducteurs & ses ravisseurs. Les habitans de Vevey ne parloient pas moins que de mettre le feu à Evian , & de l'enlever à main armée au milieu même de la cour. Ce projet insensé , fruit ordinaire d'un zèle fanatique , parvint aux oreilles de Sa Majesté , & ce fut à cette occasion qu'elle fit à M. de Bernex cette espece de reproche si glorieux , qu'il faisoit des conversions bien bruyantes. Le Roi fit partir sur le champ Madame de Warens pour Annecy , escortée de quarante de ses gardes. Ce fut là où quelque temps après , Sa Majesté l'assura de sa protection dans les termes les plus flatteurs , & lui assigna une pension , qui doit passer pour une preuve écla-

tante de la piété & de la générosité de ce prince ; mais qui n'ôte point à Madame de Warens le mérite d'avoir abandonné de grands biens & un rang brillant dans sa patrie , pour suivre la voix du seigneur , & se livrer sans réserve à sa providence. Il eut même la bonté de lui offrir d'augmenter cette pension , de sorte qu'elle pût figurer avec tout l'éclat qu'elle souhaiteroit , & de lui procurer la situation la plus gracieuse , si elle vouloit se rendre à Turin auprès de la Reine. Mais Madame de Warens n'abusa point des bontés du monarque : elle alloit acquérir les plus grands biens en participant à ceux que l'église répand sur les fidèles ; & l'éclat des autres n'avoit désormais plus rien qui pût la toucher. C'est ainsi qu'elle s'en explique à M. de Bernex : & c'est sur ces maximes de détachement & de modération , qu'on l'a vue se conduire constamment depuis lors.

Enfin le jour arriva où M. de Bernex alloit assurer à l'église la conquête qu'il lui avoit acquise : il reçut publiquement l'abjuration de Madame de Warens , & lui administra le sacrement de confirmation le 8 Septembre 1726 , jour de la nativité de Notre-Dame , dans l'église de la Visitation , devant la relique de Saint François de Sales. Cette dame eut l'honneur d'avoir pour marraine dans cette cérémonie Madame la princesse de Hesse , sœur de la princesse de Piémont , depuis Reine de Sardaigne. Ce fut un spectacle touchant de voir une jeune dame d'une naissance illustre , favorisée des graces de la nature , & enrichie des biens de la fortune , & qui , peu de temps auparavant faisoit les délices de sa patrie , s'arracher du sein de l'abondance & des plaisirs ,

pour venir déposer au pied de la croix du Christ, l'éclat & les voluptés du monde, & y renoncer pour jamais. M. de Bernex fit à ce sujet un discours très touchant & très pathétique : l'ardeur de son zèle lui prêta ce jour-là de nouvelles forces : toute cette nombreuse assemblée fondit en larmes ; & les dames, baignées de pleurs, vinrent embrasser Madame de Warens, la féliciter, & rendre grâces à Dieu avec elle de la victoire qu'il lui faisoit remporter. Au reste, on a cherché inutilement parmi tous les papiers de feu M. de Bernex le discours qu'il prononça en cette occasion, & qui, au témoignage de tous ceux qui l'entendirent, est un chef-d'œuvre d'éloquence : & il y a lieu de croire que quelque beau qu'il soit, il a été composé sur le champ & sans préparation.

Depuis ce jour-là M. de Bernex n'appella plus Madame de Warens que sa fille, & elle l'appelloit son pere. Il a en effet toujours conservé pour elle les bontés d'un pere ; & il ne faut pas s'étonner qu'il regardât avec une sorte de complaisance l'ouvrage de ses soins apostoliques, puisque cette dame s'est toujours efforcée de suivre, d'aussi près qu'il lui a été possible, les saints exemples de ce prélat, soit dans son détachement des choses mondaines, soit dans son extrême charité envers les pauvres ; deux vertus qui définissent parfaitement le caractère de Madame de Warens.

Le fait suivant peut entrer aussi parmi les preuves qui constatent les actions miraculeuses de M. de Bernex.

Au mois de Septembre 1729, Madame de Warens demeurant dans la maison de M. de

Boige , le feu prit au four des cordeliers , qui donnoit dans la cour de cette maison , avec une telle violence que ce four qui contenoit un bâtiment assez grand , entierement plein de fascines & de bois sec , fut bientôt embrasé. Le feu porté par un vent impétueux , s'attacha au toit de la maison , & pénétra même par les fenêtres dans les appartemens : Madame de Warens donna aussitôt ses ordres pour arrêter les progrès du feu , & pour faire transporter ses meubles dans son jardin. Elle étoit occupée à ces soins , quand elle apprit que M. l'Evêque étoit accouru au bruit du danger qui la menaçoit , & qu'il alloit paroître à l'instant ; elle fut au-devant de lui. Ils entrèrent ensemble dans le jardin , il se mit à genoux , ainsi que tous ceux qui étoient présens , du nombre desquels j'étois , & commença à prononcer des oraisons , avec cette ferveur qui étoit inséparable de ses prières. L'effet en fut sensible ; le vent qui portoit les flammes par-dessus la maison , jusques près du jardin , changea tout-à-coup , & les éloigna si bien , que le four , quoique contigu , fut entierement consumé , sans que la maison eût d'autre mal que le dommage qu'elle avoit reçu auparavant. C'est un fait connu de tout Annecy , & que moi , écrivain du présent mémoire , ai vu de mes propres yeux.

M. de Bernex a continué constamment à prendre le même intérêt dans tout ce qui regardoit Madame de Warens ; il fit faire le portrait de cette dame , disant qu'il souhaitoit qu'il restât dans sa famille , comme un monument honorable d'un de ses plus heureux travaux. Enfin , quoiqu'elle fût éloignée de lui , il lui a donné peu

de temps avant que de mourir , des marques de son souvenir , & en a même laissé dans son testament. Après la mort de ce prélat , Madame de Warens s'est entièrement consacrée à la solitude & à la retraite , disant qu'après avoir perdu son pere , rien ne l'attachoit plus au monde.





LETTRÉS

DE

M. J. J. ROUSSEAU.



LETTRE PREMIERE.

A MADAME LA BARONNE

DE WARENS, A CHAMBERY.

A Besançon, le 29 Juin 1732.

MADAME,

J'AI l'honneur de vous écrire dès le lendemain de mon arrivée à Besançon : j'y ai trouvé bien des nouvelles, auxquelles je ne m'étois pas attendu, & qui m'ont fait plaisir en quelque façon. Je suis allé ce matin faire ma révérence à M. l'abbé Blanchard, qui nous a donné à dîner, à M. le Comte de Saint-Rieux & à moi. Il m'a dit qu'il partiroit dans un mois pour Paris, où il va remplir le quartier de M. Campra, qui est malade; & comme il est fort âgé, M. Blanchard se flatte de lui succéder en la charge d'intendant,

tendant, premier maître de quartier de la musique de la chambre du Roi, & conseiller de Sa Majesté en ses conseils; il m'a donné sa parole d'honneur, qu'au cas que ce projet lui réussisse, il me procurera un appartement dans la chapelle ou dans la chambre du Roi, au bout du terme de deux ans le plus tard. Ce sont là des postes brillans & lucratifs, qu'on ne peut assez ménager: aussi l'ai-je très fort remercié, avec assurance que je n'épargnerai rien pour m'avancer de plus en plus dans la composition, pour laquelle il m'a trouvé un talent merveilleux. Je lui rends à souper ce soir, avec deux ou trois officiers du régiment du Roi, avec qui j'ai fait connoissance au concert. M. l'abbé Blanchard m'a prié d'y chanter un récit de basse-taille, que ces Messieurs ont eu la complaisance d'applaudir; aussi-bien qu'un duo de Pyrame & Thisbé, que j'ai chanté avec M. Duroncel, fameux haut-contre de l'ancien opéra de Lyon; c'est beaucoup faire pour un lendemain d'arrivée.

J'ai donc résolu de retourner dans quelques jours à Chambéry, où je m'amuserai à enseigner pendant le terme de deux années; ce qui m'aidera toujours à me fortifier, ne voulant pas m'arrêter ici, ni y passer pour un simple musicien, ce qui me feroit quelque jour un tort considérable. Ayez la bonté de m'écrire, Madame, si j'y serai reçu avec plaisir, & si l'on m'y donnera des écoliers; je me suis fourni de quantité de papiers & de pieces nouvelles, d'un goût charmant, & qui sûrement ne sont pas connus à Chambéry; mais je vous avoue que je ne me fonce gueres de partir que je ne sache au vrai si l'on se réjouira de m'avoir. J'ai trop de délicatesse pour y aller autrement. Ce seroit un tré-

for, & en même temps un miracle, de voir un bon musicien en Savoye; je n'ose, ni ne puis me flatter d'être de ce nombre; mais en ce cas, je me vante toujours de produire en autrui ce que je ne suis pas moi-même. D'ailleurs, tous ceux qui se serviront de mes principes auront lieu de s'en louer, & vous en particulier, Madame, si vous voulez bien encore prendre la peine de les pratiquer quelquefois. Faites-moi l'honneur de me répondre par le premier ordinaire, & au cas que vous voyez qu'il n'y ait pas de *débouché* pour moi à Chambery, vous aurez, s'il vous plaît, la bonté de me le marquer: & comme il me reste encore deux partis à choisir, je prendrai la liberté de consulter le secours de vos sages avis sur l'option d'aller à Paris en droiture avec l'abbé Blanchard, ou à Soleurre, auprès de M. l'ambassadeur. Cependant comme ce sont là de ces coups de partie qu'il n'est pas bon de précipiter, je serai bien aise de ne rien presser encore.

Tout bien examiné, je ne me repens point d'avoir fait ce petit voyage, qui pourra dans la suite m'être d'une grande utilité. J'attends, Madame, avec soumission l'honneur de vos ordres, & suis avec une respectueuse considération,

M A D A M E,

R O U S S E A U.





LETTRE II.

A LA MÊME.

Grenoble, 13 Septembre 1737.

M A D A M E,

JE suis ici depuis deux jours : on ne peut être plus satisfait d'une ville que je le suis de celle-ci. On m'y a marqué tant d'amitiés & d'empressements que je croyois en sortant de Chambéry me trouver dans un nouveau monde. Hier, M. Micoud me donna à dîner avec plusieurs de ses amis, & le soir après la comédie, j'allai souper avec le bon homme Lagere.

Je n'ai vu ni Madame la présidente, ni Madame d'Eybens, ni M. le président de Tancin, ce seigneur est en campagne. Je n'ai pas laissé de remettre la lettre à ses gens. Pour Madame de Bardouanche, je me suis présenté plusieurs fois, sans pouvoir lui faire la révérence ; j'ai fait remettre la lettre, & j'y dois dîner ce matin, où j'apprendrai des nouvelles de Madame d'Eybens.

Il faut parler de M. de l'Orme. J'ai eu l'honneur, Madame, de lui remettre votre lettre en main propre. Ce Monsieur s'excusant sur l'absence de M. l'Evêque, m'offrit un écu de six francs. Je l'acceptai par timidité ; mais je crus devoir en faire présent au portier. Je ne fais si j'ai bien fait : mais il faudra que mon ame change de moule, avant que de me résoudre à

faire autrement. J'ose croire que la vôtre ne m'en démentira pas.

J'ai eu le bonheur de trouver, pour Montpellier, en droiture, une chaise de retour, j'en profiterai. Le marché s'est fait par l'entremise d'un ami, & il ne m'en coûte pour la voiture, qu'un louis de 24 francs : je partirai demain matin. Je suis mortifié, Madame, que ce soit sans recevoir ici de vos nouvelles : mais ce n'est pas une occasion à négliger.

Si vous avez, Madame, des lettres à m'envoyer, je crois qu'on pourroit les faire tenir ici à M. Micoud, qui les feroit partir ensuite pour Montpellier, à l'adresse de M. Lazerme. Vous pouvez aussi les envoyer de Chambéry en droiture, ayez la bonté de voir ce qui convient le mieux ; pour moi je n'en fais rien du tout.

Il me fâche extrêmement d'avoir été contraint de partir, sans faire la révérence à M. le marquis d'Antremont, & lui présenter mes très humbles actions de grâces ; oserois-je, Madame, vous prier de vouloir suppléer à cela ?

Comme je compte de pouvoir être à Montpellier mercredi au soir le 18 du courant, je pourrois donc, Madame, recevoir de vos précieuses nouvelles dans le cours de la semaine prochaine, si vous preniez la peine d'écrire dimanche ou lundi matin. Vous m'accorderez, s'il vous plaît, la faveur de croire que mon empressement jusqu'à ce temps-là ira jusqu'à l'inquiétude.

Permettez encore, Madame, que je prenne la liberté de vous recommander le soin de votre santé. N'êtes-vous pas ma chère maman, n'ai-je pas droit d'y prendre le plus vif intérêt, &

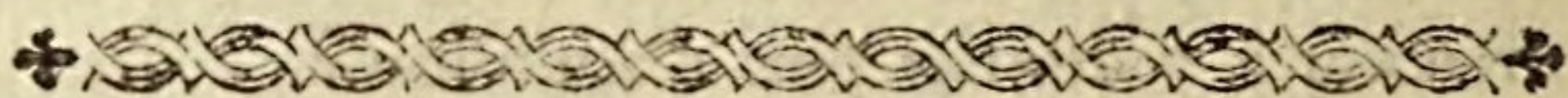
n'avez-vous pas besoin qu'on vous excite à tout moment à y donner plus d'attention ?

La mienne fut fort dérangée hier au spectacle. On représenta *Alzire*, mal à la vérité ; mais je ne laissai pas d'y être ému, jusqu'à perdre la respiration ; mes palpitations augmentèrent étonnamment, & je crains de m'en sentir quelque temps.

Pourquoi, Madame, y a-t-il des cœurs si sensibles au grand, au sublime, au pathétique, pendant que d'autres ne semblent faits que pour ramper dans la bassesse de leurs sentimens ? La fortune semble faire à tout cela une espèce de compensation ; à force d'élever ceux-ci, elle cherche à les mettre de niveau avec la grandeur des autres : y réussit-elle ou non ? Le public & vous, Madame, ne ferez pas de même avis. Cet accident m'a forcé de renoncer désormais au tragique, jusqu'au rétablissement de ma santé. Me voilà privé d'un plaisir qui m'a bien coûté des larmes en ma vie. J'ai l'honneur d'être avec un profond respect,

M A D A M E.





L E T T R E III.

A L A M Ê M E.

Montpellier , 23 Octobre 1737.

M A D A M E ,

J E ne me fers point de la voie indiquée de M. Barillot , parce que c'est faire le tour de l'école. Vos lettres & les miennes passant toutes par Lyon , il faudroit avoir une adresse à Lyon.

Voici un mois passé de mon arrivée à Montpellier , sans avoir pu recevoir aucune nouvelle de votre part , quoique j'aye écrit plusieurs fois & par différentes voies. Vous pouvez croire que je ne suis pas fort tranquille , & que ma situation n'est pas des plus gracieuses ; je vous proteste cependant , Madame , avec la plus parfaite sincérité , que ma plus grande inquiétude vient de la crainte qu'il ne vous soit arrivé quelque accident. Je vous écris cet ordinaire-ci , par trois différentes voies , savoir , par Mrs. Vépres , M. Micoud , & en droiture ; il est impossible , qu'une de ces trois lettres ne vous parvienne ; ainsi , j'en attends la réponse dans trois semaines au plus tard ; passé ce temps-là , si je n'ai point de nouvelles , je serai contraint de partir dans le dernier désordre , & de me rendre à Chambéry comme je pourrai. Ce soir la poste doit arriver , & il se peut qu'il y aura quelque lettre pour moi ; peut-être n'avez-vous pas fait mettre les vôtres à la poste les jours qu'il falloit ; car j'aurois réponse depuis quinze jours , si les lettres

avoient fait chemin dans leur temps. Vos lettres doivent passer par Lyon pour venir ici ; ainsi c'est les mercredi & samedi de bon matin qu'elles doivent être mises à la poste ; je vous avois donné précédemment l'adresse de ma pension : il vaudroit peut-être mieux les adresser en droiture où je suis logé , parce que je suis sûr de les y recevoir exactement. C'est chez M. Barcellona , huissier de la bourse , en rue basse , proche du Palais. J'ai l'honneur d'être avec un profond respect.

P. S. Si vous avez quelque chose à m'envoyer par la voie des marchands de Lyon , & que vous écriviez , par exemple , à Mrs. Vépres par le même ordinaire qu'à moi , je dois , s'ils sont exacts , recevoir leur lettre en même temps que la vôtre.

J'allois fermer ma lettre , quand j'ai reçu la vôtre , Madame , du 12 du courant. Je crois n'avoir pas mérité les reproches que vous m'y faites sur mon peu d'exactitude. Depuis mon départ de Chambéry , je n'ai point passé de semaine sans vous écrire. Du reste , je me rends justice ; & quoique peut-être il dût me paroître un peu dur que la première lettre , que j'ai l'honneur de recevoir de vous , ne soit pleine que de reproches , je conviens que je les mérite tous. Que voulez-vous , Madame , que je vous dise ! quand j'agis , je crois faire les plus belles choses du monde , & puis il se trouve au bout que ce ne sont que sottises : je le reconnois parfaitement bien moi-même. Il faudra tâcher de se roidir contre sa bêtise à l'avenir , & faire plus d'attention sur sa conduite. C'est ce que je vous promets avec une forte envie de l'exécuter.

Après cela, si quelque retour d'amour propre vouloit encore m'engager à tenter quelque voie de justification, je réserve à traiter cela de bouche avec vous, Madame, non pas, s'il vous plaît, à la Saint Jean, mais à la fin du mois de Janvier ou au commencement du suivant.

Quant à la lettre de M. Arnauld, vous savez, Madame, mieux que moi-même, ce qui me convient en fait de recommandation. Je vois bien que vous vous imaginez, que parce que je suis à Montpellier, je puis voir les choses de plus près & juger de ce qu'il y a à faire; mais Madame, je vous prie d'être bien persuadée que, hors ma pension & l'hôte de ma chambre, il m'est impossible de faire aucune liaison, ni de connoître le terrain, le moins du monde à Montpellier, jusqu'à ce qu'on m'ait procuré quelque arme pour forcer les barricades, que l'humeur inaccessible des particuliers & de toute la nation en général, met à l'entrée de leurs maisons. Oh qu'on a une idée bien fautive du caractère Languedocien, & surtout des habitans de Montpellier à l'égard de l'étranger; mais pour revenir, les recommandations dont j'aurois besoin sont de toutes les especes. Premièrement, pour la noblesse & les gens en place. Il me seroit très-avantageux d'être présenté à quelqu'un de cette classe, pour tâcher à me faire connoître & à faire quelque usage du peu de talens que j'ai, ou du moins à me donner quelque ouverture, qui pût m'être utile dans la suite en temps & lieu. En second lieu pour les commerçans, afin de trouver quelque voie de communication plus courte & plus facile, & pour mille autres avantages que vous savez que l'on tire de ces connoissances-là. Troisièmement, parmi les gens de
Lettres,

Lettres , sçavans , professeurs , par les lumieres qu'on peut acquérir avec eux & les progrès qu'on y pourroit faire ; enfin généralement pour toutes les personnes de mérite avec lesquelles on peut du moins lier une honnête société , apprendre quelque chose , & couler quelques heures prises sur la plus rude & la plus ennuyeuse solitude du monde. J'ai l'honneur de vous écrire cela , Madame , & non à M. l'abbé Arnauld , parce qu'ayant la lettre , vous verrez mieux ce qu'il y aura à répondre , & que si vous voulez bien vous donner cette peine vous-même , cela fera encore un meilleur effet en ma faveur.

Vous faites , Madame , un détail si riant de ma situation à Montpellier , qu'en vérité , je ne saurois mieux rectifier ce qui peut n'être pas conforme au vrai , qu'en vous priant de prendre tout le contre-pied. Je m'étendrai plus au long dans ma prochaine , sur l'espece de vie que je mene ici. Quant à vous , Madame , plût à Dieu que le récit de votre situation fût moins véridique : hélas ! je ne puis , pour le présent , faire que des vœux ardens pour l'adoucissement de votre sort : il seroit trop envié , s'il étoit conforme à celui que vous méritez. Je n'ose espérer le rétablissement de ma santé ; car elle est encore plus en désordre que quand je suis parti de Chambéry : mais , Madame , si Dieu daignoit me la rendre , il est sûr que je n'en ferois d'autre usage , qu'à tâcher de vous soulager de vos soins , & à vous seconder en bon & tendre fils , & en élève reconnoissant. Vous m'exhorte , Madame , à rester ici jusqu'à la St. Jean : je ne le ferois pas , quand on m'y couvrirait d'or. Je ne sache pas d'avoir vu , de ma vie , un pays plus antipathique à mon goût que celui-ci , ni

de séjour plus ennuyeux , plus maussade , que celui de Montpellier. Je fais bien que vous ne me croirez point ; vous êtes encore remplie des belles idées , que ceux qui y ont été attrapés en ont répandues au dehors pour attraper les autres. Cependant , Madame , je vous réserve une relation de Montpellier , qui vous fera toucher les choses au doigt & à l'œil ; je vous attends là , pour vous étonner. Pour ma santé , il n'est pas étonnant qu'elle ne s'y remette pas. Premièrement les alimens n'y valent rien ; mais rien , je dis , rien , & je ne badine point. Le vin y est trop violent , & incommode toujours ; le pain y est passable , à la vérité ; mais il n'y a ni bœuf , ni vache , ni beurre ; on n'y mange que de mauvais mouton , & du poisson de mer en abondance , le tout toujours apprêté à l'huile puante. Il vous seroit impossible de goûter de la soupe ou des ragoûts , qu'on nous sert à ma pension , sans vomir. Je ne veux pas m'arrêter davantage là-dessus ; car si je vous disois les choses précisément comme elles sont , vous seriez en peine de moi , bien plus que je ne le mérite. En second lieu , l'air ne me convient pas : autre paradoxe , encore plus incroyable que les précédens : c'est pourtant la vérité. On ne sauroit disconvenir que l'air de Montpellier ne soit fort pur , & en hiver assez doux. Cependant le voisinage de la mer le rend à craindre , pour tous ceux qui sont attaqués de la poitrine ; aussi y voit-on beaucoup de phtisiques. Un certain vent , qu'on appelle ici le marin , amène de temps en temps des brouillards épais & froids , chargés de particules salines & âcres , qui sont fort dangereuses. Aussi , j'ai ici des rhumes , des maux de gorge , & des esquinancies , plus souvent qu'à

Chambéry. Ne parlons plus de cela, quant à présent: car si j'en disois davantage, vous n'en croiriez pas un mot. Je puis pourtant protester que je n'ai dit que la vérité. Enfin, un troisieme article, c'est la cherté; pour celui-là, je ne m'y arrêterai pas, parce que je vous en ai parlé précédemment, & que je me prépare à parler de tout cela plus au long en traitant de Montpellier. Il suffit de vous dire, qu'avec l'argent comptant que j'ai apporté, & les 200 livres que vous avez eu la bonté de me promettre, il s'en faudroit beaucoup qu'il m'en restât actuellement autant devant moi, pour prendre l'avance, comme vous dites qu'il en faudroit laisser en arriere pour boucher les trous. Je n'ai encore pu donner un sou à la maîtresse de la pension, ni pour le louage de ma chambre; jugez, Madame, comment me voilà joli garçon; & pour achever de me peindre, si je suis contraint de mettre quelque chose à la presse, ces honnêtes gens-ci ont la charité de ne prendre que 12 sols par écu de six francs, tous les mois. A la vérité, j'aimerois mieux tout vendre que d'avoir recours à un tel moyen. Cependant, Madame, je suis si heureux, que personne ne s'est encore avisé de me demander de l'argent, sauf celui qu'il faut donner tous les jours pour les eaux, bouillons de poulets, purgatifs, bains; encore ai-je trouvé le secret d'en emprunter pour cela, sans gage, & sans usure, & cela du premier cancre de la terre. Cela ne pourra pas durer, pourtant, d'autant plus que le deuxieme mois est commencé depuis hier: mais je suis tranquille depuis que j'ai reçu de vos nouvelles, & je suis assuré d'être secouru à temps. Pour les commodités, elles sont en abondance. Il n'y

a point de bon marchand à Lyon, qui ne tire une lettre de change sur Montpellier. Si vous en parlez à M. C. il lui fera de la dernière facilité de faire cela: en tout cas voici l'adresse d'un qui paye un de nos Messieurs de Belley, & de la voie duquel on peut se servir, M. Parent, marchand drapier à Lyon au change. Quant à mes lettres, il vaut mieux les adresser chez M. Barcellon, ou plutôt Marcellon, comme l'adresse est à la première page, on sera plus exact à me les rendre. Il est deux heures après minuit, la plume me tombe des mains. Cependant, je n'ai pas écrit la moitié de ce que j'avois à écrire. La suite de la relation & le reste &c. sera renvoyé pour lundi prochain. C'est que je ne puis faire mieux: sans quoi, Madame, je ne vous imiterois certainement pas à cet égard. En attendant, je m'en rapporte aux précédentes, & présente mes respectueuses salutations aux révérends peres jésuites, le révérend pere Hemet & le révérend pere Coppier. Je vous prie bien humblement de leur présenter une tasse de chocolat, que vous boirez ensemble, s'il vous plaît, à ma santé. Pour moi, je me contente du fument; car il ne m'en reste pas un misérable morceau.

J'ai oublié de finir, en parlant de Montpellier, & de vous dire que j'ai résolu d'en partir vers la fin de décembre, & d'aller prendre le lait d'ânesse en Provence, dans un petit endroit fort joli, à deux lieues du Saint-Esprit. C'est un air excellent, il y aura bonne compagnie, avec laquelle j'ai déjà fait connoissance en chemin, & j'espere de n'y être pas tout-à-fait si chèrement qu'à Montpellier. Je demande votre avis là-dessus: il faut encore ajouter, que c'est faire

d'une pierre deux coups ; car je me rapproche de deux journées.

Je vois , Madame , qu'on épargneroit bien des embarras & des frais , si l'on faisoit écrire , par un marchand de Lyon , à son correspondant d'ici , de me compter de l'argent , quand j'en aurois besoin , jusqu'à la concurrence de la somme destinée. Car ces retards me mettent dans de fâcheux embarras , & ne vous font d'aucun avantage.



LETTRE IV.

A LA MÊME.

Montpellier , le 14 Décembre 1737.

MADAME,

JE viens de recevoir votre troisieme lettre , vous ne la datez point , & vous n'accusez point la reception des miennes : cela fait que je ne fais à quoi m'en tenir. Vous me mandez , que vous avez fait compter , entre les mains de M. Bouvier , les 200 livres en question , je vous en réitere mes humbles actions de graces. Cependant , pour m'avoir écrit cela trop tôt , vous m'avez fait faire une fausse démarche ; car je tirai une lettre de change sur M. Bouvier , qu'il a refusée , & qu'on m'a renvoyée ; je l'ai fait partir derechef : il y a apparence , qu'elle sera payée présentement. Quant aux autres 200 livres je n'aurai besoin que de la moitié , parce que je ne veux pas faire ici un plus long séjour , que

Jusqu'à la fin de février ; ainsi vous aurez 100 livres de moins à compter ; mais je vous supplie de faire en sorte que cet argent soit sûrement entre les mains de M. Bo vier , pour ce temps-là. Je n'ai pu faire les remèdes qui m'étoient prescrits , faute d'argent. Vous m'avez écrit que vous m'enverriez de l'argent pour pouvoir m'arranger avant la tenue des Etats ; & voilà la clôture des Etats qui se fait demain , après avoir siégé deux mois entiers. Dès que j'aurai reçu réponse de Lyon , je partirai pour le Saint-Esprit , & je ferai l'essai des remèdes qui m'ont été ordonnés. Remèdes bien inutiles à ce que je prévois. Il faut périr malgré tout , & ma santé est en pire état que jamais.

Je ne puis aujourd'hui vous donner une suite de ma relation : cela demande plus de tranquillité que je ne m'en sens aujourd'hui. Je vous dirai en passant que j'ai tâché de ne pas perdre entièrement mon temps à Montpellier ; j'ai fait quelques progrès dans les mathématiques ; pour le divertissement , je n'en ai eu d'autre que d'entendre des musiques charmantes. J'ai été trois fois à l'opéra , qui n'est pas beau ici , mais où il y a d'excellentes voix. Je suis endetté ici de 108 livres ; le reste servira , avec un peu d'économie , à passer les deux mois prochains. J'espère les couler plus agréablement qu'à Montpellier : voilà tout. Vous pouvez cependant , Madame , m'écrire toujours ici à l'adresse ordinaire ; au cas que je sois parti , les lettres me seront renvoyées. J'offre mes très humbles respects aux révérends peres jésuites. Quand j'aurai reçu de l'argent & que je n'aurai pas l'esprit si chagrin , j'aurai l'honneur de leur écrire. Je suis , Madame , avec un très profond respect.

P. S. Vous devez avoir reçu ma réponse, par rapport à M. de Lautrec. Oh ma chere maman ! j'aime mieux être auprès de D., & être employé aux plus rudes travaux de la terre, que de posséder la plus grande fortune dans tout autre cas ; il est inutile de penser que je puisse vivre autrement : il y a long-temps que je vous l'ai dit, & je le sens encore plus ardemment que jamais. Pourvu que j'aye cet avantage, dans quelque état que je sois, tout m'est indifférent. Quand on pense comme moi, je vois qu'il n'est pas difficile d'éluder les raisons importantes que vous ne voulez pas me dire. Au nom de Dieu, rangez les choses de sorte que je ne meure pas de désespoir. J'approuve tout, je me sou mets à tout, excepté ce seul article, auquel je me sens hors d'état de consentir, dussé-je être la proie du plus misérable sort. Ah ! ma chere maman, n'êtes-vous donc plus ma chere maman ? ai-je vécu quelques mois de trop ?

Vous savez qu'il y a un cas où j'accepterois la chose dans toute la joie de mon cœur ; mais ce cas est unique. Vous m'entendez.





L E T T R E V.

A L A M Ê M E.

Charmettes, 18 Mars 1739.

M A T R È S C H E R E M A M A N,

J'ai reçu, comme je le devois, le billet que vous m'écrivîtes dimanche dernier; & j'ai convenu sincèrement avec moi-même que, puisque vous trouviez que j'avois tort, il falloit que je l'eusse effectivement. Ainsi, sans chercher à chicaner, j'ai fait mes excuses de bon cœur à mon frere, & je vous fais de même ici les miennes très humbles. Je vous assure aussi que j'ai résolu de tourner toujours du bon côté les corrections que vous jugerez à propos de me faire, sur quelque ton qu'il vous plaise de les tourner.

Vous m'avez fait dire qu'à l'occasion de vos Pâques vous voulez bien me pardonner. Je n'ai garde de prendre la chose au pied de la lettre, & je suis sûr que quand un cœur, comme le vôtre, a autant aimé quelqu'un que je me souviens de l'avoir été de vous, il lui est impossible d'en venir jamais à un tel point d'aigreur qu'il faille des motifs de religion pour le réconcilier. Je reçois cela comme une petite mortification que vous m'imposez en me pardonnant, & dont vous savez bien qu'une parfaite connoissance de vos vrais sentimens adoucira l'amertume.

Je vous remercie, ma très chere maman, de

l'avis que vous m'avez fait donner d'écrire à mon pere. Rendez-moi cependant la justice de croire que ce n'est ni par négligence, ni par oubli, que j'avois retardé jusqu'à présent. Je pensois qu'il auroit convenu d'attendre la réponse de M. l'abbé Arnauld, afin que si le sujet du mémoire n'avoit eu nulle apparence de réussir, comme il est à craindre, je lui eusse passé sous silence ce projet évanoui. Cependant vous m'avez fait faire réflexion que mon délai étoit appuyé sur une raison trop frivole; & pour réparer la chose le plutôt qu'il est possible, je vous envoie ma lettre, que je vous prie de prendre la peine de lire, de fermer & de faire partir, si vous le jugez à propos.

Il n'est pas nécessaire, je crois, de vous assurer que je languis depuis long-temps dans l'impatience de vous revoir. Songez, ma très chere maman, qu'il y a un mois, & peut-être au-delà, que je suis privé de ce bonheur. Je suis du plus profond de mon cœur, & avec les sentimens du fils le plus tendre, &c.



LETTRE VI.

3 Mars.

MA TRÈS CHERE ET TRÈS BONNE MAMAN,

JE vous envoie ci-joint le brouillard du mémoire que vous trouverez après celui de la lettre à M. Arnauld. Si j'étois capable de faire un chef-d'œuvre, ce mémoire à mon goût seroit

le mien ; non qu'il soit travaillé avec beaucoup d'art, mais parce qu'il est écrit avec les sentimens qui conviennent à un homme que vous honorez du nom de fils. Assurément une ridicule fierté ne me conviendrait gueres dans l'état où je suis : mais aussi j'ai toujours cru qu'on pouvoit avec arrogance, & cependant sans s'avilir, conserver dans la mauvaise fortune & dans les supplications une certaine dignité plus propre à obtenir des grâces d'un honnête homme que les plus basses lâchetés. Au reste, je souhaite plus que je n'espère de ce mémoire, à moins que votre zèle & votre habileté ordinaires ne lui donnent un puissant véhicule : car je fais par une vieille expérience que tous les hommes n'entendent & ne parlent pas le même langage. Je plains les âmes à qui le mien est inconnu ; il y a une maman au monde qui, à leur place, l'entendrait très bien : mais, me direz-vous, pourquoi ne pas parler le leur ? C'est ce que je me suis assez représenté. Après tout, pour quatre misérables jours de vie, vaut-il la peine de se faire faquin ?

Il n'y a pas tant de mal cependant ; & j'espère que vous trouverez, par la lecture du mémoire, que je n'ai pas fait le rodomont hors de propos, & que je me suis raisonnablement humanisé. Je fais bien, Dieu merci, à quoi, sans cela, Petit auroit couru grand risque de mourir de faim en pareille occasion ; preuve que je ne suis pas propre à ramper indignement dans les malheurs de la vie, c'est que je n'ai jamais fait le rogue, ni le fendant dans la prospérité : mais qu'est-ce que je vous lanterne là ? sans me souvenir, chère maman, que je parle à qui me connoît mieux que moi-même ? Baste ; un peu d'effusion de cœur dans l'occasion ne nuit jamais à l'amitié.

Le mémoire est tout dressé sur le plan que nous avons plus d'une fois digéré ensemble. Je vois le tout assez lié, & propre à se soutenir. Il y a ce maudit voyage de Besançon, dont, pour mon bonheur, j'ai jugé à propos de déguiser un peu le motif. Voyage éternel & malencontreux, s'il en fût au monde, & qui s'est déjà présenté à moi bien des fois, & sous des faces bien différentes. Ce sont des images où ma vanité ne triomphe pas. Quoi qu'il en soit, j'ai mis à cela un emplâtre, Dieu fait comment! En tout cas, si l'on vient me faire subir l'interrogatoire aux Charmettes, j'espère bien ne pas rester court. Comme vous n'êtes pas au fait comme moi, il sera bon, en présentant le mémoire, de glisser légèrement sur le détail des circonstances, crainte de *qui pro quo*, à moins que je n'aye l'honneur de vous voir avant ce temps-là.

A propos de cela. Depuis que vous voilà établie en ville, ne vous prend-il point fantaisie, ma chère maman, d'entreprendre un jour quelque petit voyage à la campagne? Si mon bon génie vous l'inspire, vous m'obligerez de me faire avertir, quelques trois ou quatre mois à l'avance, afin que je me prépare à vous recevoir, & à vous faire duement les honneurs de chez moi.

Je prends la liberté de faire ici mes honneurs à M. le Cureu, & mes amitiés à mon frere. Ayez la bonté de dire au premier, que comme Proserpine (ah! la belle chose que de placer là Proserpine!)

Peste! où prend mon esprit toutes ces gentilles?

Comme Proserpine donc passoit autrefois six mois sur terre & six mois aux enfers,

il faut de même qu'il se résolve de partager son temps entre vous & moi : mais aussi les enfers, où les mettrons-nous ? Placez-les en ville, si vous le jugez à propos ; car pour ici, ne vous déplaîse, n'en voli pas gés. J'ai l'honneur d'être du plus profond de mon cœur, ma très chere & très bonne maman.

P. S. Je m'apperçois que ma lettre vous pourra servir d'apologie, quand il vous arrivera d'en écrire quelqu'une un peu longue : mais aussi il faudra que ce soit à quelque maman bien chere & bien aimée ; sans quoi, la mienne ne prouve rien.



L E T T R E VII.

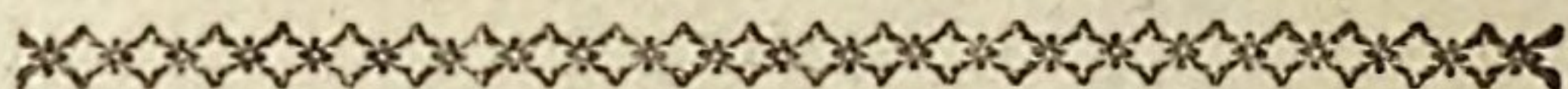
Venise, 5 Octobre 1743.

QUOI ! ma bonne maman, il y a mille ans que je soupire sans recevoir de vos nouvelles, & vous souffrez que je reçoive des lettres de Chambéry qui ne soient pas de vous ? J'avois eu l'honneur de vous écrire à mon arrivée à Venise ; mais dès que notre ambassadeur & notre directeur des postes seront partis pour Turin, je ne saurai plus par où vous écrire, car il faudra faire trois ou quatre entrepôts assez difficiles ; cependant les lettres dussent-elles voler par l'air, il faut que les miennes vous parviennent, & surtout que je reçoive des vôtres, sans quoi je suis tout-à-fait mort. Je vous ferai parvenir cette lettre par la voie de M. l'ambassadeur d'Espagne qui, j'espère, ne me refu-

fera pas la grace de la mettre dans son paquet. Je vous supplie, maman, de faire dire à M. Dupont que j'ai reçu sa lettre, & que je ferai avec plaisir tout ce qu'il me demande, aussi-tôt que j'aurai l'adresse du marchand qu'il m'indique. Adieu, ma très bonne & très chere maman. J'écris aujourd'hui à M. de Lautrec exprès pour lui parler de vous. Je tâcherai de faire qu'on vous envoie, avec cette lettre, une adresse pour me faire parvenir les vôtres; vous ne la donnerez à personne; mais vous prendrez seulement les lettres de ceux qui voudront m'écrire, pourvu qu'elles ne soient pas volumineuses, afin que M. l'ambassadeur d'Espagne n'ait pas à se plaindre de mon indiscretion à en charger ses couriers. Adieu derechef, très chere maman, je me porte bien, & vous aime plus que jamais. Permettez que je fasse mille amitiés à tous vos amis, sans oublier Zizi & Taleralatalera, & tous mes oncles.

Si vous m'écrivez par Genève, en recommandant votre lettre à quelqu'un, l'adresse sera simplement à M. Rousseau, secrétaire d'ambassade de France, à Venise.

Comme il y auroit toujours de l'embarras à m'envoyer vos lettres par les couriers de M. de la Mina, je crois, toute réflexion faite, que vous ferez mieux de les adresser à quelque correspondant à Genève qui me les fera parvenir aisément. Je vous prie de prendre la peine de fermer l'incluse, & de la faire remettre à son adresse. O mille fois chere maman, il me semble déjà qu'il y a un siècle que je ne vous ai vue: en vérité, je ne puis vivre loin de vous.



L E T T R E V I I I .

A LA MÊME.

A Paris , le 25 Février 1745.

J'AI reçu, ma très bonne maman, avec les deux lettres que vous m'avez écrites, les présens que vous y avez joints, tant en façon qu'en chocolat; je n'ai point jugé à propos de me frotter les moustaches du premier, parce que je le réserve pour m'en servir plus utilement dans l'occasion. Mais commençons par le plus pressant, qui est votre santé, & l'état présent de vos affaires, c'est-à-dire des nôtres. Je suis plus affligé qu'étonné de vos souffrances continuelles. La sagesse de Dieu n'aime point à faire des présens inutiles; vous êtes, en faveur des vertus que vous en avez reçues, condamnée à en faire un exercice continuel. Quand vous êtes malade, c'est la patience; quand vous servez ceux qui le sont, c'est l'humanité. Puisque vos peines tournent toutes à votre gloire, ou au soulagement d'autrui, elles entrent dans le bien général, & nous n'en devons pas murmurer. J'ai été très touché de la maladie de mon pauvre frere: j'espère d'en apprendre incessamment de meilleures nouvelles. M. d'Arras m'en a parlé avec une affection qui m'a charmé; c'étoit me faire la cour mieux qu'il ne le pensoit lui-même. Dites-lui, je vous supplie, qu'il prenne courage, car je le compte échappé de cette af-

faire , & je lui prépare des magisteres qui le rendront immortel.

Quant à moi , je me suis toujours assez bien porté depuis mon arrivée à Paris , & bien m'en a pris ; car j'aurois été , aussi bien que vous , un malade de mauvais rapport pour les chirurgiens & les apothicaires. Au reste , je n'ai pas été exempt des mêmes embarras que vous ; puisque l'ami chez lequel je suis logé a été attaqué cet hiver d'une maladie de poitrine , dont il s'est enfin tiré contre toute espérance de ma part. Ce bon & généreux ami est un gentilhomme Espagnol , assez à son aise , qui me presse d'accepter un asyle dans sa maison , pour y philosopher ensemble le reste de nos jours. Quelque conformité de goûts & de sentimens qui me lie à lui , je ne le prends point au mot , & je vous laisse à deviner pourquoi ?

Je ne puis rien vous dire de particulier sur le voyage que vous méditez , parce que l'approbation qu'on peut lui donner dépend des secours que vous trouverez pour en supporter les frais , & des moyens sur lesquels vous appuyez l'espoir du succès de ce que vous y allez entreprendre.

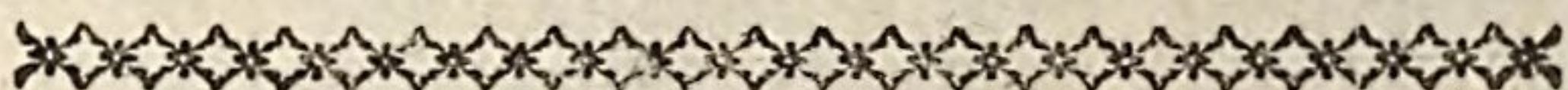
Quant à vos autres projets , je n'y vois rien que lui , & je n'attends pas là-dessus d'autres lumieres que celles de vos yeux & des miens. Ainsi vous êtes mieux en état que moi de juger de la solidité des projets que nous pourrions faire de ce côté. Je trouve Mademoiselle sa fille assez aimable , je pense pourtant que vous me faites plus d'honneur que de justice en me comparant à elle : car il faudra , tout au moins , qu'il m'en coûte mon cher nom de petit né. Je n'ajouterai rien sur ce que vous m'en dites de plus ;

car je ne saurois répondre à ce que je ne comprends pas. Je ne saurois finir cet article, sans vous demander comment vous vous trouvez de cet archi-âne de Keister. Je pardonne à un sot d'être la dupe d'un autre, il est fait pour cela; mais quand on a vos lumieres, on n'a pas bonne grace à se laisser tromper par un tel animal qu'après s'être crevé les yeux. Plus j'acquiers de lumieres de chimie, plus tous ces maîtres chercheurs de secrets & de magisteres me paroissent cruches & butords. Je voyois, il y a deux jours, un de ces idiots, qui soupesant de l'huile de vitriol, dans un laboratoire où j'étois, n'étoit pas étonné de sa grande pesanteur, parce, disoit-il, qu'elle contient beaucoup de mercure; & le même homme se vantoit de savoir parfaitement l'analyse & la composition des corps. Si de pareils bavards savoient que je daigne écrire leurs impertinences, ils en feroient trop fiers.

Me demanderez-vous ce que je fais? Hélas! maman, je vous aime, je pense à vous, je me plains de mon cheval d'ambassadeur: on me plaint, on m'estime, & l'on ne me rend point d'autre justice. Ce n'est pas que je n'espère m'en venger un jour en lui faisant voir non-seulement que je vaux mieux, mais que je suis plus estimé que lui. Du reste, beaucoup de projets, peu d'espérance; mais toujours n'établissant pour mon point de vue que le bonheur de finir mes jours avec vous.

J'ai eu le malheur de n'être bon à rien à M. de Bille; car il a fini ses affaires fort heureusement, & il ne lui manque que de l'argent, sorte de marchandise dont mes mains ne se souillent plus. Je ne sais comment réussira cette lettre; car on m'a dit que M. Deville devoit partir
demain,

demain ; & comme je ne le vois point venir aujourd'hui , je crains bien d'être regardé de lui comme un homme inutile , qui ne vaut pas la peine qu'on s'en souvienne. Adieu , maman , souvenez-vous de m'écrire souvent & de me donner une adresse sûre.



L E T T R E I X.

A L A M Ê M E.

A Paris , le 17 Décembre 1747.

IL n'y a que six jours , ma très chere maman , que je suis de retour de Chenonceaux. En arrivant, j'y ai reçu votre lettre du 2 de ce mois , dans laquelle vous me reprochez mon silence & avec raison , puisque j'y vois que vous n'avez point reçu celle que je vous avois écrite de là sous l'enveloppe de l'abbé Giloz. J'en viens de recevoir une de lui-même , dans laquelle il me fait les mêmes reproches. Ainsi je suis certain qu'il n'a point reçu son paquet , ni vous votre lettre ; mais ce dont il semble m'accuser est justement ce qui me justifie. Car , dans l'éloignement où j'étois de tout bureau pour affranchir , je hasardai ma double lettre sans affranchissement , vous marquant à tous les deux combien je craignois qu'elle n'arrivât pas & que j'attendois votre réponse pour me rassurer ; je ne l'ai point reçue cette réponse , & j'ai bien compris par-là que vous n'aviez rien reçu , & qu'il falloit nécessairement attendre mon retour à Paris pour écrire de nouveau. Ce qui m'avoit encore en-

Q

hardi à hasarder cette lettre, c'est que l'année dernière il vous en étoit parvenu une, par je ne fais quel bonheur, que j'avois hasardée de la même manière, dans l'impossibilité de faire autrement. Pour la preuve de ce que je dis, prenez la peine de faire chercher au bureau du Pont un paquet endossé de mon écriture à l'adresse de M. l'abbé Giloz, &c : vous pourrez l'ouvrir, prendre votre lettre & lui envoyer la sienne ; aussi - bien contiennent - elles des détails qui me coûtent trop pour me résoudre à les recommencer.

M. Descreux vint me voir le lendemain de mon arrivée : il me dit qu'il avoit de l'argent à votre service, & qu'il avoit un voyage à faire, sans lequel il comptoit vous voir en passant & vous offrir sa bourse. Il a beau dire, je ne la crois gueres en meilleur état que la mienne. J'ai toujours regardé vos lettres de change qu'il a acceptées comme un véritable badinage. Il en acceptera bien pour autant de millions qu'il vous plaira, au même prix ; je vous assure que cela lui est fort égal. Il est fort sur le zero, aussi-bien que M. Baqueret, & je ne doute pas qu'il n'aille achever ses projets au même lieu. Du reste, je le crois fort bon homme, & qui même allie deux choses rares à trouver ensemble, la folie & l'intérêt.

Par rapport à moi je ne vous dis rien, c'est tout dire. Malgré les injustices que vous me faites intérieurement, il ne tiendrait qu'à moi de changer en estime & en compassion vos perpétuelles défiances envers moi. Quelques explications suffiroient pour cela : mais votre cœur n'a que trop de ses propres maux, sans avoir encore à porter ceux d'autrui ; j'espère toujours

qu'un jour vous me connoîtrez mieux, & vous m'en aimerez davantage.

Je remercie tendrement le frere de sa bonne amitié, & l'assure de toute la mienne. Adieu, trop chere & trop bonne maman, je suis de nouveau à l'hôtel du Saint-Esprit, rue Plâtrière.

J'ai différé quelques jours à faire partir cette lettre, sur l'espérance que m'avoit donnée M. Descreux de me venir voir avant son départ: mais je l'ai attendu inutilement, & je le tiens parti ou perdu.



L E T T R E X.

A L A M Ê M E.

A Paris, le 26 Août 1748.

JE n'espérois plus, ma très bonne maman, d'avoir le plaisir de vous écrire: l'intervalle de ma dernière lettre a été rempli coup sur coup de deux maladies affreuses. J'ai d'abord eu une attaque de colique néphrétique, fièvre, ardeur & rétention d'urine; la douleur s'est calmée à force de bains, de nitre & d'autres diurétiques; mais la difficulté d'uriner subsiste toujours, & la pierre, qui du rein est descendue dans la vessie, ne peut en sortir que par l'opération: mais ma santé ni ma bourse ne me laissant pas en état d'y songer, il ne me reste plus de ce côté-là que la patience & la résignation, remèdes qu'on a toujours sous la main, mais qui ne guérissent pas de grand chose.

En dernier lieu, je viens d'être attaqué de

violentes coliques d'estomac , accompagnées de vomissemens continuels & d'un flux de ventre excessif. J'ai fait mille remèdes inutiles , j'ai pris l'émétique & en dernier lieu le symarouba ; le vomissement est calmé , mais je ne digère plus du tout. Les alimens sortent tels que je les ai pris , il a fallu renoncer même au riz qui m'avoit été prescrit , & je suis réduit à me priver presque de toute nourriture , & par-dessus tout cela d'une foiblesse inconcevable.

Cependant le besoin me chasse de la chambre , & je me propose de faire demain ma première sortie ; peut-être que le grand air & un peu de promenade me rendront quelque chose de mes forces perdues. On m'a conseillé l'usage de l'extrait de genievre , mais il est ici bien moins bon & beaucoup plus cher que dans nos montagnes.

Et vous , ma chère maman , comment êtes-vous à présent ? Vos peines ne sont-elles point calmées ? n'êtes-vous point apaisée au sujet d'un malheureux fils , qui n'a prévu vos peines que de trop loin , sans jamais les pouvoir soulager ? Vous n'avez connu ni mon cœur ni ma situation. Permettez-moi de vous répondre ce que vous m'avez dit si souvent , vous ne me connoîtrez que quand il n'en sera plus temps.

M. Léonard a envoyé savoir de mes nouvelles , il y a quelque temps. Je promis de lui écrire , & je l'aurois fait si je n'étois retombé malade précisément dans ce temps-là. Si vous jugiez à propos , nous nous écrivions à l'ordinaire par cette voie. Ce seroit quelques ports de lettres , quelques affranchissemens épargnés dans un temps où cette lésine est presque de nécessité. J'espère toujours que ce temps n'est pas pour durer éter-

nellement. Je voudrois bien avoir quelque voie sûre pour m'ouvrir à vous sur ma véritable situation. J'aurois le plus grand besoin de vos conseils. J'use mon esprit & ma santé, pour tâcher de me conduire avec sagesse dans ces circonstances difficiles, pour sortir, s'il est possible, de cet état d'opprobre & de misère, & je crois m'appercevoir chaque jour que c'est le hasard seul qui regle ma destinée, & que la prudence la plus consommée n'y peut rien faire du tout. Adieu, mon aimable maman, écrivez-moi toujours à l'hôtel du Saint-Esprit, rue Plâtrière.



LETTRE XI.

A LA MÊME.

A Paris, le 17 Janvier 1749.

UN travail extraordinaire qui m'est survenu, & une très mauvaise santé, m'ont empêché, ma très bonne maman, de remplir mon devoir envers vous depuis un mois. Je me suis chargé de quelques articles pour le grand Dictionnaire des Arts & des Sciences, qu'on va mettre sous presse. La besogne croît sous ma main, & il faut la rendre à jour nommé; de façon que surchargé de ce travail, sans préjudice de mes occupations ordinaires, je suis contraint de prendre mon temps sur les heures de mon sommeil. Je suis sur les dents; mais j'ai promis, il faut tenir parole; d'ailleurs, je tiens au cul & aux chausses de gens qui m'ont fait du mal, la bile me don-

ne des forces , & même de l'esprit & de la science.

La colere suffit & vaut un Apollon.

Je bouquine , j'apprends le Grec. Chacun a ses armes : au lieu de faire des chansons à mes ennemis , je leur fais des articles de dictionnaire : l'un vaudra bien l'autre , & durera plus long-temps.

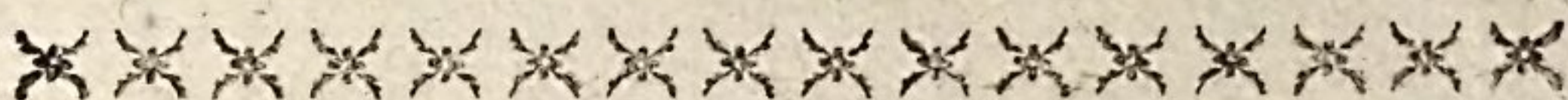
Voilà , ma chere maman , quelle seroit l'excuse de ma négligence , si j'en avois quelqueune de recevable auprès de vous : mais je sens bien que ce seroit un nouveau tort de prétendre me justifier. J'avoue le mien en vous en demandant pardon. Si l'ardeur de la haine l'a emporté quelques instans dans mes occupations sur celle de l'amitié , croyez qu'elle n'est pas faite pour avoir long-temps la préférence dans un cœur qui vous appartient. Je quitte tout pour vous écrire : c'est-là véritablement mon état naturel.

En vous envoyant une réponse à la dernière de vos lettres , celle que j'avois reçue de Genève , je n'y ajoutai rien de ma main ; mais je pense que ce que je vous adressai étoit décisif & pouvoit me dispenser d'autre réponse , d'autant plus que j'aurois eu trop à dire.

Je vous supplie de vouloir bien vous charger de mes tendres remerciemens pour le frere , & de lui dire que j'entre parfaitement dans ses vues & dans ses raisons , & qu'il ne me manque que les moyens d'y concourir plus réellement. Il faut espérer qu'un temps plus favorable nous rapprochera de séjour , comme la même façon de penser nous rapproche de sentiment.

Adieu , ma bonne maman , n'imites pas mon

mauvais exemple , donnez-moi plus souvent des nouvelles de votre santé , & plaignez un homme qui succombe sous un travail ingrat.



LETTRE XII.

A LA MÊME.

A Paris , le 13 Février 1753.

VOUS trouverez ci-joint , ma chere maman , une lettre de 240 livres. Mon cœur s'afflige également de la petitesse de la somme & du besoin que vous en avez. Tâchez de pourvoir aux besoins les plus pressans : cela est plus aisé où vous êtes qu'ici, où toutes choses & surtout le pain , sont d'une cherté horrible. Je ne veux pas , ma bonne maman , entrer avec vous dans le détail des choses dont vous me parlez , parce que ce n'est pas le temps de vous rappeler quel a toujours été mon sentiment sur vos entreprises. Je vous dirai seulement qu'au milieu de toutes vos infortunes , votre raison & votre vertu sont des biens qu'on ne peut vous ôter , & dont le principal usage se trouve dans les afflictions.

Votre fils s'avance à grands pas vers sa dernière demeure. Le mal a fait un si grand progrès cet hiver que je ne dois plus m'attendre à en voir un autre. J'irai donc à ma destination avec le seul regret de vous laisser malheureuse.

On donnera le premier de Mars la premiere représentation du *Devin* à l'opéra de Paris : je me ménage jusqu'à ce temps-là avec un soin

extrême, afin d'avoir le plaisir de le voir. Il sera joué aussi le lundi gras au château de Bellevue, en présence du Roi; & Madame la Marquise de Pompadour y fera un rôle. Comme tout cela sera exécuté par des seigneurs & dames de la cour, je m'attends à être chanté faux & estropié; ainsi je n'irai point. D'ailleurs, n'ayant pas voulu être présenté au Roi, je ne veux rien faire de ce qui auroit l'air d'en rechercher de nouveau l'occasion. Avec toute cette gloire, je continue à vivre de mon métier de copiste, qui me rend indépendant, & qui me rendroit heureux si mon bonheur pouvoit se faire sans le vôtre & sans la fanté.

J'ai quelques nouveaux ouvrages à vous envoyer, & je me servirai pour cela de la voie de M. Léonard ou de celle de l'abbé Giloz, faute d'en trouver de plus directes.

Adieu, ma très bonne maman, aimez toujours un fils qui voudroit vivre plus pour vous que pour lui-même.





L E T T R E X I I I .

A L A M Ê M E .

M A D A M E ,

J'AI lu & copié le nouveau mémoire que vous avez pris la peine de m'envoyer ; j'approuve fort le retranchement que vous avez fait, puisqu'outre que c'étoit un assez mauvais verbiage, c'est que les circonstances n'en étant pas conformes à la vérité, je me faisois une violente peine de les avancer ; mais aussi il ne falloit pas me faire dire au commencement que j'avois abandonné tous mes droits & prétentions, puisque rien n'étant plus manifestement faux, c'est toujours mensonge pour mensonge, & de plus que celui-là est bien plus aisé à vérifier.

Quant aux autres changemens, je vous dirai là-dessus, Madame, ce que Socrate répondit autrefois à un certain Lisias. Ce Lisias étoit le plus habile orateur de son temps, & dans l'accusation où Socrate fut condamné, il lui apporta un discours qu'il avoit travaillé avec grand soin, où il mettoit ses raisons & les moyens de Socrate dans tout leur jour ; Socrate le lut avec plaisir, & le trouva fort bien fait ; mais il lui dit franchement qu'il ne lui étoit pas propre. Sur quoi Lisias lui ayant demandé comment il étoit possible que ce discours fût bien fait s'il ne lui étoit pas propre : de même, dit-il, en se servant selon sa coutume de comparaisons vulgaires, qu'un excellent ouvrier pourroit m'apporter des

Suppl. de la Collec. Tom. II.

R

habits ou des souliers magnifiques , brodés d'or ; & auxquels il ne manqueroit rien , mais qui ne me conviendroient pas. Pour moi , plus docile que Socrate , j'ai laissé le tout comme vous avez jugé à propos de le changer , excepté deux ou trois expressions de style seulement qui m'ont paru s'être glissées par mégarde.

J'ai été plus hardi à la fin. Je ne fais quelles pouvoient être vos vues en faisant passer la pension par les mains de Son Excellence , mais l'inconvénient en faute aux yeux : car il est clair que si j'avois le malheur par quelque accident imprévu de lui survivre ou qu'il tombât malade , adieu la pension. En coutera-t-il de plus pour l'établir le plus solidement qu'on pourra ? C'est chercher des détours qui vous égarent pendant qu'il n'y a aucun inconvénient à suivre le droit chemin. Si ma fidélité étoit équivoque & qu'on pût me soupçonner d'être homme à détourner cet argent ou à en faire un mauvais usage , je me ferois bien gardé de changer l'endroit aussi librement que je l'ai fait ; & ce qui m'a engagé à parler de moi , c'est que j'ai cru pénétrer que votre délicatesse se faisoit quelque peine qu'on pût penser que cet argent tournât à votre profit , idée qui ne peut tomber que dans l'esprit d'un enragé ; quoi qu'il en soit , j'espère bien de n'en jamais fouiller mes mains.

Vous avez , sans doute par mégarde , joint au mémoire une feuille séparée que je ne suppose pas qui fût à copier. En effet , ne pourroit-on pas me demander de quoi je me mêle là ; & moi , qui assure être séquestré de toute affaire civile , me fieroit-il de paroître si bien instruit de choses qui ne sont pas de ma compétence ?

Quant à ce qu'on me fait dire que je souhai-

teroïs de n'être pas nommé, c'est une fausse délicatesse que je n'ai point. La honte ne consiste pas à dire qu'on reçoit, mais à être obligé de recevoir. Je méprise les détours d'une vanité mal entendue autant que je fais cas des sentimens élevés. Je sens pourtant le prix d'un pareil ménagement de votre part & de celle de mon oncle ; mais je vous en dispense l'un & l'autre. D'ailleurs sous quel nom, dites-moi, feriez-vous enrégistrer la pension ?

Je fais mille remerciemens au très cher oncle. Je connois tous les jours mieux quelle est sa bonté pour moi : s'il a obligé tant d'ingrats en sa vie, il peut s'assurer d'avoir au moins trouvé un cœur reconnoissant : car, comme dit Sénèque :

Multa perdenda sunt, ut semel ponas bene.

Ce latin-là c'est pour l'oncle ; en voici pour vous, la traduction françoise.

Perdez force bienfaits, pour en bien placer un.

Il y a long-temps que vous pratiquez cette sentence sans, je gage, l'avoir jamais lue dans Sénèque.

Je suis dans la plus grande vivacité de tous mes sentimens, &c.





L E T T R E X I V .

A L A M Ê M E .

LE départ de M. Deville se trouvant prolongé de quelques jours , cela me donne , chere maman , le loisir de m'entretenir encore avec vous.

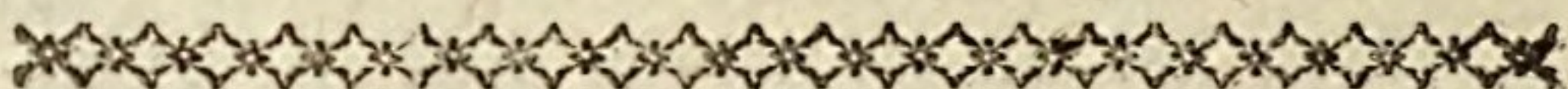
Comme je n'ai nulle relation à la cour de l'Infant , je ne saurois que vous exhorter à vous servir des connoissances que vos amis peuvent vous procurer de ce côté-là. Je puis avoir quelque facilité de plus du côté de la cour d'Espagne , ayant plusieurs amis qui pourroient nous servir de ce côté. J'ai entr'autres ici M. le marquis de Turrieta , qui est assez ami de mon ami , peut-être un peu le mien : je me propose à son départ pour Madrid , où il doit retourner ce printemps , de lui remettre un mémoire relatif à votre pension , qui auroit pour objet de vous la faire établir pour toujours à la pouvoir manger où il vous plairoit : car mon opinion est que c'est une affaire désespérée du côté de la cour de Turin , où les Savoyards auront toujours assez de crédit pour vous faire tout le mal qu'ils voudront : c'est-à-dire , tout celui qu'ils pourront. Il n'en sera pas de même en Espagne , où nous trouverons toujours autant , & , comme je crois , plus d'amis qu'eux. Au reste , je suis bien éloigné de vouloir vous flatter du succès de ma démarche ; mais que risquons-nous de tenter ? Quant à M. le marquis Scotti , je savois déjà tout ce que vous m'en dites , & je ne man-

qu'eraï pas d'insinuer cette voie à celui à qui je remettrai le mémoire ; mais comme cela dépend de plusieurs circonstances , soit de l'accès qu'on peut trouver auprès de lui , soit de la répugnance que pourroient avoir mes correspondans à lui faire leur cour , soit enfin de la vie du Roi d'Espagne , il ne sera peut-être pas si mauvais que vous le pensez , de suivre la voie ordinaire des ministres. Les affaires qui ont passé par les bureaux se trouvent à la longue toujours plus solides que celles qui ne se sont faites que par faveur.

Quelque peu d'intérêt que je prenne aux fêtes publiques , je ne me pardonnerois pas de ne vous rien dire du tout de celles qui se font ici pour le mariage de M. le Dauphin. Elles sont telles qu'après les merveilles que Saint Paul a vues , l'esprit humain ne peut rien concevoir de plus brillant. Je vous ferois un détail de tout cela , si je ne pensois que M. Deville sera à portée de vous en entretenir. Je puis en deux mots vous donner une idée de la cour , soit par le nombre , soit par la magnificence , en vous disant premierement qu'il y avoit quinze mille masques au bal masqué qui s'est donné à Versailles , & que la richesse des habits au bal paré , au ballet & aux grands appartemens , étoit telle que mon Espagnol saisi d'un enthousiasme poétique de son pays s'écria , que Madame la Dauphine étoit un soleil , dont la présence avoit liquéfié tout l'or du royaume , dont s'étoit fait un fleuve immense , au milieu duquel nageoit toute la cour.

Je n'ai pas eu pour ma part le spectacle le moins agréable ; car j'ai vu danser & sauter toute la canaille de Paris dans ces salles super-

bes & magnifiquement illuminées , qui ont été construites dans toutes les places pour le divertissement du peuple. Jamais ils ne s'étoient trouvés à pareille fête. Ils ont tant secoué leurs guenilles , ils ont tellement bu , & se sont si pleinement piffrés , que la plupart en ont été malades. Adieu , maman.



L E T T R E X V.

A LA MÊME.

JE dois , ma très chere maman , vous donner avis , que contre toute espérance , j'ai trouvé le moyen de faire recommander votre affaire à M. le Comte de Castellane de la maniere la plus avantageuse ; c'est par le ministre même qu'il en sera chargé , de maniere que ceci devenant une affaire de dépêches , vous pouvez vous assurer d'y avoir tous les avantages que la faveur peut prêter à l'équité. J'ai été contraint de dresser sur les pieces que vous m'avez envoyées un mémoire dont je joins ici la copie , afin que vous voyez si j'ai pris le sens qu'il falloit. J'aurai le temps , si vous vous hâtez de me répondre , d'y faire les corrections convenables , avant que de le faire donner ; car la cour ne reviendra de Fontainebleau que dans quelques jours. Il faut d'ailleurs que vous vous hâtiez de prendre sur cette affaire les instructions qui vous manquent ; & il est , par exemple , fort étrange de ne savoir pas même le nom de baptême des personnes dont on répète la succession : vous savez aussi que rien ne peut être décidé dans des cas de cette

nature, sans de bons extraits baptistaires & du testateur & de l'héritier, légalisés par les magistrats du lieu & par les ministres du Roi qui y résident. Je vous avertis de tout cela afin que vous vous munissiez de toutes ces pièces, dont l'envoi de temps à autre servira de mémoratif, qui ne fera pas inutile. Adieu, ma chère maman, je me propose de vous écrire bien au long sur mes propres affaires; mais j'ai des choses si peu réjouissantes à vous apprendre que ce n'est pas la peine de se hâter.

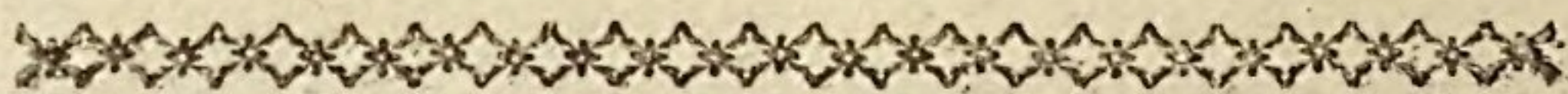
M É M O I R E.

N. N. De la Tour, gentilhomme du pays de Vaud, étant mort à Constantinople, & ayant établi le sieur Honoré Pélico, marchand François, pour son exécuteur (*) testamentaire, à la charge de faire parvenir ses biens à ses plus proches parens: Françoise de la Tour, baronne de Warens, qui se trouve dans le cas (**), souhaiteroit qu'on pût agir auprès dudit sieur Pelico, pour l'engager à se dessaisir desdits biens en sa faveur, en lui démontrant son droit. Sans vouloir révoquer en doute la bonne volonté dudit sieur Pelico, il semble par le silence qu'il a

(*) M. Miol avoit mis *procureur*, sans faire réflexion que le pouvoir du procureur cesse à la mort du commettant.

(**) Il ne reste de toute la maison de la Tour que Madame de Warens, & une sienne niece, qui se trouve par conséquent d'un degré au moins plus éloignée, & qui d'ailleurs n'ayant pas quitté sa religion ni ses biens, n'est pas assujettie aux mêmes besoins.

observé jusqu'à présent envers la famille du défunt, qu'il n'est pas pressé d'exécuter ses volontés. C'est pourquoi il seroit à désirer que M. l'ambassadeur voulût interposer son autorité pour l'examen & la décision de cette affaire. Ladite baronne de Warens ayant eu ses biens confisqués, pour cause de la religion catholique qu'elle a embrassée, & n'étant pas payée des pensions que le roi de Sardaigne, & ensuite Sa Majesté catholique lui ont assignées sur la Savoye, ne doute point que la dure nécessité où elle se trouve ne soit un motif de plus pour intéresser en sa faveur la religion de Son Excellence.



L E T T R E X V I.

A L A M Ê M E.

M A D A M E,

J'EUS l'honneur de vous écrire jeudi passé, & M. Genevois se chargea de ma lettre : depuis ce temps je n'ai point vu M. Barillot, & j'ai resté enfermé dans mon auberge comme un vrai prisonnier. Hier, impatient de savoir l'état de mes affaires, j'écrivis à M. Barillot, & je lui témoignai mon inquiétude en termes assez forts. Il me répondit ceci.

Tranquillisez-vous, mon cher Monsieur, tout va bien. Je crois que lundi ou mardi tout finira. Je ne suis point en état de sortir. Je vous irai voir le plutôt que je pourrai.

Voilà donc, Madame, à quoi j'en suis; aussi peu instruit de mes affaires que si j'étois à cent

lieues d'ici : car il m'est défendu de paroître en ville. Avec cela toujours seul & grande dépense, puis les frais qui se font d'un autre côté pour tirer ce misérable argent, & puis ceux qu'il a fallu faire pour consulter ce médecin, & lui payer quelques remèdes qu'il m'a remis. Vous pouvez bien juger qu'il y a déjà long-temps que ma bourse est à sec, quoique je sois déjà assez joliment endetté dans ce cabaret : ainsi je ne mène point la vie la plus agréable du monde ; & pour surcroît de bonheur, je n'ai, Madame, point de nouvelles de votre part. Cependant je fais bon courage autant que je le puis, & j'espère qu'avant que vous receviez ma lettre je saurai la définition de toutes choses : car en vérité si cela duroit plus long-temps, je croirois que l'on se moque de moi, & que l'on ne me réserve que la coquille de l'huître.

Vous voyez, Madame, que le voyage que j'avois entrepris, comme une espece de partie de plaisir, a pris une tournure bien opposée ; aussi le charme d'être tout le jour seul dans une chambre à promener ma mélancolie, dans des tranfes continuelles, ne contribue pas comme vous pouvez bien croire, à l'amélioration de ma santé. Je soupire après l'instant de mon retour, & je prierai bien Dieu désormais qu'il me préserve d'un voyage aussi déplaisant.

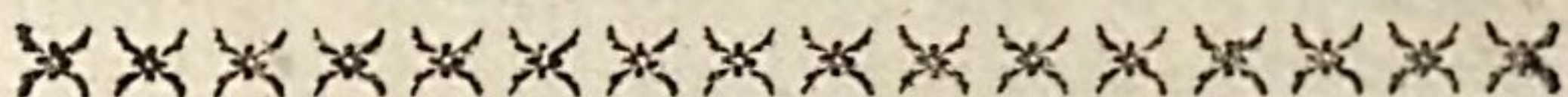
J'en étois là de ma lettre quand M. Barillot m'est venu voir : il m'a fort assuré que mon affaire ne souffroit plus de difficultés. M. le Résident a intervenu & à la bonté de prendre cette affaire-là à cœur. Comme il y a un intervalle de deux jours entre le commencement de ma lettre & la fin, j'ai pendant ce temps-là été rendre mes devoirs à M. le Résident qui m'a

reçu le plus gracieusement, & j'ose dire le plus familièrement du monde. Je suis sûr à présent que mon affaire finira totalement dans moins de trois jours d'ici, & que ma portion me sera comptée sans difficulté, sauf les frais qui, à la vérité, seront un peu forts, & même bien plus haut que je n'aurois cru.

Je n'ai, Madame, reçu aucune nouvelle de votre part ces deux ordinaires ici; j'en suis mortellement inquiet; si je n'en reçois pas l'ordinaire prochain, je ne fais ce que je deviendrai. J'ai reçu une lettre de l'oncle, avec une autre pour le curé son ami. Je ferai le voyage jusques-là, mais je fais qu'il n'y a rien à faire & que ce pré est perdu pour moi.

Je n'ai point encore écrit à mon pere ni vu aucun de mes parens, & j'ai ordre d'observer le même *incognito* jusqu'au déboursement. J'ai une furieuse démangeaison de tourner la feuille; car j'ai encore bien des choses à dire. Je n'en ferai rien cependant, & je me réserve à l'ordinaire prochain pour vous donner de bonnes nouvelles. J'ai l'honneur d'être avec un profond respect.





L E T T R E X V I I .

À MADAME DE SOURGEE.

JE suis fâché , Madame , d'être obligé de relever les irrégularités de la lettre que vous avez écrite à M. Favre , à l'égard de Madame la baronne de Warens. Quoique j'eusse prévu à-peu-près les suites de sa facilité à votre égard , je n'avois point à la vérité soupçonné que les choses en vinssent au point où vous les avez amenées par une conduite qui ne prévient pas en faveur de votre caractère. Vous avez très raison , Madame , de dire qu'il a été mal à Madame de Warens d'en agir comme elle a fait avec vous & Monsieur votre époux. Si son procédé fait honneur à son cœur , il est sûr qu'il n'est pas également digne de ses lumières ; puisqu'avec beaucoup moins de pénétration & d'usage du monde , je ne laissai pas de percer mieux qu'elle dans l'avenir , & de lui prédire assez juste une partie du retour dont vous payez son amitié & ses bons offices. Vous le sentîtes parfaitement , Madame , & si je m'en souviens bien , la crainte que mes conseils ne fussent écoutés vous engagea aussi bien que Mademoiselle votre fille à faire à mes égards certaines démarches un peu rampantes , qui dans un cœur comme le mien n'étoient gueres propres à jeter de meilleurs préjugés que ceux que j'avois conçus ; à l'occasion de quoi vous rappelez fort noblement le présent que vous voulûtes faire de ce précieux juste-

au-corps , qui tient aussi bien que moi une place si honorable dans votre lettre. Mais j'aurai l'honneur de vous dire , Madame , avec tout le respect que je vous dois , que je n'ai jamais songé à recevoir votre présent , dans quelque état d'abaissement qu'il ait plu à la fortune de me placer. J'y regarde de plus près que cela dans le choix de mes bienfaiteurs. J'aurois , en vérité , belle matière à railler en faisant la description de ce superbe habit retourné , rempli de graisse , en tel état , en un mot , que toute ma modestie auroit eu bien de la peine d'obtenir de moi d'en porter un semblable. Je suis en pouvoir de prouver ce que j'avance , de manifester ce trophée de votre générosité : il est encore en existence dans le même garde-meuble qui renferme tous ces précieux effets dont vous faites un si pompeux étalage. Heureusement Madame la baronne eut la judicieuse précaution , sans présumer cependant que ce soin pût devenir utile , de faire ainsi enfermer le tout sans y toucher avec toutes les attentions nécessaires en pareils cas. Je crois , Madame , que l'inventaire de tous ces débris , comparés avec votre magnifique catalogue , ne laissera pas que de donner lieu à un fort joli contraste , surtout la belle cave à tabac. Pour les flambeaux vous les aviez destinés à M. Perrin , vicaire de police , dont votre situation en ce pays-ci vous avoit rendu la protection indispensablement nécessaire. Mais les ayant refusés ils sont ici tout prêts aussi à faire un des ornemens de votre triomphe.

Je ne saurois , Madame , continuer sur le ton plaisant. Je suis véritablement indigné , & je crois qu'il seroit impossible à tout honnête homme à ma place d'éviter de l'être autant. Rentrez ,

Madame , en vous-même , rappelez-vous les circonstances déplorables où vous vous êtes trouvée ici , vous , M. votre époux , & toute votre famille ; sans argent , sans amis , sans connoissances , sans ressources. Qu'eussiez-vous fait sans l'assistance de Madame de Warens ? Ma foi , Madame , je vous le dis franchement , vous auriez jeté un fort vilain coton. Il y avoit longtemps que vous en étiez plus loin qu'à votre dernière piece ; le nom que vous aviez jugé à propos de prendre , & le coup-d'œil sous lequel vous vous montriez , n'avoient garde d'exciter les sentimens en votre faveur ; & vous n'aviez pas , que je sache , de grands témoignages avantageux qui parlassent de votre rang & de votre mérite. Cependant , ma bonne marraine , pleine de compassion pour vos maux & pour votre misere actuelle , (pardonnez-moi ce mot , Madame ,) n'hésita point à vous secourir ; & la maniere prompte & hasardée dont elle le fit , prouvoit assez , je crois , que son cœur étoit bien éloigné des sentimens pleins de bassesses & d'indignités que vous ne rougissez point de lui attribuer. Il y paroît aujourd'hui , & même ce soin mystérieux de vous cacher en est encore une preuve , qui véritablement ne dépose gueres avantageusement pour vous.

Mais , Madame , que sert de tergiverser ? Le fait même est votre juge. Il est clair comme le soleil ; que vous recherchez à noircir basement une dame qui s'est sacrifiée sans ménagement pour vous tirer d'embarras. L'intérêt de quelques pistoles vous porte à payer d'une noire ingratitude un des bienfaits les plus importans que vous pussiez recevoir ; & quand toutes vos calomnies seroient aussi vraies qu'elles sont fausses , il n'y

point cependant de cœur bien fait qui ne rejetât avec horreur les détours d'une conduite aussi méfêante que la vôtre.

Mais, graces à Dieu, il n'est pas à craindre que vos discours fassent de mauvaises impressions sur ceux qui ont l'honneur de connoître Madame la baronne, ma marraine; son caractère & ses sentimens se sont jusqu'ici soutenus avec assez de dignité pour n'avoir pas beaucoup à redouter des traits de la calomnie; & sans doute, si jamais rien a été opposé à son goût, c'est l'avarice & le vil intérêt. Ces vices sont bons pour ceux qui n'osent se montrer au grand jour; mais pour elle ses démarches se font à la face du ciel; & comme elle n'a rien à cacher dans sa conduite, elle ne craint rien des discours de ses ennemis. Au reste, Madame, vous avez inféré dans votre lettre certains termes grossiers, au sujet d'un collier de grenats, très indignes d'une personne qui se dit de condition, à l'égard d'une autre qui l'est de même, & à qui elle a obligation. On peut les pardonner au chagrin que vous avez de lâcher quelques pistoles & d'être privée de votre cher argent; & c'est le parti que prendra Madame de Warens, en redressant cependant la fausseté de votre exposé.

Quant à moi, Madame, quoique vous affectiez de parler de moi sur un ton équivoque, j'aurai, s'il vous plaît, l'honneur de vous dire que quoique je n'aye pas celui d'être connu de vous, je ne laisse pas de l'être de grand nombre de personnes de mérite & de distinction, qui toutes savent que j'ai l'honneur d'être le filleul de Madame la baronne de Warens, qui a eu la bonté de m'élever & de m'inspirer des sentimens de droiture & de probité dignes d'elle.

Je tâcherai de les conserver pour lui en rendre bon compte , tant qu'il me restera un souffle de vie : & je suis fort trompé , si tous les exemples de dureté & d'ingratitude qui me tomberont sous les yeux ne sont pour moi autant de bonnes leçons , qui m'apprendront à les éviter avec horreur.

J'ai l'honneur d'être avec respect.



LETTRE

DE MADAME DE WARENS

A M. FAVRE.

MONSIEUR,

VOUS trouverez bon , Monsieur , que n'attendant plus ni réponse , ni satisfaction de Monsieur & de Madame de Sourgel , je prenne le parti de vous écrire à vous-même. Je l'aurois fait plutôt si j'avois été instruite de votre mérite , & de ce que vous étiez véritablement , & que je n'eusse pas été prévenue par eux que vous étiez leur homme d'affaires. Je ne doute point que galant homme & homme de mérite , comme je vous crois , & comme M. Berthier vous représente à moi , vous ne prissiez mes intérêts avec chaleur , si vous étiez instruit de ce qui s'est passé entre eux & moi , & des circonstances dont toute cette affaire a été accompagnée ; mais sans en-

trer dans un long détail, je me contente d'en appeler à leur conscience. Ils savent combien je me suis incommodée pour les tirer de l'embarras le plus pressant, & pour leur éviter bien des affronts ; ils savent que l'argent que je leur ai prêté, je l'ai emprunté moi-même à des conditions exorbitantes ; ils savent encore la rareté excessive de l'argent en ce pays-ci, qui rend cette petite somme plus précieuse, par rapport à moi, que sept ou huit fois autant ne le feroit être pour eux. En vérité, Monsieur, je suis bien embarrassée après tout cela, de savoir quel nom donner à leur indifférence : j'aurai bien de la peine cependant à me mettre en tête qu'ils fassent métier de faire des dupes.

J'en étois ici quand je viens de recevoir une copie de l'impertinente lettre que vous a écrit Madame de Sourgel. Il semble qu'elle a affecté d'y entasser toutes les marques d'un méchant caractère. Je n'ai garde, Monsieur, de tourner contre elle ses propres armes ; je suis peu accoutumée à un semblable style, & je me contenterai de répondre à ses malignes insinuations par un court exposé du fait.

J'ai vu ici un monsieur & une dame avec leur famille, qui se donnoient pour imprimeurs sous le nom de Thibol, & qui, sur la fin, ont jugé à propos de prendre celui de Sourgel & le rang de gens de qualité, je n'ai jamais su précisément ce qui en étoit. Ce qu'il y a de très certain, c'est que je n'en ai eu de preuve, ni même d'indice que leur parole. Ils ont paru dans un fort triste équipage, chargés de dettes, sans un sou ; & comme j'ai fait une espece de liaison avec la femme qui venoit quelquefois chez moi, & à qui j'avois été assez heureuse pour rendre quelques

qués services, ils se sont présentés à moi pour implorer mon secours, me priant de leur faire quelques avances qui pussent les mettre en état d'acquitter leurs dettes, & de se rendre à Paris. Il falloit bien qu'ils n'eussent pas entendu dire alors que je fusse si avidement intéressée, & que je me mêlasse de vendre le faux pour le fin, puisqu'ils se sont adressés à moi préférablement à tout ce qu'il y a d'honnêtes gens ici. En effet, je suis la seule personne qui ait daigné les regarder, & j'ose bien attester que, de la manière qu'ils s'y étoient montrés, ils auroient très vainement fait d'autres tentatives. Je crois qu'ils n'ont pas eu lieu d'être mécontents de la façon dont je me suis livrée à eux. Je l'ai fait, j'ose le dire, de bonne grace & noblement. N'ayant pas comptant l'argent dont ils avoient besoin, je l'ai emprunté, avec la peine qu'ils savent; & à gros intérêts, quoique j'eusse pris un terme très court, parce qu'ils promettoient de me payer d'abord à leur arrivée à Paris. Vous voyez cependant, Monsieur, par toutes mes lettres, que je ne me suis jamais avisée de leur rien demander de cet intérêt; & je réitere encore que je leur en fais présent fort volontiers; très contente, s'ils vouloient bien ne pas me chicaner sur le capital.

Je me suis donc intéressée pour eux, non-seulement sans les connoître, ni eux, ni personne qui les connût, mais même sans être assurée de leur véritable nom. J'ai sollicité pour eux; j'ai appaisé leurs créanciers; j'ai mis le mari en état de se garantir d'être arrêté, & de se rendre à Lyon avec son fils: j'ai donné à la femme & à la fille asyle dans ma maison, je leur ai permis d'y retirer leurs effets, j'ai assigné mes quar-

tiers en trésorerie pour le payement de leurs créanciers ; enfin j'ai prêté à la femme & à la fille tout l'argent nécessaire pour faire leur route honorablement , elles & leur famille. Depuis ce temps je n'ai cessé d'être accablée de leurs créanciers qu'après l'entier payement : car je respecte trop mes engagements pour manquer à ma parole.

Quant aux effets qu'ils ont laissés chez moi , je vous ferai quartier du catalogue. Les expressions magnifiques de Madame de Sourgel ne leur donneront pas plus de valeur qu'ils n'en avoient , quand elle délibéra si elle ne les abandonneroit pas avec son logement ; de quoi je la détournai , espérant qu'elle en pourroit toujours tirer quelque chose : mais bien loin de songer à en faire mon profit , j'en fis un inventaire exact , & je lui promis de tâcher de les vendre ; mais ensuite ayant fait réflexion qu'il n'y auroit pas de l'honneur à moi d'exposer en vente de pareilles bagatelles , je m'étois déterminée à les payer plutôt au-delà de leur valeur : car il s'en faudroit bien que je n'eusse retiré du tout les 30 livres que j'en ai offert , & qui certainement vont au-delà de tout ce qu'ils peuvent valoir.

Mais que cette Dame ne s'inquiète point. Ses meubles sont tous ici , tels qu'elle les a laissés ; & je cherche si peu à me les approprier à mon profit , que je proteste hautement que je n'en veux plus en aucune façon , & je ne m'en mêlerai que pour les rendre sous quittance à ceux qui me les demanderont de sa part , après toutefois que j'aurai été payée en entier ; faute de quoi , je ne manquerai point de les faire vendre à l'enchere publique sous son nom & à ses frais , & l'on connoîtra par les sommes qu'elle en retirera le véritable prix de toutes ces belles

choses. Pour le collier, les boucles & les manches, ils sont depuis très long-temps entre les mains de M. Berthier, qui est prêt à les restituer, en recevant son dû, comme j'en ai donné avis plus d'une fois à Madame de Sourgel.

Je crois, Monsieur, que si je mettois en ligne de compte les menus frais que j'ai faits pour toute cette famille, les intérêts de mon argent, les embarras, la difficulté de faire mes affaires de si loin, les ports de lettres dont la somme n'est pas petite, la reconnoissance que je dois à M. Berthier, qui a bien voulu prendre en main mes intérêts, & par-dessus tout cela, les mauvais pas où je me trouve engagée par le retard du paiement, il y a fort apparence que le prix des meubles seroit assez bien payé; mais ces détails de minutie font, je vous assure, au-dessous de moi; & puis il est juste qu'il m'en coûte quelque chose pour le plaisir que j'ai eu d'obliger.

A l'égard des présens, il seroit à souhaiter pour Madame de Sourgel qu'elle m'en eût offert de beaux; car n'étant pas accoutumée d'en recevoir de gens que je ne connois point, & principalement de ceux qui ont besoin des miens & de moi-même, elle auroit aujourd'hui le plaisir de les retrouver avec tous ses meubles. Il est vrai qu'elle eut la politesse de me présenter une petite cave à tabac de noyer, doublée de plomb, laquelle me paroissant de très petite considération, & fort chétive, je crus pouvoir & devoir même l'agréer sans conséquence, d'autant plus que ne faisant nul usage de tabac, on ne pouvoit gueres m'accuser d'avarice dans l'acceptation d'un tel présent; elle est aussi dans le garde-meuble. Mais ce qu'elle a oublié,

cette Dame, c'est une petite croix de bois, incrustée de nacre, que j'ai mise au lieu le plus apparent de ma chambre, pour vérifier la prophétie de Mademoiselle de Sourgel, qui me dit en me la présentant, que toutes les fois que j'y jetteroïis les yeux, je ne manquerois point de dire : *voilà ma croix*.

Au reste, je doute bien fort d'être en arriere de présens avec Madame de Sourgel, quoiqu'elle méprise si fort les miens. Mais ce n'est point à moi de rappeler ces choses-là, ma coutume étant de les oublier dès qu'elles sont faites. Je ne demande pas non plus qu'elle me paye sa pension pour quelques jours qu'elle a demeuré chez moi avec sa belle-fille; elle en fait assez les motifs & la raison; je consens cependant volontiers qu'elle jette tout sur le compte de l'amitié, quoique la compassion y eût bonne part.

Pour le collier de grenats, il est juste de le reprendre, s'il n'accomode pas Mademoiselle de Sourgel; elle auroit pu se servir d'expressions plus décentes à cet égard; elle fait à merveilles que je n'ai point cherché à lui en imposer; je lui ai vendu ce collier pour ce qu'il étoit, & sur le même pied qu'il m'a été vendu par une Dame de mérite, laquelle je me garderai bien de régaler d'un compliment semblable à celui de Madame de Sourgel. J'ose espérer que ses basses insinuations ne trouveront pas beaucoup de prise où mon nom a seulement l'honneur d'être connu.

Madame de Sourgel m'accuse d'en agir mal avec elle. Est-ce en mal agir que d'attendre près de deux ans un argent prêté dans une telle occasion? Ne m'avoit-elle pas promis restitution dès l'instant de son arrivée? Ne l'ai-je pas priée en grace plusieurs fois de vouloir me payer,

du moins par faveur, en considération des embarras où mes avances m'ont jetée ? Ne lui ai-je pas écrit nombre de lettres pleines de cordialité & de politesses, qui lui peignant l'état des choses au naturel, auroient dû lui faire tirer de l'argent des pierres, plutôt que de rester en arrière à cet égard ? Ne l'ai-je pas avertie & fait avertir plusieurs fois en dernier lieu, de la nécessité où ses retards m'alloient jeter, de recourir aux protections pour me faire payer ? Quel si grand mal lui ai-je donc fait ? Personne ne le fait mieux que vous, Monsieur ; assurément, s'il doit retomber de la honte sur une de nous deux, ce n'est pas à moi de la supporter.

Voilà, Monsieur, ce que j'avois à répondre aux invectives de cette Dame. Je ne me pique pas d'accompagner mes phrases de tours malins, ni de fausses accusations ; mais je me pique d'avoir pour témoins de ce que j'avance, toutes les personnes qui me connoissent, toutes celles qui ont connu ici Monsieur & Madame de Sourgel, & même tout Chambery. Je ne me hâte pas de rassembler des témoignages peu favorables à eux, & de m'exposer par-là à la moquerie des plaisans, qui m'ont raillé de ma fotte crédulité, & des censeurs qui ont blâmé ma conduite peu prudente. Je suis mortifiée, Monsieur, qu'on vous donne une fonction aussi indigne de vous, que de servir de correspondant à de si désagréables affaires. Il ne tiendra pas à moi qu'on ne vous débarrasse d'un pareil emploi, & Madame de Sourgel peut prendre désormais les choses comme il lui plaira, sans craindre que je me mette en frais de répondre davantage à ses injures. Je crois qu'il ne fera pas

pas douteux parmi les honnêtes gens, sur qui, d'elle ou de moi, tombera le déshonneur de toute cette affaire.

Je suis avec une parfaite considération, &c.

L E T T R E XVIII.

Montpellier, 23 Octobre 1737.

MONSIEUR,

J'EUS l'honneur de vous écrire, il y a environ trois semaines; je vous priois par ma lettre de vouloir bien donner cours à celle que j'y avois incluse pour M. Charbonnel; j'avois écrit l'ordinaire précédent en droiture à Madame de Warrens, & huit jours après je pris la liberté de vous adresser encore une lettre pour elle: cependant je n'ai reçu réponse de nulle part; je ne puis croire, Monsieur, de vous avoir déplu, en usant un peu trop familièrement de la liberté que vous m'aviez accordée; tout ce que je crains, c'est que quelque contre-temps fâcheux n'ait retardé mes lettres ou les réponses. Quoi qu'il en soit, il m'est si essentiel d'être bientôt tiré de peine que je n'ai point balancé, Monsieur, de vous adresser encore l'incluse, & de vous prier de vouloir bien donner vos soins pour qu'elle parvienne à son adresse; j'ose même vous inviter à me donner des nouvelles de Madame de Warrens, je tremble qu'elle ne soit malade. J'espère, Monsieur, que vous ne dédaignerez pas de m'honorer d'un mot de réponse par le premier ordi-

naire : & afin que la lettre me parvienne plus directement, vous aurez, s'il vous plaît, la bonté de me l'adresser chez M. Barcellon, huissier de la bourse en rue basse proche du Palais : c'est-là que je suis logé. Vous ferez une œuvre de charité de m'accorder cette grace, & si vous pouvez me donner des nouvelles de M. Charbonnel, je vous en aurai d'autant plus d'obligation. Je suis avec une respectueuse considération.



LETTRE XIX.

Montpellier, 4 Novembre 1737

MONSIEUR,

LEQUEL des deux doit demander pardon à l'autre, ou le pauvre voyageur, qui n'a jamais passé de semaine depuis son départ, sans écrire à un ami de cœur, ou cet ingrat ami, qui pousse la négligence jusqu'à passer deux grands mois & davantage, sans donner au pauvre pèlerin le moindre signe de vie ? Oui, Monsieur, deux grands mois ; je fais bien que j'ai reçu de vous une lettre datée du 6 Octobre ; mais je fais bien aussi que je ne l'ai reçue que la veille de la Toussaint : & quelque effort que fasse ma raison pour être d'accord avec mes desirs, j'ai peine à croire que la date n'ait été mise après coup. Pour moi, Monsieur, je vous ai écrit de Grenoble, je vous ai écrit le lendemain de mon arrivée à Montpellier, je vous ai écrit par la voie de M. Micoud, je vous ai écrit en droiture ; en un mot, j'ai poussé l'exactitude jusqu'à céder presque à

tout l'empressement que j'avois de m'entretenir avec vous. Quant à Monsieur de Trianon, Dieu & lui savent, si l'on peut avec vérité m'accuser de négligence à cet égard. Quelle différence, grand Dieu! il semble que la Savoie est éloignée d'ici de sept ou huit cents lieues, & nous avons à Montpellier des compatriotes du doyen de Killérine (dites cela à mon oncle) qui ont reçu deux fois des réponses de chez eux, tandis que je n'ai pu en recevoir de Chambéry. Il y a trois semaines que j'en reçus une d'attente, après laquelle rien n'a paru. Quelque dure que soit ma situation actuelle, je la supporterois volontiers, si du moins on daignoit me donner la moindre marque de souvenir: mais rien; je suis si oublié qu'à peine crois-je moi-même d'être encore en vie. Puisque les relations sont devenues impossibles depuis Chambéry & Lyon ici, je ne demande plus qu'on me tienne les promesses sur lesquelles je m'étois arrangé. Quelques mots de consolation me suffiront & serviront à répandre de la douceur sur un état qui a ses désagréments.

J'ai eu le malheur dans ces circonstances gênantes de perdre mon hôtesse, Madame Mazet, de manière qu'il a fallu solder mon compte avec ses héritiers. Un honnête homme Irlandois avec qui j'avois fait connoissance, a eu la générosité de me prêter soixante livres sur ma parole; qui ont servi à payer le mois passé & le courant de ma pension; mais je me vois extrêmement reculé par plusieurs autres menues dettes; & j'ai été contraint d'abandonner depuis quinze jours les remèdes que j'avois commencés faute de moyens pour continuer. Voici maintenant quels sont mes projets. Si dans quinze jours qui font le reste du second mois, je ne reçois aucune nouvelle,

nouvelle, j'ai résolu de hasarder un coup; je ferai quelque argent de mes petits meubles, c'est-à-dire, de ceux qui me sont les moins chers; car j'en ai dont je ne me déferai jamais: & comme cet argent ne suffiroit point pour payer mes dettes & me tirer de Montpellier, j'oserai l'exposer au jeu non par goût, car j'ai mieux aimé me condamner à la solitude que de m'introduire par cette voie, quoiqu'il n'y en ait point d'autre à Montpellier, & qu'il n'ait tenu qu'à moi de me faire des connoissances assez brillantes par ce moyen. Si je perds, ma situation ne fera presque pas pire qu'auparavant; mais si je gagne je me tirerai du plus fâcheux de tous les pas. C'est un grand hasard à la vérité, mais j'ose croire qu'il est nécessaire de le tenter dans le cas où je me trouve. Je ne prendrai ce parti qu'à l'extrémité & quand je ne verrai plus de jour ailleurs. Si je reçois de bonnes nouvelles d'ici à ce temps-là, je n'aurai certainement pas l'imprudence de tenter la mer orageuse & de m'exposer à un naufrage. Je prendrai un autre parti. J'acquitterai mes dettes ici & je me rendrai en diligence à un petit endroit proche du Saint-Esprit; où, à moindres frais & dans un meilleur air, je pourrai recommencer mes petits remèdes avec plus de tranquillité, d'agrément & de succès, comme j'espère, que je n'ai fait à Montpellier dont le séjour m'est d'une mortelle antipathie: je trouverai là bonne compagnie d'honnêtes gens qui ne chercheront point à écorcher le pauvre étranger, & qui contribueront à lui procurer un peu de gaieté dont il a, je vous assure, très grand besoin.

Je vous fais toutes ces confidences, mon cher Monsieur, comme à un bon ami qui veut bien

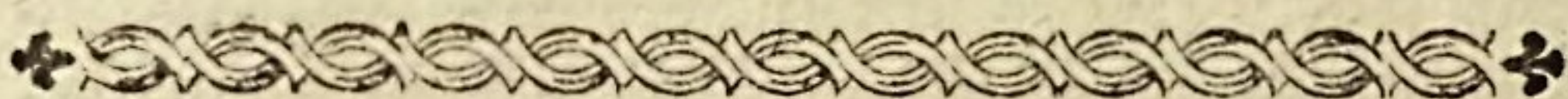
s'intéresser à moi & prendre part à mes petits soucis. Je vous prierai aussi d'en vouloir bien faire part à qui de droit, afin que si mes lettres ont le malheur de se perdre de quelque côté, l'on puisse de l'autre en récapituler le contenu. J'écris aujourd'hui à Monsieur de Trianon ; & comme la poste de Paris qui est la vôtre ne part d'ici qu'une fois la semaine, à savoir le lundi, il se trouve que depuis mon arrivée à Montpellier, je n'ai pas manqué d'écrire un seul ordinaire, tant il y a de négligence dans mon fait, comme vous dites fort bien & fort à votre aise.

Il vous reviendrait une description de la charmante ville de Montpellier, ce paradis terrestre, ce centre des délices de la France ; mais en vérité il y a si peu de bien & tant de mal à en dire, que je me ferois scrupule d'en charger encore le portrait de quelque faille de mauvaise humeur ; j'attends qu'un esprit plus reposé me permette de n'en dire que le moins de mal que la vérité me pourra permettre. Voici en gros ce que vous en pouvez penser en attendant.

Montpellier est une grande ville fort peuplée, coupée par un immense labyrinthe de rues sales, tortueuses & larges de six pieds. Ces rues sont bordées alternativement de superbes hôtels & de misérables chaumières, pleines de boue & de fumier. Les habitans y sont moitié très riches, & l'autre moitié misérables à l'excès ; mais ils sont tous également gueux par leur manière de vivre, la plus vile & la plus crasseuse qu'on puisse imaginer. Les femmes sont divisées en deux classes : les dames qui passent la matinée à s'enluminer, l'après-midi au pharaon & la nuit à la débauche ; à la différence des bourgeoises qui

n'ont d'occupation que la dernière. Du reste ni les unes ni les autres n'entendent le françois, & elles ont tant de goût & d'esprit qu'elles ne doutent point que la comédie & l'opéra ne soient des assemblées de forciers. Aussi on n'a jamais vu de femmes aux spectacles de Montpellier, excepté peut-être quelques misérables étrangères qui auront eu l'imprudence de braver la délicatesse & la modestie des dames de Montpellier. Vous savez sans doute quels égards on a en Italie pour les Huguenots, & pour les Juifs en Espagne : c'est comme on traite les étrangers ici ; on les regarde précisément comme une espèce d'animaux faits exprès pour être pillés, volés & assassinés au bout s'ils avoient l'impertinence de le trouver mauvais. Voilà ce que j'ai pu rassembler de meilleur du caractère des habitans de Montpellier. Quant au pays en général, il produit de bon vin, un peu de bled, de l'huile abominable, point de viande, point de beurre, point de laitage, point de fruit & point de bois. Adieu, mon cher ami.





L E T T R E X X .

A M O N S I E U R

D E C O N Z I É

14 Mars 1742.

M O N S I E U R ,

Nous reçûmes hier au soir , fort tard , une lettre de votre part , adressée à Madame de Warrens , mais que nous avons bien supposé être pour moi. J'envoie cette réponse aujourd'hui de bon matin , & cette exactitude doit suppléer à la brièveté de ma lettre , & à la médiocrité des vers qui y sont joints. D'ailleurs , maman n'a pas voulu que je les fisse meilleurs , disant qu'il n'est pas bon que les malades aient tant d'esprit. Nous avons été très alarmés d'apprendre votre maladie ; & quelque effort que vous fassiez pour nous rassurer , nous conservons un fond d'inquiétude sur votre rétablissement , qui ne pourra être bien dissipé que par votre présence.

J'ai l'honneur d'être avec un respect & un attachement infini.

A F A N I E .

Malgré l'art d'Esculape , & ses tristes secours ,
La fièvre impitoyable alloit trancher mes jours :
Il n'étoit dû qu'à vous , adorable Fanie ,

De me rappeler à la vie.

Dieux ! je ne puis encor y penser sans effroi :
 Les horreurs du Tartare ont paru devant moi ,
 La mort à mes regards a voilé la nature ,
 J'ai du Cocyte affreux entendu le murmure.
 Hélas ! j'étois perdu ; le nocher redouté
 M'avoit déjà conduit sur les bords du Léthé ;
 Là , m'offrant une coupe , & d'un regard sévère ,
 Me pressant aussi-tôt d'avalier l'onde amère :
 Viens, dit-il, éprouver ces secourables eaux ,
 Viens déposer ici les erreurs & les maux ,
 Qui des foibles mortels remplissent la carrière.
 Le secours de ce fleuve à tous est salutaire :
 Sans regretter le jour par des cris superflus ,
 Leur cœur , en l'oubliant , ne le desire plus.
 Ah ! pourquoi cet oubli leur est-il nécessaire ?
 S'ils connoissoient la vie , ils craindroient sa misère.
 Voilà , lui dis-je alors , un fort docte sermon ;
 Mais osez-vous penser , mon bon Seigneur Caron ,
 Qu'après avoir aimé la divine Fanie ,
 Jamais de cet amour la mémoire s'oublie ?
 Ne vous en flattez point ; non , malgré vos efforts ,
 Mon cœur l'adorera jusques parmi les morts :
 C'est pourquoi supprimez , s'il vous plaît , votre eau
 noire ;
 Toute l'encre du monde , & tout l'affreux grimoire ,
 Ne m'en ôteroient pas le charmant souvenir.

Sur un si beau sujet j'avois beaucoup à dire ,
 Et n'étois pas prêt à finir ,

Quand tout à coup vers nous je vis venir

Le Dieu de l'inferral l'empire :

Calme-toi , me dit-il , je connois ton martyre.
 La constance a son prix , même parmi les morts ;
 Ce que je fis jadis pour quelques vains accords ,
 Je l'accorde en ce jour à ta tendresse extrême ;
 Va parmi les mortels pour la seconde fois ,

Témoigner que sur Pluton même
 Un si tendre amour a des droits.
 C'est ainsi, charmante Fanie,
 Que mon ardeur pour vous m'empêcha de périr ;
 Mais quand le Dieu des morts veut me rendre à la vie,
 N'allez pas me faire mourir.



L E T T R E XXI.

A M. LE COMTE DES CHARMETTES.

A Venise, ce 21 Septembre 1743.

JE connois si bien, Monsieur, votre générosité naturelle, que je ne doute point que vous ne preniez part à mon désespoir, & que vous ne me fassiez la grace de me tirer de l'état affreux d'incertitude où je suis. Je compte pour rien les infirmités qui me rendent mourant, au prix de la douleur de n'avoir aucune nouvelle de Madame de Warens, quoique je lui aye écrit depuis que je suis ici, par une infinité de voies différentes. Vous connoissez les liens de reconnaissance & d'amour filial qui m'attachent à elle ; jugez du regret que j'aurois à mourir sans recevoir de ses nouvelles. Ce n'est pas sans doute vous faire un grand éloge que de vous avouer, Monsieur, que je n'ai trouvé que vous seul à Chambéry capable de rendre un service par pure générosité ; mais c'est du moins vous parler suivant mes vrais sentimens, que de vous dire que vous êtes l'homme du monde de qui j'aimerois mieux en recevoir. Rendez-moi, Monsieur, celui de me donner des nouvelles de ma pauvre

maman : ne me déguisez rien , Monsieur , je vous en supplie ; je m'attends à tout , je souffre déjà tous les maux que je peux prévoir ; & la pire de toutes les nouvelles pour moi c'est de n'en recevoir aucune. Vous aurez la bonté , Monsieur , de m'adresser votre lettre sous le pli de quelque correspondant de Genève , pour qu'il me la fasse parvenir ; car elle ne viendrait pas en droiture.

Je passai en poste à Milan , ce qui me priva du plaisir de rendre moi-même votre lettre que j'ai fait parvenir depuis. J'ai appris que votre aimable marquise s'est remariée il y a quelque temps. Adieu , Monsieur , puisqu'il faut mourir tout de bon , c'est à présent qu'il faut être philosophe. Je vous dirai une autre fois quel est le genre de philosophie que je pratique. J'ai l'honneur d'être avec le plus sincère & le plus parfait attachement , Monsieur , &c.

R O U S S E A U.

P. S. Faites-moi la grace , Monsieur , de faire parvenir sûrement l'incluse que je confie à votre générosité.

M O N S I E U R ,

J'avoue que je m'étois attendu au consentement que vous avez donné à ma proposition ; mais quelque idée que j'eusse de la délicatesse de vos sentimens , je ne m'attendois point absolument à une réponse aussi gracieuse.





L E T T R E XXII.

MONSIEUR,

IL faut convenir, Monsieur, que vous avez bien du talent pour obliger d'une manière à doubler le prix des services que vous rendez; je m'étois véritablement attendu à une réponse polie & spirituelle, autant qu'il se peut; mais j'ai trouvé dans la vôtre des choses qui sont pour moi d'un tout autre mérite. Des sentimens d'affection, de bonté, d'épanchement, si j'ose ainsi parler, que la sincérité & la voix du cœur caractérise. Le mien n'est pas muet pour tout cela; mais il voudroit trouver des termes énergiques à son gré, qui, sans blesser le respect, pussent exprimer assez bien l'amitié. Nulle des expressions qui se présentent ne me satisferont sur cet article. Je n'ai pas comme vous l'heureux talent d'allier dignement le langage de la plume avec celui du cœur; mais, Monsieur, continuez de me parler quelquefois sur ce ton-là, & vous verrez que je profiterai de vos leçons, &c. &c.



fossiles, les minéraux, les coquillages, cultiver les plantes, apprivoiser les oiseaux : & que n'apprivoiseriez-vous pas ? Je connois un animal un peu sauvage qui vivroit avec grand plaisir dans votre ménagerie, en attendant l'honneur d'être admis un jour en momie dans votre cabinet.

J'aurois bien les mêmes goûts, si j'étois en état de les satisfaire ; mais un solitaire & un commençant de mon âge doit retrécir beaucoup l'univers s'il veut le connoître ; & moi, qui me perds comme un insecte parmi les herbes d'un pré, je n'ai garde d'aller escalader les palmiers de l'Afrique ni les cedres du Liban. Le temps presse, & loin d'aspirer à favoir un jour la botanique, j'ose à peine espérer d'herboriser aussi bien que les moutons qui paissent sous ma fenêtre, & de favoir, comme eux, trier mon foin.

J'avoue pourtant, comme les hommes ne sont gueres conséquens, & que les tentations viennent par la facilité d'y succomber, que le jardin de mon excellent voisin M. de Granville m'a donné le projet ambitieux d'en connoître les richesses : mais voilà précisément ce qui prouve que, ne sachant rien, je ne suis fait pour rien apprendre. Je vois les plantes, il me les nomme, je les oublie ; je les revois, il me les renomme, je les oublie encore ; & il ne résulte de tout cela que l'épreuve que nous faisons sans cesse, moi de sa complaisance, & lui de mon incapacité. Ainsi, du côté de la botanique, peu d'avantages ; mais un très grand pour le bonheur de la vie dans celui de cultiver la société d'un voisin bienfaisant, obligeant, aimable ; & pour dire encore plus, s'il est possible, à qui je dois l'honneur d'être connu de vous.

Voyez donc , Madame la Duchesse , quel ignare correspondant vous vous choisissiez , & ce qu'il pourra mettre du sien contre vos lumières. Je suis en conscience obligé de vous avertir de la mesure des miennes : après cela si vous daignez vous en contenter , à la bonne heure ; je n'ai garde de refuser un accord si avantageux pour moi. Je vous rendrai de l'herbe pour vos plantes , des rêveries pour vos observations ; je m'instruirai cependant par vos bontés ; & puissai-je un jour , devenu meilleur herboriste , orner de quelques fleurs la couronne que vous doit la botanique , pour l'honneur que vous lui faites de la cultiver !

J'avois apporté de Suisse quelques plantes séchées qui se sont pourries en chemin ; c'est un herbier à recommencer , & je n'ai plus pour cela les mêmes ressources. Je détacherai toutefois de ce qui me reste quelques échantillons des moins gâtées , auxquels j'en joindrai quelques-uns de ce pays , en fort petit nombre , selon l'étendue de mon savoir , & je prierai M Granville de vous les faire passer quand il en aura l'occasion ; mais il faut auparavant les trier , les démoisir , & surtout retrouver les noms à moitié perdus , ce qui n'est pas pour moi une petite affaire. Et à propos des noms , comment parviendrons-nous , Madame , à nous entendre ? Je ne connois point les noms Anglois ; ceux que je connois sont tous du *Pinax* de Gaspard Bauhin , ou du *Species plantarum* de M. Linnæus , & je ne puis en faire la synonymie avec Gerard qui leur est antérieur à l'un & à l'autre , ni avec le *Synopsis* , qui est antérieur au second , & qui cite rarement le premier ; en sorte que mon *Species* me devient inutile pour vous nommer l'es-

pece de plante que j'y connois , & pour y rapporter celle que vous pouvez me faire connoître. Si par hafard , Madame la Duchesse , vous aviez auffi le *Species plantarum* ou le *Pinax* , ce point de réunion nous feroit très commode pour nous entendre : fans quoi je ne fais pas trop comment nous ferons.

J'avois écrit à Milord Maréchal deux jours avant de recevoir la lettre dont vous m'avez honoré. Je lui en écrirai bientôt une autre pour m'acquitter de votre commiffion , & pour lui demander fes félicitations fur l'avantage que son nom m'a procuré près de vous. J'ai renoncé à tout commerce de lettres , hors avec lui feul & un autre ami. Vous ferez la troisieme , Madame la Duchesse ; & vous me ferez chérir toujours plus la botanique à qui je dois cet honneur. Passé cela , la porte est fermée aux correspondances. Je deviens de jour en jour plus paresseux ; il m'en coûte beaucoup d'écrire , à cause de mes incommodités ; & content d'un si bon choix , je m'y borne , bien sûr que si je l'étendois davantage , le même bonheur ne m'y suivroit pas.

Je vous supplie , Madame la Duchesse , d'agréer mon profond respect.





L E T T R E II.

A Wootton , le 12 Février 1767.

JE n'aurois pas , Madame la Duchesse , tardé un seul instant de calmer , si je l'avois pu , vos inquiétudes sur la santé de Milord Maréchal ; mais je craignis de ne faire , en vous écrivant , qu'augmenter ces inquiétudes , qui devinrent pour moi des alarmes. La seule chose qui me rassurât , étoit que j'avois de lui une lettre du 22 Novembre , & je présumoais que ce qu'en disoient les papiers publics , ne pouvoit gueres être plus récent que cela. Je raisonnai là-dessus avec M. Granville , qui devoit partir dans peu de jours , & qui se chargea de vous rendre compte de ce que nous avions pensé , en attendant que je pusse , Madame , vous marquer quelque chose de plus positif. Dans cette lettre du 22 Novembre , Milord Maréchal me marquoit qu'il se sentoît vieillir & affoiblir , qu'il n'écrivoit plus qu'avec peine , qu'il avoit cessé d'écrire à ses parens & amis , & qu'il m'écriroit désormais fort rarement à moi-même. Cette résolution , qui peut-être étoit déjà l'effet de sa maladie , fait que son silence , depuis ce temps-là , me surprend moins ; mais il me chagrine extrêmement. J'attendois quelque réponse aux lettres que je lui ai écrites , je la demandois incessamment , & j'espérois vous en faire part aussi-tôt ; il n'est rien venu. J'ai aussi écrit à son banquier à Londres , qui ne savoit rien non plus , mais qui ayant fait des informations , m'a mar-

qué qu'en effet Milord Maréchal avoit été fort malade, mais qu'il étoit beaucoup mieux. Voilà ce que j'en fais, Madame la Duchesse. Probablement vous en savez davantage à présent vous-même; & cela supposé, j'oserois vous supplier de vouloir bien me faire écrire un mot pour me tirer du trouble où je suis. A moins que les amis charitables ne m'instruisent de ce qu'il m'importe de savoir, je ne suis pas en position de pouvoir l'apprendre par moi-même.

Je n'ose presque plus vous parler de plantes, depuis que vous ayant trop annoncé les chiffons que j'avois apportés de Suisse, je n'ai pu encore vous rien envoyer. Il faut, Madame, vous avouer toute ma misère; outre que ces débris valoient peu la peine de vous être offerts, j'ai été retardé par la difficulté d'en trouver les noms, qui manquoient à la plupart; & cette difficulté mal vaincue m'a fait sentir que j'avois fait une entreprise à mon âge, en voulant m'obstiner à connoître les plantes tout seul. Il faut, en botanique, commencer par être guidé; il faut du moins apprendre empiriquement les noms d'un certain nombre de plantes, avant de vouloir les étudier méthodiquement: il faut premièrement être herboriste, & puis devenir botaniste après, si l'on peut. J'ai voulu faire le contraire, & je m'en suis mal trouvé. Les livres des botanistes modernes n'instruisent que les botanistes; ils sont inutiles aux ignorans. Il nous manque un livre vraiment élémentaire, avec lequel un homme qui n'auroit jamais vu de plantes, pût parvenir à les étudier seul. Voilà le livre qu'il me faudroit au défaut d'instructions verbales; car où les trouver? Il n'y a point, autour de ma demeure, d'autres herboristes que

les moutons. Une difficulté plus grande, est que j'ai de très mauvais yeux pour analyser les plantes par les parties de la fructification. Je voudrois étudier les mousses & les gramens qui sont à ma portée ; je m'éborgne, & je ne vois rien. Il semble, Madame la Duchesse, que vous ayez exactement deviné mes besoins en m'envoyant les deux livres qui me sont le plus utiles. Le *Synopsis* comprend des descriptions à ma portée, & que je suis en état de suivre sans m'arracher les yeux ; & le *Petiver* m'aide beaucoup par ses figures, qui prêtent à mon imagination autant qu'un objet sans couleur peut y prêter. C'est encore un grand défaut des botanistes modernes de l'avoir négligé entièrement. Quand j'ai vu dans mon Linnæus la classe & l'ordre d'une plante qui m'est inconnue, je voudrois me figurer cette plante, savoir si elle est grande ou petite, si la fleur est bleue ou rouge, me représenter son port. Rien. Je lis une description caractéristique, d'après laquelle je ne puis rien me représenter. Cela n'est-il pas désolant ?

Cependant, Madame la Duchesse, je suis assez fou pour m'obstiner, ou plutôt je suis assez sage. Car ce goût est pour moi une affaire de raison. J'ai quelquefois besoin d'art pour me conserver dans ce calme précieux au milieu des agitations qui troublent ma vie, pour tenir au loin ces passions haineuses que vous ne connoissez pas, que je n'ai gueres connues que dans les autres, & que je ne veux pas laisser approcher de moi. Je ne veux pas, s'il est possible, que de tristes souvenirs viennent troubler la paix de ma solitude. Je veux oublier les hommes & leurs injustices. Je veux m'attendrir chaque jour sur les mer-

veilles de celui qui les fit pour être bons , & dont ils ont si indignement dégradé l'ouvrage. Les végétaux dans nos bois & dans nos montagnes sont encore tels qu'ils sortirent originairement de ses mains , & c'est-là que j'aime à étudier la nature ; car je vous avoue que je ne sens plus le même charme à herboriser dans un jardin. Je trouve qu'elle n'y est plus la même ; elle y a plus d'éclat , mais elle n'y est pas si touchante. Les hommes disent qu'ils l'embellissent , & moi je trouve qu'ils la défigurent. Pardon , Madame la duchesse ; en parlant des jardins , j'ai peut-être un peu médité du vôtre ; mais si j'étois à portée je lui ferois bien réparation. Que n'y puis-je faire seulement cinq ou six herborisations à votre suite , sous M. le Docteur Solander ! Il me semble que le petit fond de connoissances que je tâcherois de rapporter de ses instructions & des vôtres , suffiroit pour ranimer mon courage souvent prêt à succomber sous le poids de mon ignorance. Je vous annonçois du bavardage & des rêveries ; en voilà beaucoup trop. Ce sont des herborisations d'hiver ; quand il n'y a plus rien sur la terre j'herborise dans ma tête , & malheureusement je n'y trouve que de mauvaise herbe. Tout ce que j'ai de bon s'est réfugié dans mon cœur , Madame la Duchesse ; & il est plein des sentimens qui vous sont dus.

Mes chiffons de plantes sont prêts ou à-peu-près ; mais faute de savoir les occasions pour les envoyer , j'attendrai le retour de M. Granville pour le prier de vous les faire parvenir.



L E T T R E



LETTRE III.

Wootton, le 28 Février 1767.

MADAME LA DUCHESSE,

PARDONNEZ mon importunité : je suis trop touché de la bonté que vous avez eue de me tirer de peine sur la santé de Mylord Maréchal, pour différer à vous en remercier. Je suis peu sensible à mille bons offices où ceux qui veulent me les rendre à toute force consultent plus leur goût que le mien. Mais les soins pareils à celui que vous avez bien voulu prendre en cette occasion, m'affectent véritablement & me trouveront toujours plein de reconnoissance. C'est aussi, Madame la Duchesse, un sentiment qui sera joint désormais à tous ceux que vous m'avez inspirés.

Pour dire à présent un petit mot de botanique, voici l'échantillon d'une plante que j'ai trouvée attachée à un rocher, & qui peut-être vous est très connue, mais que pour moi je ne connoissois point du tout. Par sa figure & par sa fructification elle paroît appartenir aux fougères ; mais par sa substance & par sa stature, elle semble être de la famille des mousses. J'ai de trop mauvais yeux, un trop mauvais microscope & trop peu de savoir, pour rien décider là-dessus. Il faut, Madame la duchesse, que vous acceptiez les hommages de mon ignorance & de ma bonne volonté ; c'est tout ce

que je puis mettre de ma part dans notre correspondance, après le tribut de mon profond respect.



L E T T R E I V.

A Wootton, le 29. Avril 1767.

JE reçois, Madame la Duchesse, avec une nouvelle reconnoissance les nouveaux témoignages de votre souvenir & de vos bontés dans le livre que M. Granville m'a remis de votre part, & dans l'instruction que vous avez bien voulu me donner sur la petite plante qui m'étoit inconnue. Vous avez trouvé un très bon moyen de ranimer ma mémoire éteinte, & je suis très sûr de n'oublier jamais ce que j'aurai le bonheur d'apprendre de vous. Ce petit *Adiantum* n'est pas rare sur nos rochers, & j'en ai même vu plusieurs pieds sur des racines d'arbres, qu'il sera facile d'en détacher pour le transplanter sur vos murs.

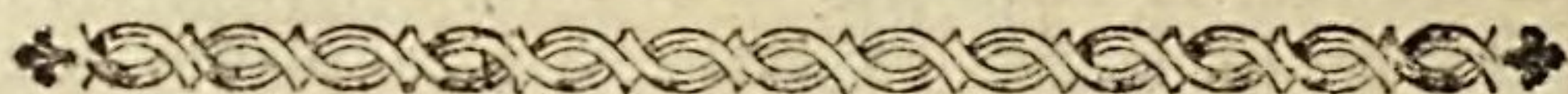
Vous aurez occasion, Madame, de redresser bien des erreurs dans le petit misérable débris de plantes que M. Granville veut bien se charger de vous faire tenir. J'ai hasardé de donner des noms du *Species* de Linnæus à celles qui n'en avoient point; mais je n'ai eu cette confiance qu'avec celle que vous voudriez bien marquer chaque faute & prendre la peine de m'en avertir. Dans cet espoir j'y ai même joint une petite plante qui me vient de vous, Madame la Duchesse, par M. Granville, & dont n'ayant

pu trouver le nom par moi-même , j'ai pris le parti de le laisser en blanc. Cette plante me paroît approcher de l'*Ornitogale* (*Star of Bethlehem*) plus que d'aucune que je connoisse ; mais sa fleur étant close & sa racine n'étant pas bulbeuse , je ne puis imaginer ce que c'est. Je ne vous envoie cette plante que pour vous supplier de vouloir bien me la nommer.

De toutes les graces que vous m'avez faites , Madame la Duchesse , celle à laquelle je suis le plus sensible , & dont je suis le plus tenté d'abuser , est d'avoir bien voulu me donner plusieurs fois des nouvelles de la santé de Mylord Maréchal. Ne pourrois-je point encore par votre obligeante entremise , parvenir à savoir si mes lettres lui parviennent ? Je fis partir le 16 de ce mois la quatrieme que je lui ai écrite depuis sa derniere. Je ne demande point qu'il y réponde , je desirerois seulement d'apprendre s'il les reçoit. Je prends bien toutes les précautions qui sont en mon pouvoir , pour qu'elles lui parviennent ; mais les précautions qui sont en mon pouvoir , à cet égard comme à beaucoup d'autres , font bien peu de chose dans la situation où je suis.

Je vous supplie , Madame la Duchesse , d'agréer avec bonté mon profond respect.





L E T T R E V.

Ce 10 Juillet 1767.

PERMETTEZ, Madame la Duchesse, que quoique habitant hors de l'Angleterre, je prenne la liberté de me rappeler à votre souvenir. Celui de vos bontés m'a suivi dans mes voyages, & contribue à embellir ma retraite. J'y ai apporté le dernier livre que vous m'avez envoyé; & je m'amuse à faire la comparaïson des plantes de ce canton avec celles de votre île. Si j'osois me flatter, Madame la Duchesse, que mes observations pussent avoir pour vous le moindre intérêt, le desir de vous plaire me les rendroit plus importantes; & l'ambition de vous appartenir me fait aspirer au titre de votre herboriste, comme si j'avois les connoissances qui me rendroient digne de le porter. Accordez-moi, Madame, je vous en supplie, la permission de joindre ce titre au nouveau nom que je substitue à celui sous lequel j'ai vécu si malheureux. Je dois cesser de l'être sous vos auspices, & l'herboriste de Madame la duchesse de Portland, se consolera sans peine de la mort de J. J. Rousseau. Au reste, je tâcherai bien que ce ne soit pas là un titre purement honoraire: je souhaite qu'il m'attire aussi l'honneur de vos ordres, & je le mériterai du moins par mon zèle à les remplir.

Je ne signe point ici mon nouveau nom, &

je ne date point du lieu de ma retraite (*), n'ayant pu demander encore la permission que j'ai besoin d'obtenir pour cela. S'il vous plaît en attendant m'honorer d'une réponse, vous pourrez Madame la duchesse l'adresser sous mon ancien nom à Mess. qui me la feront parvenir. Je finis par remplir un devoir qui m'est bien précieux, en vous suppliant, Madame la Duchesse, d'agréer ma très humble reconnaissance & les assurances de mon profond respect.



L E T T R E VI.

12 Septembre 1767.

JE suis d'autant plus touché, Madame la Duchesse, des nouveaux témoignages de bonté dont il vous a plu m'honorer, que j'avois quelque crainte que l'éloignement ne m'eût fait oublier de vous. Je tâcherai de mériter toujours par mes sentimens les mêmes graces & les mêmes souvenirs par mon assiduité à vous les rappeler. Je suis comblé de la permission que vous voulez bien m'accorder, & très fier de l'honneur de vous appartenir en quelque chose. Pour commencer, Madame, à remplir des fonctions que vous me rendez précieuses, je vous envoie ci-joints deux petits échantillons de plantes que j'ai trouvées à mon voisinage, parmi les bruyères qui bordent un parc, dans un terrain assez.

(*) Le château de Trye, où M. Rousseau étoit sous le nom de Renou.

humide, où croissent aussi la Camomille odorante, le *Sagina procumbens*, l'*Hieracium umbellatum* de Linnæus, & d'autres plantes que je ne puis vous nommer exactement, n'ayant point encore ici mes livres de botanique, excepté le *Flora Britannica* qui ne m'a pas quitté un seul moment.

De ces deux plantes l'une N^o. 2, me paroît être une petite Gentiane, appelée dans le *Synopsis Centaurium palustre luteum minimum nostras*. Flor. Brit. 131

Pour l'autre N^o. 1, je ne saurois dire ce que c'est, à moins que ce ne soit peut-être une *Elatine* de Linnæus, appelée par Vaillant *Alsinastrium serpyllifolium*, &c. La phrase s'y rapporte assez bien, mais l'*Elatine* doit avoir huit étamines, & je n'en ai jamais pu découvrir que quatre. La fleur est très petite, & mes yeux déjà foibles naturellement, ont tant pleuré que je les perds avant le temps : ainsi je ne me fie plus à eux. Dites-moi de grace ce qu'il en est, Madame la Duchesse : c'est moi qui devrois en vertu de mon emploi vous instruire ; & c'est vous qui m'instruisez. Ne dédaignez pas de continuer, je vous en supplie, & permettez que je vous rappelle la plante à fleur jaune que vous envoyâtes l'année dernière à M. Granville, & dont je vous ai renvoyé un exemplaire pour en apprendre le nom.

Et à propos de M. Granville mon bon voisin, permettez, Madame, que je vous témoigne l'inquiétude que son silence me cause. Je lui ai écrit, & il ne m'a point répondu, lui qui est si exact. Seroit-il malade ? J'en suis véritablement en peine.

Mais je le suis plus encore de Mylord Maré-

chial , mon ami , mon protecteur , mon pere , qui m'a totalement oublié. Non , Madame , cela ne sauroit être. Quoi qu'on ait pu faire , je puis être dans sa disgrâce , mais je suis sûr qu'il m'aime toujours. Ce qui m'afflige de ma position , c'est qu'elle m'ôte les moyens de lui écrire. J'espère pourtant en avoir dans peu l'occasion , & je n'ai pas besoin de vous dire avec quel empressement je la saisirai. En attendant j'implore vos bontés pour avoir de ses nouvelles , & si j'ose ajouter , pour lui faire dire un mot de moi.

J'ai l'honneur d'être avec un profond respect ,

MADAME LA DUCHESSE ,

Votre très humble & très obéissant
serviteur Herboriste.

P. S. J'avois dis au jardinier de M. Davenport que je lui montrerois les rochers où croissoit le petit *Adiantum* , pour que vous pussiez , Madame , en emporter des plantes. Je ne me pardonne point de l'avoir oublié. Ces rochers sont au midi de la maison & regardent le nord. Il est très aisé d'en détacher des plantes , parce qu'il y en a qui croissent sur des racines d'arbres.

Le long retard , Madame , du départ de cette lettre , causé par des difficultés qui tiennent à ma situation , me met à portée de rectifier avant qu'elle parte ma balourdise sur la plante ci-jointe N^o. 1. Car ayant dans l'intervalle reçu mes livres de botanique , j'y ai trouvé à l'aide des figures , que Michelins avoit fait un genre

de cette plante sous le nom de *Linocarpon*, & que Linnæus l'avoit mise parmi les especes du lin. Elle est aussi dans le Synopsis sous le nom de *Radiola*, & j'en aurois trouvé la figure dans le Flora Britannica que j'avois avec moi; mais précisément la planche 15 où est cette figure, se trouve omise dans mon exemplaire, & n'est que dans le Synopsis, que je n'avois pas. Ce long verbiage a pour but, Madame la Duchesse, de vous expliquer comment ma bévue tient à mon ignorance, à la vérité, mais non pas à ma négligence. Je n'en mettrai jamais dans la correspondance que vous me permettez d'avoir avec vous, ni dans mes efforts pour mériter un titre dont je m'honore; mais tant que dureront les incommodités de ma position présente, l'exactitude de mes lettres en souffrira, & je prends le parti de fermer celle-ci sans être sûr encore du jour où je la pourrai faire partir.



L E T T R E VII.

Ce 4 Janvier 1768.

JE n'aurois pas tardé si long-temps, Madame la Duchesse, à vous faire mes très humbles remerciemens pour la peine que vous avez prise d'écrire en ma faveur à Mylord Maréchal & à M. Granville, si je n'avois été détenu près de trois mois dans la chambre d'un ami qui est tombé malade chez moi, & dont je n'ai pas quitté le
chevet

chevet durant tout ce temps , sans pouvoir donner un moment à nul autre soin. Enfin la Providence a béni mon zèle ; je l'ai guéri presque malgré lui. Il est parti hier bien rétabli , & le premier moment que son départ me laisse est employé , Madame , à remplir auprès de vous un devoir que je mets au nombre de mes plus grands plaisirs.

Je n'ai reçu aucune nouvelle de Mylord Maréchal ; & ne pouvant lui écrire directement d'ici , j'ai profité de l'occasion de l'ami qui vient de partir , pour lui faire passer une lettre : puisse-t-elle le trouver dans cet état de santé & de bonheur que les plus tendres vœux de mon cœur demandent au Ciel pour lui tous les jours ! J'ai reçu de mon excellent voisin , M. Granville , une lettre qui m'a tout réjouï le cœur. Je compte de lui écrire dans peu de jours.

Permettez-vous , Madame la Duchesse , que je prenne la liberté de disputer avec vous sur la plante sans nom que vous aviez envoyée à M. Granville , & dont je vous ai renvoyé un exemplaire avec les plantes de Suisse pour vous supplier de vouloir bien me la nommer. Je ne crois pas que ce soit le *Viola lutea* comme vous me le marquez ; ces deux plantes n'ayant rien de commun , ce me semble , que la couleur jaune de la fleur. Celle en question me paroît être de la famille des liliacées , à six pétales , six étamines en plumaceau ; si la racine étoit bulbeuse , je la prendrois pour un *Ornithogale* : ne l'étant pas , elle me paroît ressembler fort à un *Antericum ossifragum* de Linnæus , appelé par Gaspard Bauhin *Pseudo-Asphodelus anglicus* ou *scoticus*. Je vous avoue , Madame , que je serois très aise de m'assurer du vrai nom de cette

plante ; car je ne peux être indifférent sur rien de ce qui me vient de vous.

Je ne croyois pas qu'on trouvât en Angleterre plusieurs des nouvelles plantes dont vous venez d'orner vos jardins de Bullstrode , mais pour trouver la nature riche par-tout , il ne faut que des yeux qui sachent voir ses richesses. Voilà , Madame la Duchesse , ce que vous avez & ce qui me manque ; si j'avois vos connoissances , en herborisant dans mes environs , je suis sûr que j'en tirerois beaucoup de choses qui pourroient peut-être avoir leur place à Bullstrode. Au retour de la belle saison je prendrai note des plantes que j'observerai , à mesure que je pourrai les connoître ; & s'il s'en trouvoit quelqu'une qui vous convînt , je trouverois les moyens de vous les envoyer , soit en nature , soit en graines. Si , par exemple , Madame , vous vouliez faire semer le *Gentiana filiformis* , j'en recueillerois facilement de la graine l'automne prochain ; car j'ai découvert un canton où elle est en abondance. De grace , Madame la Duchesse , puisque j'ai l'honneur de vous appartenir , ne laissez pas sans fonction un titre où je mets tant de gloire. Je n'en connois point , je vous proteste , qui me flatte davantage que celle d'être toute ma vie , avec un profond respect , Madame la Duchesse , votre très humble & très obéissant serviteur Herboriste.





L E T T R E V I I I.

A Lyon, le 2 Juillet 1768.

S'IL étoit en mon pouvoir, Madame la Duchesse, de mettre de l'exaétitude dans quelque correspondance, ce seroit assurément dans celle dont vous m'honorez; mais outre l'indolence & le découragement qui me subjuguent chaque jour davantage, les tracas secrets dont on me tourmente absorbent malgré moi le peu d'activité qui me reste, & me voilà maintenant embarqué dans un grand voyage qui seul seroit une terrible affaire pour un paresseux tel que moi. Cependant comme la botanique en est le principal objet, je tâcherai de l'approprier à l'honneur que j'ai de vous appartenir, en vous rendant compte de mes herborisations, au risque de vous ennuyer, Madame, de détails triviaux qui n'ont rien de nouveau pour vous. Je pourrois vous en faire d'intéressans sur le jardin de l'Ecole vétérinaire de cette ville, dont les directeurs, naturalistes, botanistes, & de plus très aimables, sont en même temps très communicatifs: mais les richesses exotiques de ce jardin m'accablent, me troublent par leur multitude; & à force de voir à la fois trop de choses, je ne discerne & ne retiens rien du tout. J'espère me trouver un peu plus à l'aise dans les montagnes de la grande Chartreuse où je compte aller herboriser la semaine prochaine avec deux de ces Messieurs qui veulent bien faire cette courie & dont les lumières me la rendront très utile.

Si j'eusse été à portée de consulter plus souvent les vôtres, Madame la Duchesse, je serois plus avancé que je ne suis.

Quelque riche que soit le jardin de l'Ecole vétérinaire, je n'ai cependant pu y trouver le *Gentiana campestris* ni le *Swertia perennis*; & comme le *Gentiana filiformis* n'étoit pas même encore sorti de terre avant mon départ de Trye, il m'a par conséquent été impossible d'en recueillir de la graine, & il se trouve qu'avec le plus grand zèle pour faire les commissions dont vous avez bien voulu m'honorer, je n'ai pu encore en exécuter aucune. J'espère être à l'avenir moins malheureux, & pouvoir porter avec plus de succès un titre dont je me glorifie.

J'ai commencé le catalogue d'un herbier dont on m'a fait présent, & que je compte augmenter dans mes courses. J'ai pensé, Madame la Duchesse, qu'en vous envoyant ce catalogue, ou du moins celui des plantes que je puis avoir à double, si vous preniez la peine d'y marquer celles qui vous manquent, je pourrois avoir l'honneur de vous les envoyer fraîches ou séchées, selon la maniere que vous le voudriez, pour l'augmentation de votre jardin ou de votre herbier. Donnez-moi vos ordres, Madame, pour les Alpes dont je vais parcourir quelques-unes; je vous demande en grace de pouvoir ajouter au plaisir que je trouve à mes herborisations, celui d'en faire quelques-unes pour votre service. Mon adresse fixe durant mes courses, fera celle-ci.

A Monsieur Renou chez Mess.....

J'ose vous supplier, Madame la Duchesse, de

vouloir bien me donner des nouvelles de Mylord Maréchal toutes les fois que vous me ferez l'honneur de m'écrire. Je crains bien que tout ce qui se passe à Neufchâtel n'afflige son excellent cœur : car je fais qu'il aime toujours ce pays-là, malgré l'ingratitude de ses habitans. Je suis affligé aussi de n'avoir plus de nouvelles de M. Granville. Je lui ferai toute ma vie attaché.

Je vous supplie, Madame la duchesse, d'agréer avec bonté mon profond respect.



L E T T R E I X.

A Bourgoin en Dauphiné, le 21 Août 1769.

MADAME LA DUCHESSE,

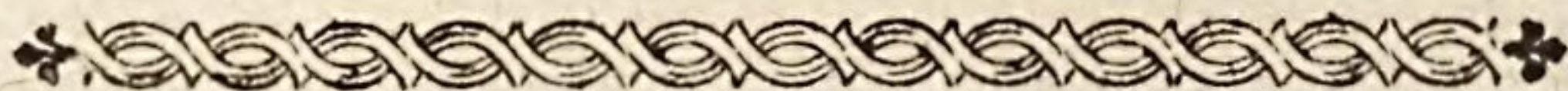
DEUX voyages consécutifs immédiatement après la réception de la lettre dont vous m'avez honoré le 5 Juin dernier, m'ont empêché de vous témoigner plutôt ma joie, tant pour la conservation de votre santé que pour le rétablissement de celle du cher fils dont vous étiez en alarmes, & ma gratitude pour les marques de souvenir qu'il vous a plu m'accorder. Le second de ces voyages a été fait à votre intention, & voyant passer la saison de l'herborisation que j'avois en vue, j'ai préféré dans cette occasion le plaisir de vous servir à l'honneur de vous répondre. Je suis donc parti avec quelques amateurs pour aller sur le mont Pila à douze ou quinze lieues d'ici dans l'espoir, Madame la Duchesse, d'y trouver quelques plantes ou quel-

ques graines , qui méritassent de trouver place dans votre herbier ou dans vos jardins. Je n'ai pas eu le bonheur de remplir à mon gré mon attente. Il étoit trop tard pour les fleurs & pour les graines ; la pluie & d'autres accidens nous ayant sans cesse contrariés , m'ont fait faire un voyage aussi peu utile qu'agréable , & je n'ai presque rien rapporté. Voici pourtant, Madame la Duchesse , une note des débris de ma chétive collecte. C'est une courte liste des plantes dont j'ai pu conserver quelque chose en nature , & j'ai ajouté une étoile à chacune de celles dont j'ai recueilli quelques graines , la plupart en bien petite quantité. Si parmi les plantes ou parmi les graines il se trouve quelque chose ou le tout qui puisse vous agréer , daignez , Madame , m'honorer de vos ordres , & me marquer à qui je pourrois envoyer le paquet , soit à Lyon soit à Paris , pour vous le faire parvenir. Je tiens prêt le tout pour partir immédiatement après la réception de votre note. Mais je crains bien qu'il ne se trouve rien là digne d'y entrer , & que je ne continue d'être à votre égard un serviteur inutile malgré son zèle.

J'ai la mortification de ne pouvoir quant à présent vous envoyer , Madame la duchesse , de la graine de *Gentiana filiformis* , la plante étant très petite , très fugitive , difficile à remarquer pour les yeux qui ne sont pas botanistes ; un curé à qui j'avois compté m'adresser pour cela étant mort dans l'intervalle , & ne connoissant personne dans le pays à qui pouvoir donner ma commission.

Une foulure que je me suis faite à la main droite par une chute , ne me permettant d'écrire qu'avec beaucoup de peine , me force à finir

cette lettre plutôt que je n'aurois désiré. Daignez, Madame la Duchesse, agréer avec bonté le zèle & le profond respect de votre très humble & très obéissant serviteur Herboriste.



LETTRE X.

A Monquin, le 21 Décembre 1769.

C'EST, Madame la Duchesse, avec bien de la honte & du regret que je m'acquitte si tard du petit envoi que j'avois eu l'honneur de vous annoncer, & qui ne valoit assurément pas la peine d'être attendu. Enfin, puisque mieux vaut tard que jamais, je fis partir jeudi dernier pour Lyon une boîte à l'adresse de M. le Chevalier Lambert, contenant les plantes & graines dont je joins ici la note. Je desire extrêmement que le tout vous parvienne en bon état; mais comme je n'ose espérer que la boîte ne soit pas ouverte en route, & même plusieurs fois, je crains fort que ces herbes fragiles & déjà gâtées par l'humidité, ne vous arrivent absolument détruites ou méconnoissables. Les graines au moins pourroient, Madame la duchesse, vous dédommager des plantes, si elles étoient plus abondantes, mais vous pardonnerez leur misere aux divers accidens qui ont là-dessus contrarié mes soins. Quelques uns de ces accidens ne laissent pas d'être risibles, quoiqu'ils m'aient donné bien du chagrin. Par exemple, les rats ont mangé sur ma table presque toute la graine de bistorte que j'y avois étendue pour la faire sécher; & ayant mis d'autres graines sur ma fenêtre pour le même

effet, un coup de vent a fait voler dans la chambre tous mes papiers, & j'ai été condamné à la pénitence de *Psyché*, mais il a fallu la faire moi-même & les fourmis ne sont point venues m'aider. Toutes ces contrariétés m'ont d'autant plus fâché que j'aurois bien voulu qu'il pût aller jusqu'à *Callwich* un peu du superflu de *Bullstrode*, mais je tâcherai d'être mieux fourni une autre fois : car quoique les honnêtes gens qui disposent de moi, fâchés de me voir trouver des douceurs dans la botanique, cherchent à me rebuter de cet innocent amusement en y versant le poison de leurs viles ames ; ils ne me forceront jamais à y renoncer volontairement. Ainsi, Madame la Duchesse, veuillez bien m'honorer de vos ordres & me faire mériter le titre que vous m'avez permis de prendre ; je tâcherai de suppléer à mon ignorance à force de zèle pour exécuter vos commissions.

Vous trouverez, Madame, une *Ombellifere* à laquelle j'ai pris la liberté de donner le nom de *Seseli Halleri*, faute de savoir la trouver dans le *Species*, au lieu qu'elle est bien décrite dans la dernière édition des plantes de Suisse de M. Haller N^o. 762. C'est une très belle plante qui est plus belle encore en ce pays que dans les contrées plus méridionales, parce que les premières atteintes du froid lavent son verd foncé d'un beau pourpre & surtout la couronne des graines, car elle ne fleurit que dans l'arrière-saison, ce qui fait aussi que les graines ont peine à mûrir & qu'il est difficile d'en recueillir. J'ai cependant trouvé le moyen d'en ramasser quelques-unes que vous trouverez, Madame la Duchesse, avec les autres. Vous aurez la bonté de les recommander à votre jardinier ; car encore

un coup , la plante est belle , & si peu commune , qu'elle n'a pas même encore un nom parmi les botanistes. Malheureusement le Specimen que j'ai l'honneur de vous envoyer est mesquin & en fort mauvais état ; mais les graines y suppléeront.

Je vous suis extrêmement obligé , Madame , de la bonté que vous avez eue de me donner des nouvelles de mon excellent voisin M. Granville , & des témoignages du souvenir de son aimable niece Miss Dewes. J'espère qu'elle se rappelle assez les traits de son vieux berger , pour convenir qu'il ne ressemble gueres à la figure de cyclope qu'il a plu à M. Hume de faire graver sous mon nom. Son graveur a peint mon visage comme sa plume a peint mon caractère. Il n'a pas vu que la seule chose que tout cela peint fidèlement est lui-même.

Je vous supplie , Madame la Duchesse , d'agréer avec bonté mon profond respect.

XXXXXXXXXXXXXXXXXXXX

LETTRE XI.

Paris , le 17 Avril 1772.

J'AI reçu , Madame la duchesse , avec bien de la reconnoissance , & la lettre dont vous m'avez honoré le 17 Mars , & le nombreux envoi de graines dont vous avez bien voulu enrichir ma petite collection. Cet envoi en fera de toutes manieres la plus considérable partie & réveille déjà mon zèle pour la compléter autant qu'il se

peut. Je suis bien sensible aussi à la bonté qu'a M. le docteur Solander d'y vouloir contribuer pour quelque chose ; mais comme je n'ai rien trouvé dans le paquet qui m'indiquât ce qui pouvoit venir de lui , je reste en doute si le petit nombre de graines ou fruits que vous me marquez qu'il m'envoie étoit joint au même paquet, ou s'il en a fait un autre à part qui , cela supposé , ne m'est pas encore parvenu.

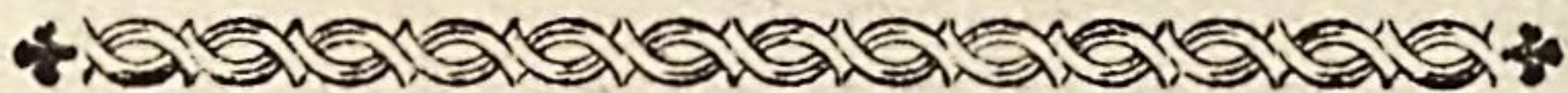
Je vous remercie aussi , Madame la duchesse , de la bonté que vous avez de m'apprendre l'heureux mariage de Miss Dewes & de M. Sparrow ; je m'en réjouis de tout mon cœur , & pour elle si bien faite pour rendre un honnête homme heureux & pour l'être , & pour son digne oncle que l'heureux succès de ce mariage comblera de joie dans ses vieux jours.

Je suis bien sensible au souvenir de Mylord Nuncham , j'espère qu'il ne doutera jamais de mes sentimens , comme je ne doute point de ses bontés. Je me serois flatté durant l'ambassade de Mylord Harcourt du plaisir de le voir à Paris , mais on m'assure qu'il n'y est point venu , & ce n'est pas une mortification pour moi seul.

Avez-vous pu douter un instant , Madame la Duchesse , que je n'eusse reçu avec autant d'empressement que de respect le livre des jardins Anglois que vous avez bien voulu penser à m'envoyer ? Quoique son plus grand prix fût venu pour moi de la main dont je l'aurois reçu , je n'ignore pas celui qu'il a par lui-même , puisqu'il est estimé & traduit dans ce pays ; & d'ailleurs j'en dois aimer le sujet , ayant été le premier en terre-ferme à célébrer & faire connoître ces mêmes jardins. Mais celui de Bullstrode où toutes les richesses de la nature sont rassemblées

& assorties avec autant de savoir que de goût méritoit bien un chantre particulier.

Pour faire une diversion de mon goût à mes occupations, je me suis proposé de faire des herbiers pour les naturalistes & amateurs qui voudront en acquérir. Le regne végétal, le plus riant des trois, & peut-être le plus riche, est très négligé & presque oublié dans les cabinets d'histoire naturelle, où il devroit briller par préférence. J'ai pensé que de petits herbiers bien choisis & faits avec soin pourroient favoriser le goût de la botanique, & je vais travailler cet été à des collections que je mettrai, j'espère, en état d'être distribuées dans un an d'ici. Si par hasard il se trouvoit parmi vos connoissances quelqu'un qui voulût acquérir de pareils herbiers, je les ferois de mon mieux, & je continuerois de même s'ils sont contents de mes essais. Mais je souhaiterois particulièrement, Madame la Duchesse, que vous m'honorassiez quelquefois de vos ordres, & de mériter toujours par des actes de mon zèle l'honneur que j'ai de vous appartenir.



LETTRE XII.

A Paris, le 19 Mai 1772.

JE dois, Madame la Duchesse, le principal plaisir que m'a fait le poëme sur les jardins Anglois que vous avez eu la bonté de m'envoyer, à la main dont il me vient. Car mon ignorance dans la langue Angloise qui m'empêche d'en entendre la poésie, ne me laisse pas partager le

plaisir que l'on prend à le lire. Je croyois avoir eu l'honneur de vous marquer, Madame, que nous avons cet ouvrage traduit ici : vous avez supposé que je préférerois l'original, & cela seroit très vrai si j'étois en état de le lire ; mais je n'en comprends tout au plus que les notes qui ne font pas à ce qu'il me semble la partie la plus intéressante de l'ouvrage. Si mon étourderie m'a fait oublier mon incapacité, j'en suis puni par mes vains efforts pour la surmonter. Ce qui n'empêche pas que cet envoi ne me soit précieux comme un nouveau témoignage de vos bontés & une nouvelle marque de votre souvenir. Je vous supplie, Madame la Duchesse, d'agréer mon remerciement & mon respect.

Je reçois en ce moment, Madame, la lettre que vous me fîtes l'honneur de m'écrire l'année dernière en date du 25 Mars 1771. Celui qui me l'envoie de Genève (M. Moulton) ne me dit point les raisons de ce long retard : il me marque seulement qu'il n'y a pas de sa faute, voilà tout ce que j'en fais.

XXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXX

L E T T R E XIII.

Paris, le 19 Juillet 1772.

C'EST, Madame la Duchesse, par un *qui pro quo* bien inexcusable, mais bien involontaire, que j'ai si tard l'honneur de vous remercier des fruits rares que vous avez eu la bonté de m'envoyer de la part de M. le docteur Solander, & de la lettre du 24 Juin, par laquelle vous avez bien voulu me donner avis de cet envoi. Je dois

aussi à ce savant Naturaliste des remerciemens qui seront accueillis bien plus favorablement si vous daignez, Madame la Duchesse, vous en charger comme vous avez fait l'envoi, que venant directement d'un homme qui n'a point l'honneur d'être connu de lui. Pour comble de grace, vous voulez bien encore me promettre les noms des nouveaux genres lorsqu'il leur en aura donné: ce qui suppose aussi la description du genre, car les noms dépourvus d'idées ne sont que des mots, qui servent moins à orner la mémoire qu'à la charger. A tant de bontés de votre part, je ne puis vous offrir, Madame, en signe de reconnoissance que le plaisir que j'ai de vous être obligé.

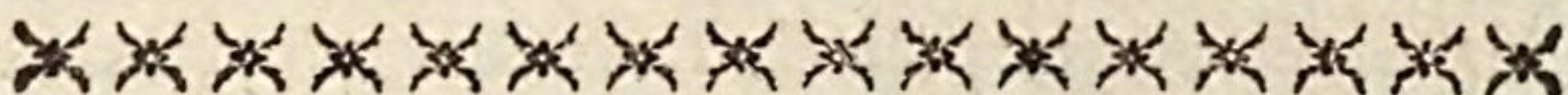
Ce n'est point sans un vrai déplaisir que j'apprends que ce grand voyage sur lequel toute l'Europe savante avoit les yeux, n'aura pas lieu. C'est une grande perte pour la Cosmographie, pour la Navigation & pour l'Histoire naturelle en général; & c'est, j'en suis très sûr, un chagrin pour cet homme illustre que le zèle de l'instruction publique rendoit insensible aux périls & aux fatigues dont l'expérience l'avoit déjà si parfaitement instruit. Mais je vois chaque jour mieux que les hommes sont par-tout les mêmes, & que le progrès de l'envie & de la jalousie fait plus de mal aux ames, que celui des lumieres qui en est la cause ne peut faire de bien aux esprits.

Je n'ai certainement pas oublié, Madame la Duchesse, que vous aviez désiré de la graine du *Gentiana filiformis*; mais ce souvenir n'a fait qu'augmenter mon regret d'avoir perdu cette plante sans me fournir aucun moyen de la recouvrer. Sur le lieu même où je la trouvai qu

est à Trye, je la cherchai vainement l'année suivante; & soit que je n'eusse pas bien retenu la place ou le temps de sa florescence, soit qu'elle n'eût point grené & qu'elle ne se fût pas renouvelée, il me fut impossible d'en retrouver le moindre vestige. J'ai éprouvé souvent la même mortification au sujet d'autres plantes que j'ai trouvées disparues des lieux où auparavant on les rencontroit abondamment; par exemple, le *Plantago uniflora* qui jadis bordoit l'étang de Montmorency & dont j'ai fait en vain l'année dernière la recherche avec de meilleurs Botanistes & qui avoient de meilleurs yeux que moi; je vous proteste, Madame la Duchesse, que je ferois de tout mon cœur le voyage de Trye pour y cueillir cette petite Gentiane & sa graine, & vous faire parvenir l'une & l'autre, si j'avois le moindre espoir de succès. Mais ne l'ayant pas trouvée l'année suivante, étant encore sur les lieux, quelle apparence qu'au bout de plusieurs années où tous les renseignemens qui me restoient encore se sont effacés, je puisse retrouver la trace de cette petite & fugace plante? Elle n'est point ici au jardin du Roi ni, que je sache, en aucun autre jardin, & très peu de gens même la connoissent. A l'égard du *Carthamus lanatus*, j'en joindrai de la graine aux échantillons d'herbiers que j'espère vous envoyer à la fin de l'hiver.

J'apprends, Madame la Duchesse, avec une bien douce joie le parfait rétablissement de mon ancien & bon voisin M Granville. Je suis très touché de la peine que vous avez prise de m'en instruire & vous avez par-là redoublé le prix d'une si bonne nouvelle.

Je vous supplie, Madame la Duchesse, d'agréer avec mon respect mes vifs & vrais remerciemens de toutes vos bontés.



L E T T R E X I V.

A Paris, le 22 Octobre 1773.

J'AI reçu dans son temps la lettre dont m'a honoré Madame la Duchesse le 7 Octobre. Quant à celle dont il y est fait mention, écrite quinze jours auparavant, je ne l'ai point reçue : la quantité de fottes lettres qui me venoient de toutes parts par la poste, me force à rebuter toutes celles dont l'écriture ne m'est pas connue, & il se peut qu'en mon absence la lettre de Madame la Duchesse n'ait pas été distinguée des autres. J'irois la réclamer à la poste, si l'expérience ne m'avoit appris que mes lettres disparoissent aussi-tôt qu'elles sont rendues, & qu'il ne m'est plus possible de les ravoir. C'est ainsi que j'en ai perdu une de M. Linnæus, que je n'ai jamais pu ravoir, après avoir appris qu'elle étoit de lui, quoique j'aie employé pour cela le crédit d'une personne qui en a beaucoup dans les postes.

Le témoignage du souvenir de M. Granville que Madame la Duchesse a eu la bonté de me transmettre, m'a fait un plaisir auquel rien n'eût manqué, si j'eusse appris en même temps que sa santé étoit meilleure.

M. de St. Paul doit avoir fait passer à Madame la Duchesse deux échantillons d'herbiers portatifs, qui me paroissent plus commodes &

presque aussi utiles que les grands. Si j'avois le bonheur que l'un ou l'autre ou tous les deux fussent du goût de Madame la Duchesse, je me ferois un vrai plaisir de les continuer, & cela me conserveroit pour la botanique un reste de goût presque éteint, & que je regrette. J'attends là-dessus les ordres de Madame la duchesse, & je la supplie d'agréer mon respect.



LETTRE XV.

A Paris, le 11 Juillet 1776.

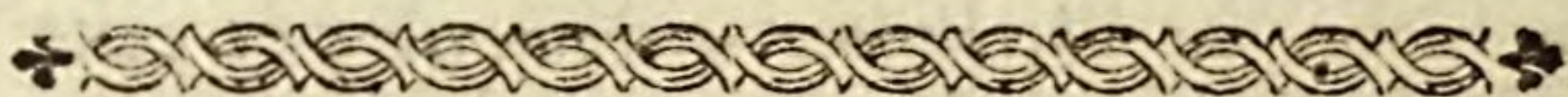
LE témoignage de souvenir & de bonté dont m'honore Madame la Duchesse de Portland est un cadeau bien précieux que je reçois avec autant de reconnoissance que de respect. Quant à l'autre cadeau qu'elle m'annonce, je la supplie de permettre que je ne l'accepte pas. Si la magnificence en est digne d'elle, elle n'est proportionnée ni à ma situation ni à mes besoins. Je me suis défait de tous mes livres de botanique, j'en ai quitté l'agréable amusement, devenu trop fatigant pour mon âge. Je n'ai pas un pouce de terre pour y mettre du persil ou des œillets, à plus forte raison des plantes d'Afrique; & dans ma plus grande passion pour la botanique, content du soin que je trouvois sous mes pas, je n'eus jamais de goût pour les plantes étrangères, qu'on ne trouve parmi nous qu'en exil & dénaturées, dans les jardins des curieux. Celles que veut bien m'envoyer Madame la Duchesse feroient donc perdues entre mes mains; il en seroit de même & par la même

me raison de l'*herbarium amboïense* ; & cette perte feroit regrettable, à proportion du prix de ce livre & de l'envoi. Voilà la raison qui m'empêche d'accepter ce superbe cadeau ; si toutefois ce n'est pas l'accepter que d'en garder le souvenir & la reconnoissance, en desirant qu'il soit employé plus utilement.

Je supplie très humblement Madame la Duchesse d'agréer mon profond respect.

On vient de m'envoyer la caisse, & quoique j'eusse extrêmement désiré d'en retirer la lettre de Madame la Duchesse, il m'a paru plus convenable, puisque j'avois à la rendre, de la renvoyer sans l'ouvrir.





NEUF LETTRES

Relatives à la botanique, adressées

A MONSIEUR

DE LA TOURETTE,

Conseiller en la Cour des Monnoyes de Lyon.

LETTRE PREMIERE.

A Monquin, le 17 Décembre 1769.

J'ai différé, Monsieur, de quelques jours à vous accuser la réception du livre que vous avez eu la bonté de m'envoyer de la part de M. Gouan, & à vous remercier, pour me débarrasser auparavant d'un envoi que j'avois à faire, & me ménager le plaisir de m'entretenir un peu plus longtemps avec vous.

Je ne suis pas surpris que vous soyiez revenu d'Italie plus satisfait de la nature que des hommes; c'est ce qui arrive généralement aux bons observateurs, même dans les climats où elle est moins belle. Je fais qu'on trouve peu de penseurs dans ce pays-là; mais je ne conviendrois pas tout-à-fait qu'on n'y trouve à satisfaire que les yeux; j'y voudrois ajouter les oreilles. Au reste, quand j'appris votre voyage, je crai-

gnis, Monsieur, que les autres parties de l'histoire naturelle ne fissent quelque tort à la botanique & que vous ne rapportassiez de ce pays-là plus de raretés pour votre cabinet, que de plantes pour votre herbier. Je présume au ton de votre lettre que je ne me suis pas beaucoup trompé. Ah Monsieur! vous feriez grand tort à la botanique de l'abandonner après lui avoir si bien montré, par le bien que vous lui avez déjà fait, celui que vous pouvez encore lui faire.

Vous me faites bien sentir & déplorer ma misère en me demandant compte de mon herborisation de Pila. J'y allai dans une mauvaise saison, par un très mauvais temps, comme vous savez avec de très mauvais yeux, & avec des compagnons de voyage encore plus ignorans que moi, & privé par conséquent de la ressource pour y suppléer que j'avois à la grande Chartreuse. J'ajouterai qu'il n'y a point, selon moi, de comparaison à faire entre les deux herborisations, & que celle de Pila me paroît aussi pauvre que celle de la Chartreuse est abondante & riche. Je n'appercus pas une *Astrantia*, pas un *Pirola*, pas une *Soldanelle*, pas une *Ombellifere* excepté le *Meum*, pas une *Saxifrage*, pas une *Gentiane*, pas une *Légumineuse*, pas une belle *Didyname*, excepté la *Melisse* à grandes fleurs. J'avoue aussi que nous errions sans guide & sans savoir où chercher les places riches; & je ne suis pas étonné qu'avec tous les avantages qui me manquoient, vous ayez trouvé dans cette triste & vilaine montagne des richesses que je n'y ai pas vues. Quoi qu'il en soit, je vous envoie, Monsieur, la courte liste de ce que j'y ai vu, plutôt que de ce que j'en ai rapporté; car

la pluie & ma mal-adresse ont fait , que presque tout ce que j'avois recueilli s'est trouvé gâté & pourri à mon arrivée ici. Il n'y a dans tout cela que deux ou trois plantes qui m'aient fait un grand plaisir. Je mets à leur tête le *Sonchus alpinus* , plante de cinq pieds de haut , dont le feuillage & le port sont admirables , & à qui ses grandes & belles fleurs bleues donnent un éclat qui la rendroit digne d'entrer dans votre jardin. J'aurois voulu pour tout au monde en avoir des graines , mais cela ne me fut pas possible , le seul pied que nous trouvâmes étant tout nouvellement en fleurs ; & vu la grandeur de la plante , & qu'elle est extrêmement aqueuse , à peine en ai-je pu conserver quelque débris à demi pourri. Comme j'ai trouvé en route quelques autres plantes assez jolies , j'en ai ajouté séparément la note pour ne pas la confondre avec ce que j'ai trouvé sur la montagne. Quant à la désignation particulière des lieux , il m'est impossible de vous la donner : car outre la difficulté de la faire intelligiblement , je ne m'en ressouviens pas moi-même ; ma mauvaise vue & mon étourderie font que je ne fais presque jamais où je suis : je ne puis venir à bout de m'orienter , & je me perds à chaque instant quand je suis seul , si-tôt que je perds mon renseignement de vue.

Vous souvenez-vous , Monsieur , d'un petit *Souchet* que nous trouvâmes en assez grande abondance auprès de la grande Chartreuse , & que je crus d'abord être le *Cyperus fuscus* , Lin. Ce n'est point lui , & il n'en est fait aucune mention que je sache , ni dans le *Species* ni dans aucun auteur de botanique , hors le seul *Michelius* , dont voici la phrase. *Cyperus radice repente, odo-*

ru, *locustis unciam longis & lineam latis. Tab. 31. f. 1.* Si vous avez, Monsieur, quelque renseignement plus précis ou plus sûr dudit Souchet, je vous serois très obligé de vouloir bien m'en faire part.

La botanique devient un tracas si embarrassant & si dispendieux quand on s'en occupe avec autant de passion, que pour y mettre de la réforme, je suis tenté de me défaire de mes livres de plantes. La nomenclature & la synonymie forment une étude immense & pénible; quand on ne veut qu'observer, s'instruire & s'amuser entre la nature & soi, l'on n'a pas besoin de tant de livres. Il en faut peut-être pour prendre quelque idée du système végétal, & apprendre à observer; mais quand une fois on a les yeux ouverts, quelque ignorant d'ailleurs qu'on puisse être, on n'a plus besoin de livres pour voir & admirer sans cesse. Pour moi du moins, en qui l'opiniâtreté a mal suppléé à la mémoire, & qui n'ai fait que bien peu de progrès, je sens néanmoins qu'avec les Gramen d'une cour ou d'un pré, j'aurois de quoi m'occuper tout le reste de ma vie, sans jamais m'ennuyer un moment. Pardon, Monsieur, de tout ce long bavardage. Le sujet fera mon excuse auprès de vous. Agréez, je vous supplie, mes très humbles salutations.





L E T T R E II.

Monquin le 26 Janvier 1770.

Pauvres aveugles que nous sommes !
Ciel ! démasque les imposteurs ,
Et force leurs barbares cœurs
A s'ouvrir aux regards des hommes ! (*)

C'EN est fait , Monsieur , pour moi de la botanique ; il n'en est plus question quant à présent , & il y a peu d'apparence que je sois dans le cas d'y revenir. D'ailleurs , je vieillis , je ne suis plus ingambe pour herboriser ; & des incommodités qui m'avoient laissé d'assez longs relâches , menacent de me faire payer cette treve. C'est bien assez désormais pour mes forces des courses de nécessité ; je dois renoncer à celles d'agrément , ou les borner à des promenades qui ne satisfont pas l'avidité d'un botanophile. Mais en renonçant à une étude charmante , qui pour moi s'étoit transformée en passion , je ne renonce pas aux avantages qu'elle m'a procurés , & surtout , Monsieur , à cultiver votre connoissance & vos bontés , dont j'espère aller dans peu vous remercier en personne. C'est

(*) M. Rousseau , accablé de ses malheurs , avoit pris dans ce temps-là l'habitude de commencer toutes ses lettres par ce quatrain dont il étoit l'auteur ; il la continua pendant long-temps , comme on le verra dans la suite de ce Recueil , où nous ne citerons que le premier vers.

à vous qu'il faut renvoyer toutes les exhortations que vous me faites sur l'entreprise d'un Dictionnaire de Botanique, dont il est étonnant que ceux qui cultivent cette science, sentent si peu la nécessité. Votre âge, Monsieur, vos talens, vos connoissances vous donnent les moyens de former, diriger & exécuter supérieurement cette entreprise ; & les applaudissemens avec lesquels vos premiers essais ont été reçus du public, vous sont garans de ceux avec lesquels il accueilleroit un travail plus considérable. Pour moi, qui ne suis dans cette étude, ainsi que dans beaucoup d'autres, qu'un écolier radoteur, j'ai songé plutôt en herborisant à me distraire & m'amuser, qu'à m'instruire, & n'ai point eu dans mes observations tardives la sotte idée d'enseigner au public ce que je ne savois pas moi-même. Monsieur, j'ai vécu quarante ans heureux, sans faire des livres ; je me suis laissé entraîner dans cette carrière tard & malgré moi : j'en suis sorti de bonne heure. Si je ne retrouve pas, après l'avoir quittée, le bonheur dont je jouissois avant d'y entrer, je retrouve au moins assez de bon sens pour sentir que je n'y étois pas propre, & pour perdre à jamais la tentation d'y rentrer.

J'avoue pourtant que les difficultés que j'ai trouvées dans l'étude des plantes, m'ont donné quelques idées sur les moyens de la faciliter, & de la rendre utile aux autres, en suivant le fil du système végétal par une méthode plus graduelle & moins abstraite que celle de Tournefort & de tous ses successeurs, sans en excepter Linnæus lui-même. Peut-être mon idée est-elle impraticable. Nous en causerons, si vous voulez, quand j'aurai l'honneur de vous voir.

Si vous la trouviez digne d'être adoptée , & qu'elle vous tentât d'entreprendre , sur ce plan , des institutions botaniques , je croirois avoir beaucoup plus fait en vous excitant à ce travail , que si je l'avois entrepris moi-même.

Je vous dois des remerciemens , Monsieur , pour les plantes que vous avez eu la bonté de m'envoyer dans votre lettre , & bien plus encore pour les éclaircissemens dont vous les avez accompagnées. Le *Papyrus* m'a fait grand plaisir , & je l'ai mis bien précieusement dans mon herbier. Votre *Anthirrinum purpureum* m'a bien prouvé que le mien n'étoit pas le vrai , quoiqu'il y ressemble beaucoup ; je penche à croire avec vous que c'est une variété de l'*Arvense* , & je vous avoue que j'en trouve plusieurs dans le *Species* , dont les phrases ne fussent point pour me donner des différences spécifiques bien claires. Voilà , ce me semble , un défaut que n'auroit jamais la méthode que j'imagine , parce qu'on auroit toujours un objet fixe & réel de comparaison , sur lequel on pourroit aisément assigner les différences.

Parmi les plantes dont je vous ai précédemment envoyé la liste , j'en ai omis une dont Linnæus n'a pas marqué la patrie , & que j'ai trouvée à Pila , c'est le *Rubia peregrina* ; je ne fais si vous l'avez aussi remarquée ; elle n'est pas absolument rare dans la Savoye & dans le Dauphiné.

Je suis ici dans un grand embarras pour le transport de mon bagage , consistant en grande partie dans un attirail de botanique. J'ai surtout dans des papiers épars un grand nombre de plantes seches en assez mauvais ordre , & communes pour la plupart , mais dont cepen-

dant

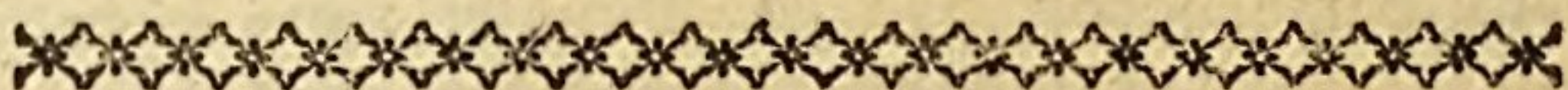
dant quelques-unes sont plus curieuses ; mais je n'ai ni le temps ni le courage de les trier , puis- que ce travail me devient désormais inutile. Avant de jeter au feu tout ce fatras de pape- rasses , j'ai voulu prendre la liberté de vous en parler à tout hasard ; & si vous étiez tenté de parcourir ce foin , qui véritablement n'en vaut pas la peine , j'en pourrois faire une liasse qui vous parviendrait par M. Pasquet ; car pour moi je ne fais comment emporter tout cela , ni qu'en faire. Je crois me rappeler , par exem- ple , qu'il s'y trouve quelques Fougères , entr'au- tres , le *Polypodium fragrans* , que j'ai herbori- sées en Angleterre , & qui ne sont pas com- munes par-tout. Si même la revue de mon her- bier & de mes livres de botanique pouvoit vous amuser quelques momens , le tout pourroit être déposé chez vous , & vous les visiteriez à votre aise. Je ne doute pas que vous n'ayez la plu- part de mes livres. Il peut cependant s'en trou- ver d'Anglois , comme *Parkinson* & le *Gérard émaculé* , que peut-être vous n'avez pas. Le *Valerius Cordus* est assez rare ; j'avois aussi *Tragus* , mais je l'ai donné à M. Clappier.

Je suis surpris de n'avoir aucune nouvelle de M. Gouan , à qui j'ai envoyé les *Carex* (*) de ce pays , qu'il paroïssoit désirer , & quelques autres petites plantes , le tout à l'adresse de M. de St. Priest qu'il m'avoit donnée. Peut-être le paquet ne lui est-il pas parvenu ; c'est ce que je ne saurois vérifier , vu que jamais un seul mot de vérité ne pénètre à travers l'édifice de téné-

(*) Je me souviens d'avoir mis par mégarde un nom pour un autre : *Carex vulpina* pour *Carex leporina*.

bres qu'on a pris soin d'élever autour de moi. Heureusement les ouvrages des hommes sont périssables comme eux ; mais la vérité est éternelle : *post tenebras lux.*

Agréez , Monsieur , je vous supplie , mes plus sinceres salutations.



L E T T R E III.

Monquin, le 22 Février 1770.

Pauvres aveugles que nous sommes ! &c.

NE faites , Monsieur , aucune attention à la bizarrerie de ma date ; c'est une formule générale qui n'a nul trait à ceux à qui j'écris , mais seulement aux honnêtes gens qui disposent de moi avec autant d'équité que de bonté. C'est pour ceux qui se laissent séduire par la puissance & tromper par l'imposture , un avis qui les rendra plus inexcusables si , jugeant sur des choses que tout devoit leur rendre suspectes , ils s'obstinent à se refuser aux moyens que prescrit la justice pour s'assurer de la vérité.

C'est avec regret que je vois reculer par mon état & par la mauvaise saison , le moment de me rapprocher de vous. J'espere cependant ne pas tarder beaucoup encore. Si j'avois quelques graines qui valussent la peine de vous être présentées , je prendrois le parti de vous les envoyer d'avance , pour ne pas laisser passer le temps de les semer ; mais j'avois fort peu de chose , & je le joignis avec des plantes de Pila ,

dans un envoi que je fis, il y a quelques mois, à Madame la Duchesse de Portland, & qui n'a pas été plus heureux, selon toute apparence, que celui que j'ai fait à M. Gouan; puisque je n'ai aucune nouvelle ni de l'un ni de l'autre. Comme celui de Madame de Portland étoit plus considérable, & que j'y avois mis plus de soins & de temps, je le regrette davantage; mais il faut bien que j'apprenne à me consoler de tout. J'ai pourtant encore quelques graines d'un fort beau *Seseli* de ce pays, que j'appelle *Seseli Halleri*, parce que je ne le trouve pas dans Linnæus. J'en ai aussi d'une plante d'Amérique que j'ai fait semer dans ce pays avec d'autres graines qu'on m'avoit données, & qui seule a réussi. Elle s'appelle *Gombault* dans les Isles, & j'ai trouvé que c'étoit l'*Hibiscus esculentus*; il a bien levé, bien fleuri, & j'en ai tiré d'une capsule quelques graines bien mûres, que je vous porterai avec le *Seseli*, si vous ne les avez pas. Comme l'une de ces plantes est des pays chauds, & que l'autre grène fort tard dans nos campagnes, je présume que rien ne presse pour les mettre en terre: sans quoi je prendrois le parti de vous les envoyer.

Votre *Galium rotundifolium*, Monsieur, est bien lui-même à mon avis, quoiqu'il doive avoir la fleur blanche, & que le vôtre l'ait flave; mais comme il arrive à beaucoup de fleurs blanches de jaunir en séchant, je pense que les siennes sont dans le même cas. Ce n'est point du tout mon *Rubia peregrina*, plante beaucoup plus grande, plus rigide, plus âpre, & de la consistance tout au moins de la Garance ordinaire, outre que je suis certain d'y avoir vu des baies que n'a pas votre *Galium*, & qui sont le caractère

générique des *Rubia*. Cependant je suis, je vous l'avoue, hors d'état de vous en envoyer un échantillon. Voici là-dessus mon histoire.

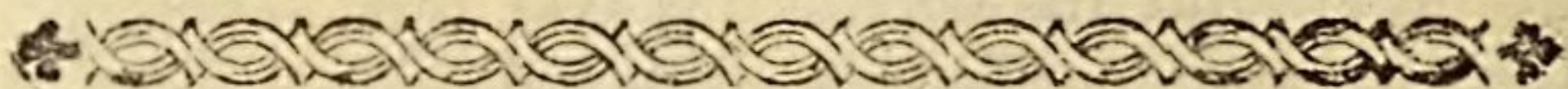
J'avois souvent vu en Savoie & en Dauphiné la Garance sauvage, & j'en avois pris quelques échantillons. L'année dernière à Pila j'en vis encore, mais elle me parut différente des autres; & il me semble que j'en mis un *specimen* dans mon porte-feuille. Depuis mon retour, lisant par hasard dans l'article *Rubia peregrina* que sa feuille n'avoit point de nervure en dessus, je me rappelai, ou crus me rappeler que ma *Rubia* de Pila n'en avoit point non plus; de-là je conclus que c'étoit le *Rubia peregrina*. En m'échauffant sur cette idée, je vins à conclure la même chose des autres Garances que j'avois trouvées dans ces pays, parce qu'elles n'avoient d'ordinaire que quatre feuilles; pour que cette conclusion fût raisonnable, il auroit fallu chercher les plantes & vérifier; voilà ce que ma paresse ne me permit point de faire, vu le désordre de mes paperasses, & le temps qu'il auroit fallu mettre à cette recherche. Depuis la réception, Monsieur, de votre lettre, j'ai mis plus de huit jours à feuilleter tous mes livres & papiers l'un après l'autre, sans pouvoir retrouver ma plante de Pila, que j'ai peut-être jettée avec tout ce qui est arrivé pourri. J'en ai retrouvé quelques-unes des autres, mais j'ai eu la mortification d'y trouver la nervure bien marquée qui m'a défabusé, du moins sur celles-là. Cependant ma mémoire qui me trompe si souvent, me retrace si bien celle de Pila que j'ai peine encore à en démordre, & je ne désespère pas qu'elle ne se retrouve dans mes papiers ou dans mes livres. Quoi qu'il en soit, figurez-vous dans l'échan-

tillon ci-joint les feuilles un peu plus larges & sans nervure ; voilà ma plante de Pila.

Quelqu'un de ma connoissance a souhaité d'acquérir mes livres de botanique en entier & me demande même la préférence ; ainsi je ne me prévaudrai point sur cet article de vos obligeantes offres. Quant au fourrage épars dans des chiffons , puisque vous ne dédaignez pas de le parcourir , je le ferai remettre à M. Pasquet ; mais il faut auparavant que je feuillète & vuide mes livres dans lesquels j'ai la mauvaise habitude de fourrer en arrivant les plantes que j'apporte , parce que cela est plutôt fait. J'ai trouvé le secret de gâter de cette façon presque tous mes livres , & de perdre presque toutes mes plantes , parce qu'elles tombent & se brisent sans que j'y fasse attention , tandis que je feuillète & parcours le livre , uniquement occupé de ce que j'y cherche.

Je vous prie , Monsieur , de faire agréer mes remerciemens & salutations à Monsieur votre frere. Persuadé de ses bontés & des vôtres , je me prévaudrai volontiers de vos offres dans l'occasion. Je finis sans façon en vous saluant , Monsieur , de tout mon cœur.





L E T T R E IV.

Monquin, le 16 Mars 1770.

Pauvres aveugles que nous sommes ! &c.

VOICI, Monsieur, mes misérables herbailles où j'ai bien peur que vous ne trouviez rien qui mérite d'être ramassé, si ce n'est des plantes que vous m'avez données vous-même, dont j'avois quelques-unes à double, & dont après en avoir mis plusieurs dans mon herbier, je n'ai pas eu le temps de tirer le même parti des autres. Tout l'usage que je vous conseille d'en faire est de mettre le tout au feu. Cependant si vous avez la patience de feuilleter ce fatras, vous y trouverez je crois quelques plantes qu'un officier obligeant a eu la bonté de m'apporter de Corse, & que je ne connois pas.

Voici aussi quelques graines du *Seseli Halleri*. Il y en a peu, & je ne l'ai recueillie qu'avec beaucoup de peine, parce qu'il grène fort tard & mûrit difficilement en ce pays : mais il y devient en revanche une très belle plante, tant par son beau port que par la teinte de pourpre que les premières atteintes du froid donnent à ses ombelles & à ses tiges. Je hasarde aussi d'y joindre quelques graines de *Gombault*, quoique vous ne m'en ayez rien dit, & que peut-être vous l'avez ou ne vous en souciez pas, & quelques graines de l'*Heptaphyllum* qu'on ne s'avise gueres de ramasser, & qui peut-être ne leve pas.

dans les jardins, car je ne me souviens pas d'y en avoir jamais vu.

Pardon, Monsieur, de la hâte extrême avec laquelle je vous écris ces deux mots, & qui m'a fait presque oublier de vous remercier de l'*Asperula Taurina* qui m'a fait bien grand plaisir. Si nos chemins étoient praticables pour les voitures, je serois déjà près de vous. Je vous porterai le catalogue de mes livres : nous y marquerons ceux qui peuvent vous convenir ; & si l'acquéreur veut s'en défaire, j'aurai soin de vous les procurer. Je ne demande pas mieux, Monsieur, je vous assure, que de cultiver vos bontés ; & si jamais j'ai le bonheur d'être un peu mieux connu de vous que de Monsieur**, qui dit si bien me connoître, j'espère que vous ne m'en trouverez pas indigne. Je vous salue de tout mon cœur.

Avez-vous le *Dianthus superbus* ? Je vous l'envoie à tout hasard. C'est réellement un bien bel œillet, & d'une odeur bien suave quoique foible. J'ai pu recueillir de la graine bien aisément ; car il croît en abondance dans un pré qui est sous mes fenêtres. Il ne devroit être permis qu'aux chevaux du soleil de se nourrir d'un pareil foin.





L E T T R E V.

A Paris , le 4 Juillet 1770.

Pauvres aveugles que nous sommes ! &c.

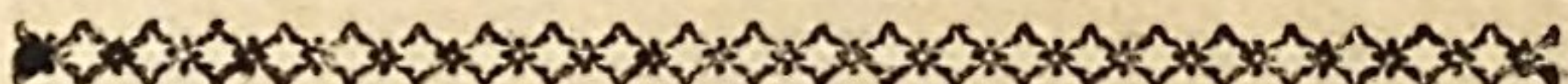
JE voulois , Monsieur , vous rendre compte de mon voyage en arrivant à Paris : mais il m'a fallu quelques jours pour m'arranger & me remettre au courant avec mes anciennes connoissances. Fatigué d'un voyage de deux jours , j'en séjournai trois ou quatre à Dijon , d'où par la même raison j'allai faire un pareil séjour à Auxerre , après avoir eu le plaisir de voir en passant M. de Buffon qui me fit l'accueil le plus obligeant. Je vis aussi à Montbard M. d'Aubenton le subdélégué , lequel après une heure ou deux de promenade ensemble dans le jardin me dit que j'avois déjà des commencemens , & qu'en continuant de travailler je pourrois devenir un peu botaniste. Mais le lendemain l'étant allé voir avant mon départ , je parcourus avec lui la pépinière malgré la pluie qui nous incommodoit fort ; & n'y connoissant presque rien , je démentis si bien la bonne opinion qu'il avoit eue de moi la veille , qu'il rétracta son éloge & ne me dit plus rien du tout. Malgré ce mauvais succès je n'ai pas laissé d'herboriser un peu durant ma route , & de me trouver en pays de connoissance dans la campagne & dans les bois. Dans presque toute la Bourgogne j'ai vu la terre couverte à droite & à gauche de cette même grande Gentiane jaune que je n'avois pu trouver

à Pila. Les champs entre Montbard & Chably sont pleins de *Bulbocastanum* ; mais la bulbe en est beaucoup plus âcre qu'en Angleterre & presque immangeable ; l'*Oenanthe fistulosa* & la Coquelourde (*Pulsatilla*) y sont aussi en quantité ; mais n'ayant traversé la forêt de Fontainebleau que très à la hâte , je n'y ai rien vu du tout de remarquable , que le *Geranium grandiflorum* que je trouvai sous mes pieds par hasard une seule fois.

J'allai hier voir M. d'Aubenton au jardin du Roi ; j'y rencontrai en me promenant M. Richard jardinier de Trianon avec lequel je m'empressai , comme vous jugez bien , de faire connoissance. Il me promit de me faire voir son jardin qui est beaucoup plus riche que celui du Roi à Paris ; ainsi me voilà à portée de faire dans l'un & dans l'autre quelque connoissance avec les plantes exotiques , sur lesquelles , comme vous avez pu voir , je suis parfaitement ignorant. Je prendrai pour voir Trianon plus à mon aise , quelque moment où la Cour ne sera pas à Versailles , & je tâcherai de me fournir à double de tout ce qu'on me permettra de prendre , afin de pouvoir vous envoyer ce que vous pourriez ne pas avoir. J'ai aussi vu le jardin de M. Cochin qui m'a paru fort beau ; mais en l'absence du maître je n'ai osé toucher à rien. Je suis depuis mon arrivée , tellement accablé de visites & de dînés , que si ceci dure , il est impossible que j'y tienne , & malheureusement je manque de force pour me défendre. Cependant si je ne prends bien vite un autre train de vie , mon estomac & ma botanique sont en grand péril. Tout ceci n'est pas le moyen de reprendre la copie de Musique d'une façon bien lucrative ,

& j'ai peur qu'à force de dîner en ville, e ne finisse par mourir de faim chez moi. Mon ame navrée avoit besoin de quelque dissipation, je le sens: mais je crains de n'en pouvoir ici régler la mesure, & j'aimerois encore mieux être tout en moi que tout hors de moi. Je n'ai point trouvé, Monsieur, de société mieux tempérée & qui me convînt mieux que la vôtre, point d'accueil plus selon mon cœur que celui que sous vos auspices j'ai reçu de l'adorable Mélanie. S'il m'étoit donné de me choisir une vie égale & douce, je voudrois tous les jours de la mienne passer la matinée au travail, soit à ma copie soit sur mon herbier; dîner avec vous & Mélanie; nourrir ensuite une heure ou deux, mon oreille & mon cœur des sons de sa voix & de ceux de sa harpe, puis me promener tête-à-tête avec vous le reste de la journée en herborisant & philosophant selon notre fantaisie. Lyon m'a laissé des regrets qui m'en rapprocheront quelque jour peut-être. Si cela m'arrive, vous ne ferez pas oublié, Monsieur, dans mes projets; puissiez-vous concourir à leur exécution! Je suis fâché de ne savoir pas ici l'adresse de Monsieur votre frere. S'il y est encore je n'aurois pas tardé si long-temps à l'aller voir, me rappeler à son souvenir, & le prier de vouloir bien me rappeler quelquefois au vôtre & à celui de M**.

Si mon papier ne finissoit pas, si la poste n'alloit pas partir, je ne saurois pas finir moi-même. Mon bavardage n'est pas mieux ordonné sur le papier que dans la conversation. Veuillez supporter l'un, comme vous avez supporté l'autre. *Vale & me ama.*



L E T T R E V I.

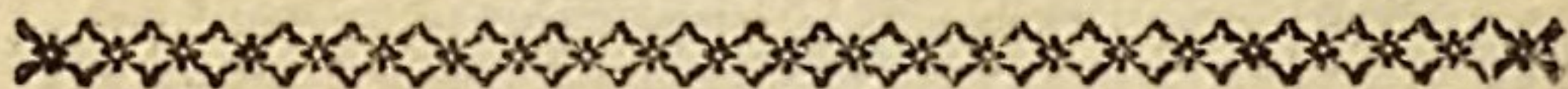
A Paris , le 28 Septembre 1770.

Pauvres aveugles que nous sommes ! &c.

JE ne voulois , Monsieur , m'accuser de mes torts qu'après les avoir réparés ; mais le mauvais temps qu'il fait & la saison qui se gâte me punissent d'avoir négligé le jardin du Roi tandis qu'il faisoit beau , & me mettent hors d'état de vous rendre compte quant à présent du *Plantago uniflora* , & des autres plantes curieuses dont j'aurois pu vous parler , si j'avois su mieux profiter des bontés de M. de Jussieu. Je ne désespere pas pourtant de profiter encore de quelque beau jour d'automne pour faire ce pèlerinage , & aller recevoir pour cette année , les adieux de la syngenesie : mais en attendant ce moment , permettez , Monsieur , que je prenne celui-ci pour vous remercier , quoique tard , de la continuation de vos bontés & de vos lettres , qui me feront toujours le plus vrai plaisir , quoique je sois peu exact à y répondre. J'ai encore à m'accuser de beaucoup d'autres omissions pour lesquelles je n'ai pas moins besoin de pardon. Je voulois aller remercier Monsieur votre frere de l'honneur de son souvenir , & lui rendre sa visite ; j'ai tardé d'abord & puis j'ai oublié son adresse. Je le revis une fois à la comédie Italienne ; mais nous étions dans des loges éloignées , je ne pus l'aborder , & maintenant j'ignore même s'il est encore à Paris. Autre tort inexcusa-

ble ; je me suis rappelé de ne vous avoir point remercié de la connoissance de M. Robinet , & de l'accueil obligeant que vous m'avez attiré de lui. Si vous comptez avec votre serviteur , il restera trop insolvable ; mais puisque nous sommes en usage , moi de faillir , vous de pardonner , couvrez encore cette fois mes fautes de votre indulgence , & je tâcherai d'en avoir moins besoin dans la suite ; pourvu toutefois que vous n'exigiez pas de l'exactitude dans mes réponses ; car ce devoir est absolument au-dessus de mes forces , surtout dans ma position actuelle. Adieu , Monsieur , souvenez-vous quelquefois , je vous supplie , d'un homme qui vous est bien sincèrement attaché , & qui ne se rappelle jamais sans plaisir & sans regret , les promenades charmantes qu'il a eu le bonheur de faire avec vous.

On a représenté Pygmalion à Montigny ; je n'y étois pas , ainsi je n'en puis parler. Jamais le souvenir de ma première Galathée ne me laissera le desir d'en voir une autre.



L E T T R E VII.

A Paris , le 26 Novembre 1770.

JE ne fais presque plus , Monsieur , comment oser vous écrire , après avoir tardé si longtemps à vous remercier du trésor de plantes séchées que vous avez eu la bonté de m'envoyer en dernier lieu. N'ayant pas encore eu le temps de les placer , je ne les ai pas extrêmement examinées ; mais je vois à vue

de pays qu'elles sont belles & bonnes. Je ne doute pas qu'elles ne soient bien dénommées , & que toutes les observations que vous me demandez ne se réduisent à des approbations. Cet envoi me remettra , je l'espère , un peu dans le train de la botanique que d'autres soins m'ont fait extrêmement négliger depuis mon arrivée ici ; & le desir de vous témoigner ma bien impuissante mais bien sincère reconnoissance , me fournira peut-être avec le temps quelque chose à vous envoyer. Quant à présent je me présente tout-à-fait à vide , n'ayant des semences dont vous m'envoyez la note que le seul *Doronicum pardulianches* , que je crois vous avoir déjà donné , & dont je vous envoie mon misérable reste. Si j'eusse été prévenu quand j'allai à Pila l'année dernière , j'aurois pu vous apporter aisément un litron des semences du *Prenanthes purpurea* ; & il y en a quelques autres comme le *Tamus* , & la *Gentiane perfoliée* que vous devez trouver aisément autour de vous. Je n'ai pas oublié le *Plantago monanthos* , mais on n'a pu me le donner au jardin du Roi où il n'y en avoit qu'un seul pied sans fleur & sans fruit ; j'en ai depuis recouvré un petit vilain échantillon que je vous enverrai avec autre chose , si je ne trouve pas mieux ; mais comme il croît en abondance autour de l'étang de Montmorency , j'y compte aller herboriser le printemps prochain , & vous envoyer s'il se peut plantes & graines. Depuis que je suis à Paris je n'ai été encore que trois ou quatre fois au jardin du Roi ; & quoiqu'on m'y accueille avec la plus grande honnêteté & qu'on m'y donne volontiers des échantillons de plantes , je vous avoue que je n'ai pu m'enhardir encore à demander des

graines. Si j'en viens là, c'est pour vous servir que j'en aurai le courage, mais cela ne peut venir tout d'un coup. J'ai parlé à M. de Jussieu du *Papyrus* que vous avez rapporté de Naples; il doute que ce soit le vrai papier *Nilotica*. Si vous pouviez lui envoyer soit plante, soit graines, soit par moi soit par d'autres, j'ai vu que cela lui feroit grand plaisir, & ce feroit peut-être un excellent moyen d'obtenir de lui beaucoup de choses qu'alors nous aurions bonne grace à demander, quoique je sache bien par expérience qu'il est charmé d'obliger gratuitement; mais j'ai besoin de quelque chose pour m'enhardir, quand il faut demander.

Je remets avec cette lettre à Messieurs Boy de la Tour qui s'en retournent, une boîte contenant une araignée de mer qui vient de bien loin; car on me l'a envoyée du golfe du Mexique. Comme cependant ce n'est pas une pièce bien rare, & qu'elle a été fort endommagée dans le trajet, j'hésitois à vous l'envoyer; mais on me dit qu'elle peut se raccommoder & trouver place encore dans un cabinet; cela supposé, je vous prie de lui en donner une dans le vôtre, en considération d'un homme qui vous sera toute sa vie bien sincèrement attaché. J'ai mis dans la même boîte les deux ou trois semences de *Doronic* & autres que j'avois sous la main. Je compte l'été prochain me remettre au courant de la botanique pour tâcher de mettre un peu du mien dans une correspondance qui m'est précieuse, & dont j'ai eu jusqu'ici seul tout le profit. Je crains d'avoir poussé l'étourderie au point de ne vous avoir pas remercié de la complaisance de M. Robinet, & des honnêtetés dont il m'a comblé. J'ai aussi laissé repartir

d'ici M. de Fleurieu sans aller lui rendre mes devoirs , comme je le devois & voulois faire. Ma volonté , Monsieur , n'aura jamais de tort auprès de vous ni des vôtres ; mais ma négligence m'en donne souvent de bien inexcusables , que je vous prie toutefois d'excuser dans votre miséricorde. Ma femme a été très sensible à l'honneur de votre souvenir , & nous vous prions l'un & l'autre d'agréer nos très humbles salutations.



L E T T R E V I I I.

A Paris , le 25 Janvier 1772.

J'AI reçu , Monsieur , avec grand plaisir de vos nouvelles , des témoignages de votre souvenir , & des détails de vos intéressantes occupations. Mais vous me parlez d'un envoi de plantes par M. l'abbé Rosier que je n'ai point reçu. Je me souviens bien d'en avoir reçu un de votre part , & de vous en avoir remercié , quoiqu'un peu tard , avant votre voyage de Paris ; mais depuis votre retour à Lyon , votre lettre a été pour moi votre premier signe de vie , & j'en ai été d'autant plus charmé que j'avois presque cessé de m'y attendre.

En apprenant les changemens survenus à Lyon , j'avois si bien préjugé que vous vous regarderiez comme affranchi d'un dur esclavage , & que dégagé de devoirs , respectables assurément , mais qu'un homme de goût mettra difficilement au nombre de ses plaisirs , vous en

goûteriez un très vif à vous livrer tout entier à l'étude de la nature, que j'avois résolu de vous en féliciter. Je suis fort aise de pouvoir du moins exécuter après coup & sur votre propre témoignage, une résolution que ma paresse ne m'a pas permis d'exécuter d'avance, quoique très sûr que cette félicitation ne viendrait pas mal à propos.

Les détails de vos herborisations & de vos découvertes m'ont fait battre le cœur d'aise. Il me sembloit que j'étois à votre suite, & que je partageois vos plaisirs; ces plaisirs si purs, si doux, que si peu d'hommes savent goûter, & dont parmi ce peu-là, moins encore sont dignes, puisque je vois avec autant de surprise que de chagrin, que la botanique elle-même n'est pas exempte de ces jalousies, de ces haines couvertes & cruelles qui empoisonnent & déshonorent tous les autres genres d'études. Ne me soupçonnez point, Monsieur, d'avoir abandonné ce goût délicieux; il jette un charme toujours nouveau sur ma vie solitaire. Je m'y livre pour moi seul, sans succès, sans progrès, presque sans communication, mais chaque jour plus convaincu que les loisirs livrés à la contemplation de la nature, sont les momens de la vie où l'on jouit le plus délicieusement de soi. J'avoue pourtant que depuis votre départ, j'ai joint un petit objet d'amour-propre, à celui d'amuser innocemment & agréablement mon oisiveté. Quelques fruits étrangers, quelques graines qui me sont par hasard tombées entre les mains, m'ont inspiré la fantaisie de commencer une très petite collection en ce genre. Je dis commencer, car je serois bien fâché de tenter de l'achever quand la chose me seroit possible,



sible, n'ignorant pas que tandis qu'on est pauvre, on ne sent que le plaisir d'acquérir, & que quand on est riche au contraire, on ne sent que la privation de ce qui nous manque & l'inquiétude inséparable du desir de compléter ce qu'on a. Vous devez depuis long-temps en être à cette inquiétude, vous, Monsieur, dont la riche collection rassemble en petit presque toutes les productions de la nature, & prouve par son bel assortiment combien M. l'abbé Rosier a eu raison de dire qu'elle est l'ouvrage du choix & non du hasard. Pour moi qui ne vais que tâtonnant dans un petit coin de cet immense labyrinthe, je rassemble fortuitement & précieusement tout ce qui me tombe sous la main : & non-seulement j'accepte avec ardeur & reconnoissance les plantes que vous voulez bien m'offrir ; mais si vous vous trouviez avec cela quelques fruits ou graines surnuméraires & de rebut, dont vous voulussiez bien m'enrichir, j'en ferois la gloire de ma petite collection naissante. Je suis confus de ne pouvoir dans ma misere rien vous offrir en échange, au moins pour le moment. Car quoique j'eusse rassemblé quelques plantes depuis mon arrivée à Paris, ma négligence & l'humidité de la chambre que j'ai d'abord habitée, ont tout laissé pourrir. Peut-être serai-je plus heureux cette année, ayant résolu d'employer plus de soin dans la dessiccation de mes plantes, & surtout de les coller à mesure qu'elles sont sèches ; moyen qui m'a paru le meilleur pour les conserver. J'aurai mauvaise grace, ayant fait une recherche vaine, de vous faire valoir une herborisation que j'ai faite à Montmorency l'été dernier avec la Catterve du jardin du Roi ; mais

Il est certain qu'elle ne fut entreprise de ma part que pour trouver le *plantago monanthos* que j'eus le chagrin d'y chercher inutilement. M. de Jussieu le jeune qui vous a vu sans doute à Lyon, aura pu vous dire avec quelle ardeur je priai tous ces Messieurs, si-tôt que nous approchâmes de la queue de l'étang, de m'aider à la recherche de cette plante, ce qu'ils firent, & entr'autres M. Touin, avec une complaisance & un soin qui méritoient un meilleur succès. Nous ne trouvâmes rien, & après deux heures d'une recherche inutile, au fort de la chaleur, & le jour le plus chaud de l'année, nous fûmes respirer & faire la halte sous des arbres qui n'étoient pas loin, concluant unanimement que le *plantago uniflora* indiqué par Tournefort & M. de Jussieu aux environs de l'étang de Montmorency, en avoit absolument disparu. L'herborisation, au surplus, fut assez riche en plantes communes, mais tout ce qui vaut la peine d'être mentionné se réduit à l'*Osmonde royale*, le *Lythrum hyssopifolia*, le *Lysimachia tenella*, le *peplis portula*, le *Drosera rotundifolia*, le *cyperus fuscus*, le *Schænus nigricans*, & l'*Hydrocotyle*, naissante avec quelques feuilles petites & rares, sans aucune fleur.

Le papier me manque pour prolonger ma lettre. Je ne vous parle point de moi, parce que je n'ai plus rien de nouveau à vous en dire, & que je ne prends plus aucun intérêt à ce que disent, publient, impriment, inventent, assurent & prouvent, à ce qu'ils prétendent, mes contemporains, de l'être imaginaire & fantastique auquel il leur a plu de donner mon nom. Je finis donc mon bavardage avec ma feuille,

vous priant d'excuser le désordre & le griffonage d'un homme qui a perdu toute habitude d'écrire, & qui ne la reprend presque que pour vous. Je vous salue, Monsieur, de tout mon cœur, & vous prie de ne pas m'oublier auprès de Monsieur & Madame de Fleurieu.



L E T T R E IX.

Paris, le 7 Janvier 1773.

VOTRE seconde lettre, Monsieur, m'a fait sentir bien vivement le tort d'avoir tardé si long-temps à répondre à la précédente, & à vous remercier des plantes qui l'accompagnoient. Ce n'est pas que je n'aie été bien sensible à votre souvenir & à votre envoi; mais la nécessité d'une vie trop sédentaire, & l'inhabitude d'écrire des lettres, en augmentent journellement la difficulté; & je sens qu'il faudra renoncer bientôt à tout commerce épistolaire, même avec les personnes qui, comme vous, Monsieur, me l'ont toujours rendu instructif & agréable.

Mon occupation principale & la diminution de mes forces ont ralenti mon goût pour la botanique, au point de craindre de le perdre tout-à-fait. Vos lettres & vos envois sont bien propres à le ranimer. Le retour de la belle saison y contribuera peut-être: mais je doute qu'en aucun temps ma paresse s'accommode long-temps de la fantaisie des collections. Celle de graines, qu'a faite M. Touin, avoit excité mon émulation, & j'avois tenté de rassembler en petit autant de diverses

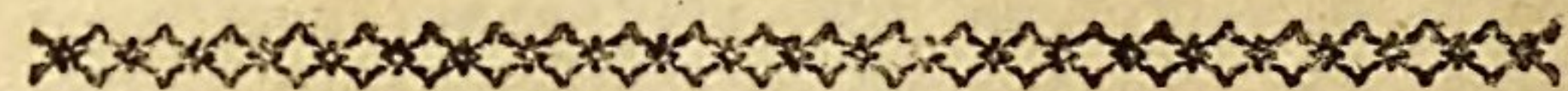
femences & de fruits, soit indigenes, soit exotiques, qu'il en pourroit tomber sous ma main: j'ai fait bien des courses dans cette intention. J'en suis revenu avec des moissons assez raisonnables; & beaucoup de personnes obligeantes ayant contribué à les augmenter, je me suis bientôt senti, dans ma pauvreté, l'embarras des richesses: car quoique je n'aie pas en tout un millier d'especes, l'effroi m'a pris en tentant de ranger tout cela; & la place d'ailleurs me manquant pour y mettre une espece d'ordre, j'ai presque renoncé à cette entreprise, & j'ai des paquets de graines qui m'ont été envoyés d'Angleterre & d'ailleurs depuis assez long-temps, sans que j'aie encore été tenté de les ouvrir. Ainsi, à moins que cette fantaisie ne se ranime, elle est, quant à présent, à-peu-près éteinte.

Ce qui pourra contribuer, avec le goût de la promenade qui ne me quittera jamais, à me conserver celui d'un peu d'herborisation, c'est l'entreprise des petits herbiers en miniature que je me suis chargé de faire pour quelques personnes, & qui, quoiqu'uniquement composés de plantes des environs de Paris, me tiendront toujours un peu en haleine pour les ramasser & les dessécher.

Quoi qu'il arrive de ce goût attiédi, il me laissera toujours des souvenirs agréables des promenades champêtres dans lesquelles j'ai eu l'honneur de vous suivre, & dont la botanique a été le sujet; & s'il me reste de tout cela quelque part dans votre bienveillance, je ne croirai pas avoir cultivé sans fruit la botanique, même quand elle aura perdu pour moi ses attraits. Quant à l'admiration dont vous me parlez, méritée ou non, je ne vous en remercie pas, parce que

c'est un sentiment qui n'a jamais flatté mon cœur. J'ai promis à M. de Châteaubourg que je vous remercirois de m'avoir procuré le plaisir d'apprendre par lui de vos nouvelles, & je m'acquitte avec plaisir de ma promesse. Ma femme est très sensible à l'honneur de votre souvenir, & nous vous prions, Monsieur, l'un & l'autre, d'agréer nos remerciemens & nos salutations.





FRAGMENTS

De divers Ouvrages & Lettres de J. J. Rousseau, écrits pendant son séjour en Savoye. Les originaux, écrits de la propre main de l'Auteur, nous ont été communiqués par M. le Professeur de S..... qui en est en possession.

LETTRE PREMIERE.

MONSIEUR ET TRÈS CHER PERE,

SOUFFREZ que je vous demande pardon de la longueur de mon silence. Je sens bien que rien ne peut raisonnablement le justifier, & je n'ai recours qu'à votre bonté pour me relever de ma faute. On les pardonne ces sortes de fautes, quand elles ne viennent ni d'oubli ni de manque de respect; & je crois que vous me rendez bien assez de justice pour être persuadé que la mienne est de ce nombre. Voyez à votre tour, mon cher pere, si vous n'avez point de reproche à vous faire. Je ne dis pas par rapport à moi, mais à l'égard de Madame de Warens, qui a pris la peine de vous écrire d'une manière à vous ôter toute matiere d'excuse pour avoir manqué à lui répondre. Faisons abstraction, mon très

cher pere, de tout ce qu'il y a de dur & d'offensant pour moi dans le silence que vous avez gardé dans cette conjoncture; mais considérez comment Madame de Warens doit juger de votre procédé. N'est-il pas bien surprenant, bien bizarre? pardonnez-moi ce terme. Depuis six mois, que vous ai-je demandé autre chose que de marquer un peu de sensibilité à Madame de Warens pour tant de graces, de bienfaits dont sa bonté m'accable continuellement; qu'avez-vous fait? Au lieu de cela, vous avez négligé auprès d'elle jusqu'aux premiers devoirs de politesse & de bienfaisance. Le faisiez-vous donc uniquement pour m'affliger? Vous vous êtes en cela fait un tort infini; vous aviez affaire à une Dame aimable par mille endroits, & respectable par mille vertus, joint à ce qu'elle n'est ni d'un rang ni d'une place à mépriser; & j'ai toujours vu que toutes les fois qu'elle a eu l'honneur d'écrire aux plus grands Seigneurs de la Cour, & même au Roi, ses lettres ont été répondues avec la dernière exactitude. De quelles raisons pouvez-vous donc autoriser votre silence? Rien n'est plus éloigné de votre goût que la prude bigotterie; vous méprisez souverainement, & avec grande raison, ce tas de fanatiques & de pédans, chez qui un faux zèle de religion étouffe tous sentimens d'honneur & d'équité, & qui placent honnêtement avec les Cartouchiens tous ceux qui ont le malheur de n'être pas de leur sentiment dans la maniere de servir Dieu.

Pardon, mon cher pere, si ma vivacité m'emporte un peu trop; c'est mon devoir d'un côté qui me fait excéder d'autre part les bornes de mon devoir: mon zèle ne se démentira jamais

pour toutes les personnes à qui je dois de l'attachement & du respect , & vous devez tirer de-là une conclusion bien naturelle sur mes sentimens à votre égard.

Je suis très impatient , mon cher pere , d'apprendre l'état de votre santé & celle de ma chere mere. Pour la mienne , je ne fais s'il vaut la peine de vous dire que je suis tombé depuis le commencement de l'année dans une langueur extraordinaire ; ma poitrine est affectée , & il y a apparence que cela dégénérera bientôt en phtisie ; ce sont les soins & les bontés de Madame de Warens qui me soutiennent & qui peuvent prolonger mes jours ; j'ai tout à espérer de sa charité & de sa compassion , & bien m'en prend.



L E T T R E II.

Du 26 Juin 1735.

PLUS les fautes sont courtes , & plus elles sont pardonnables. Si cet axiome a lieu , jamais homme ne fut plus digne de pardon que moi ; il est vrai que je suis entièrement redevable aux bontés de Madame de Warens de mon retour au bon sens & à la raison ; c'est encore sa sagesse & sa générosité qui m'ont ramené de cet égarement-ci ; j'espère que par ce nouveau bienfait l'augmentation de ma reconnoissance & mon attachement respectueux pour cette Dame lui feront de fort garants de la sagesse de ma conduite à l'avenir ; je vous prie , mon cher pere , de vouloir bien y compter aussi ; & quoique je
comprene

comprenez bien que vous n'avez pas lieu de faire grand fond sur la solidité de mes réflexions après ma nouvelle démarche ; il est juste pourtant que vous sachiez que je n'avois point pris mon parti si étourdiment, que je n'eusse eu soin d'observer quelques-unes des bienfaisances nécessaires en pareilles occasions. J'écrivis à Madame de Warens, dès le jour de mon départ, pour prévenir toute inquiétude de sa part ; je réitérai peu de jours après : j'étois aussi dans les dispositions de vous écrire ; mais mon voyage a été de courte durée ; & j'aime mieux pour mon honneur & pour mon avantage que ma lettre soit datée d'ici que de nulle part ailleurs.

Je vous fais mes sinceres remerciemens, mon cher pere, de l'intérêt que vous paroissez prendre encore en moi : j'ai été infiniment sensible à la maniere tendre dont vous vous êtes exprimé sur mon compte dans la lettre que vous avez écrite à Madame de Warens ; il est certain que si tous les sentimens les plus vifs d'attachement & de respect d'un fils peuvent mériter quelque retour de la part d'un pere, vous m'avez toujours été redevable à cet égard.

Madame de Warens vous fait bien des complimens, & vous remercie de la peine que vous avez prise de lui répondre ; il est vrai, mon cher pere, que cela ne vous est pas ordinaire. Je ne devrois pas être obligé de vous supplier de ne donner plus lieu à cette Dame de vous faire de pareils remerciemens, dans le sens de celui-ci ; j'ai vu que toutes les fois qu'elle a eu l'honneur d'écrire au Roi & aux plus grands Seigneurs de la Cour, ses lettres ont été répondues avec la derniere exactitude. S'il est vrai que vous m'aimiez, & que vous ayiez toujours

pour le vrai mérite l'estime & l'attention qui lui sont dûs, il est de votre devoir, si j'ose parler ainsi, de ne vous pas laisser prévenir.

Je suis inquiet sur l'état de ma chere mere; j'ai lieu de juger par votre lettre que sa santé se trouve altérée; je vous prie de lui en témoigner ma sensibilité; Dieu veuille prendre soin de la vôtre, & la conserver pour ma satisfaction, long-temps au-delà de ma propre vie. J'ai &c.



L E T T R E III.

MONSIEUR ET TRÈS CHER PERE,

DANS la dernière lettre que vous avez eu la bonté de m'écrire, le cinq courant, vous m'exhortez à vous communiquer mes vues au sujet d'un établissement. Je vous prie de m'excuser, si j'ai tardé de vous répondre; la matiere est importante: il m'a fallu quelques jours pour faire mes réflexions & pour les rédiger clairement afin de vous en faire part.

Je conviens avec vous, mon très cher pere, de la nécessité de faire de bonne heure le choix d'un établissement, & de s'occuper à suivre utilement ce choix; j'avois déjà compris cela: mais je me suis toujours vu jusqu'ici hors de la supposition absolument nécessaire en pareil cas, & sans laquelle l'homme ne peut agir, qui est la possibilité.

Supposons, par exemple, que mon génie eût tourné naturellement du côté de l'étude, soit

pour l'église, soit pour le barreau, il est clair qu'il m'eût fallu des secours d'argent, soit pour ma nourriture, soit pour mon habillement, soit encore pour fournir aux frais de l'étude. Mettons le cas aussi que le commerce eût été mon but ; outre mon entretien, il eût fallu payer un apprentissage, & enfin trouver un fonds convenable pour m'établir honnêtement : les frais n'eussent pas été beaucoup moindres pour le choix d'un métier ; il est vrai que je savois déjà quelque chose de celui de graveur ; mais outre qu'il n'a jamais été de mon goût, il est certain que je n'en savois pas, à beaucoup près, assez pour pouvoir me soutenir, & qu'aucun maître ne m'eût reçu, sans payer les frais d'un assujettissement.

Voilà, suivant mon sentiment, les cas de tous les différens établissemens dont je pourrois raisonnablement faire choix ; je vous laisse juger à vous-même, mon cher pere, s'il a dépendu de moi d'en remplir les conditions.

Ce que je viens de dire ne peut regarder que le passé. A l'âge où je suis, il est trop tard pour penser à tout cela ; & telle est ma misérable condition, que quand j'aurois pu prendre un parti solide, tous les secours nécessaires m'ont manqué ; & quand j'ai lieu d'espérer de me voir quelque avance, le temps de l'enfance, ce temps précieux d'apprendre, se trouve écoulé sans retour.

Voyons donc à présent ce qu'il conviendrait de faire dans la situation où je me trouve : en premier lieu, je puis pratiquer la musique que je fais assez passablement pour cela : secondement, un peu de talent que j'ai pour l'écriture, (je parle du style) pourroit m'aider à trouver un emploi de secrétaire chez quelque grand Sei-

gneur : enfin , je pourrois , dans quelques années ; & avec un peu plus d'expérience , servir de gouverneur à des jeunes gens de qualité.

Quant au premier article , je me suis toujours assez applaudi du bonheur que j'ai eu de faire quelque progrès dans la musique , pour laquelle on me flatte d'un goût assez délicat ; & voici , mon cher pere , comme j'ai raisonné :

La musique est un art de peu de difficulté dans la pratique , c'est-à-dire , que par tout pays on trouve facilement à l'exercer ; les hommes sont faits de maniere , qu'ils préfèrent assez souvent l'agréable à l'utile ; il faut les prendre par leur foible , & en profiter quand on peut le faire sans injustice ; or , qu'y a-t-il de plus juste que de tirer une contribution honnête de son travail ? La musique est donc de tous les talens que je puis avoir , non pas peut-être à la vérité celui qui me fait le plus d'honneur , mais au moins le plus sûr , quant à la facilité : car vous conviendrez qu'on ne s'ouvre pas toujours aisément l'entrée des maisons considérables ; pendant qu'on cherche & qu'on se donne des mouvemens , il faut vivre ; & la musique peut toujours servir d'expectative.

Voilà la maniere dont j'ai considéré que la musique pourroit m'être utile : voici pour le second article , qui regarde le poste de secrétaire.

Comme je me suis déjà trouvé dans le cas , je connois à-peu-près les divers talens qui sont nécessaires dans cet emploi : un style clair & bien intelligible , beaucoup d'exactitude & de fidélité ; de la prudence à manier les affaires qui peuvent être de notre ressort , & par-dessus tout un secret inviolable ; avec ces qualités on peut

faire un bon secrétaire. Je puis me flatter d'en posséder quelques-unes ; je travaille chaque jour à l'acquisition des autres , & je n'épargnerai rien pour y réussir.

Enfin , quant au poste de gouverneur d'un jeune Seigneur , je vous avoue naturellement que c'est l'état pour lequel je me sens un peu de prédilection : vous allez d'abord être surpris ; différez , s'il vous plaît , un instant de décider.

Il ne faut pas que vous pensiez , mon cher pere , que je me sois donné si parfaitement à la musique , que j'aie négligé toute autre espece de travail ; la bonté qu'a eue Madame de Warrens de m'accorder chez elle un asyle , m'a procuré l'avantage de pouvoir employer mon temps utilement , & c'est ce que j'ai fait avec assez de soin jusqu'ici.

D'abord , je me suis fait un système d'étude que j'ai divisé en deux chefs principaux ; le premier comprend tout ce qui sert à éclairer l'esprit & l'orner de connoissances utiles & agréables ; l'autre renferme les moyens de former le cœur à la sagesse & à la vertu. Madame de Warrens a la bonté de me fournir des livres , & j'ai tâché de faire le plus de progrès qu'il étoit possible , & de diviser mon temps de maniere que rien n'en restât inutile.

De plus , tout le monde peut me rendre justice sur ma conduite : je chéris les bonnes mœurs , & je ne crois pas que personne ait rien à me reprocher de considérable contre leur pureté ; j'ai de la religion & je crains Dieu ; d'ailleurs , sujet à d'extrêmes foiblesses , & rempli de défauts plus qu'aucun autre homme au monde , je fais combien il y a de vices à corriger chez moi.

Mais enfin les jeunes gens feroient heureux s'ils tomboient toujours entre les mains de personnes qui eussent autant que moi de haine pour le vice & d'amour pour la vertu.

Ainsi, pour ce qui regarde les sciences & les belles-lettres, je crois d'en savoir autant qu'il en faut pour l'instruction d'un jeune gentilhomme, outre que ce n'est point précisément l'office d'un gouverneur de donner des leçons, mais seulement d'avoir attention qu'elles se prennent avec fruit, & effectivement il est nécessaire qu'il sache sur toutes les matieres plus que son élève ne doit apprendre.

Je n'ai rien à répondre à l'objection qu'on me peut faire sur l'irrégularité de ma conduite passée; comme elle n'est pas excusable, je ne prétends pas l'excuser: aussi, mon cher pere, je vous ai dit d'abord que ce ne feroit que dans quelques années & avec plus d'expérience, que j'oserois entreprendre de me charger de la conduite de quelqu'un. C'est que j'ai dessein de me corriger entièrement, & que j'espère d'y réussir.

Sur tout ce que je viens de dire, vous pourrez encore m'opposer que ce ne sont point des établissemens solides, principalement quant au premier & troisieme article; là-dessus je vous prie de considérer que je ne vous les propose point comme tels, mais seulement comme les uniques ressources où je puisse recourir dans la situation où je me trouve, en cas que les secours présens vinssent à me manquer; mais il est temps de vous développer mes véritables idées, & d'en venir à la conclusion.

Vous n'ignorez pas, mon cher pere, les obligations infinies que j'ai à Madame de Warens; c'est sa charité qui m'a tiré plusieurs fois de la

misere , & qui s'est constamment attachée depuis huit ans à pourvoir à tous mes besoins , & même bien au-delà du nécessaire. La bonté qu'elle a eu de me retirer dans sa maison , de me fournir des livres , de me payer des maîtres & par-dessus tout ses excellentes instructions & son exemple édifiant , m'ont procuré les moyens d'une heureuse éducation , & de tourner au bien mes mœurs alors encore indécises. Il n'est pas besoin que je relève ici la grandeur de tous ces bienfaits : la simple exposition que j'en fais à vos yeux suffit pour vous en faire sentir tout le prix au premier coup-d'œil : jugez , mon cher pere , de tout ce qui doit se passer dans un cœur bien fait , en reconnoissance de tout cela ; la mienne est sans borne ; voyez jusqu'où s'étend mon bonheur , je n'ai de moyen pour la manifester que le seul qui peut me rendre parfaitement heureux.

J'ai donc dessein de supplier Madame de Warrens de vouloir bien agréer que je passe le reste de mes jours auprès d'elle , & que je lui rende jusqu'à la fin de ma vie tous les services qui seront en mon pouvoir ; je veux lui faire goûter autant qu'il dépendra de moi , par mon attachement à elle & par la sagesse & la régularité de ma conduite , les fruits des soins & des peines qu'elle s'est donné pour moi : ce n'est point une maniere frivole de lui témoigner ma reconnoissance ; cette sage & aimable Dame a des sentimens assez beaux pour trouver de quoi se payer de ses bienfaits par ses bienfaits même , & par l'hommage continuel d'un cœur plein de zèle , d'estime , d'attachement & de respect pour elle.

J'ai lieu d'espérer , mon cher pere , que vous approuverez ma résolution , & que vous la se-

conderez de tout votre pouvoir. Par-là toutes difficultés sont levées ; l'établissement est tout fait, & assurément le plus solide & le plus heureux qui puisse être au monde, puisqu'outre les avantages qui en résultent en ma faveur, il est fondé de part & d'autre sur la bonté du cœur & sur la vertu.

Au reste, je ne prétends pas trouver par-là un prétexte honnête de vivre dans la fainéantise & dans l'oisiveté ; il est vrai que le vuide de mes occupations journalieres est grand, mais je l'ai entièrement consacré à l'étude, & Madame de Warens pourra me rendre la justice que j'ai suivi assez régulièrement ce plan, & jusqu'à présent elle ne s'est plaint que de l'excès. Il n'est pas à craindre que mon goût change : l'étude a un charme qui fait que quand on l'a une fois goûtée, on ne peut plus s'en détacher ; & d'autre part l'objet en est si beau, qu'il n'y a personne qui puisse blâmer ceux qui sont assez heureux pour y trouver du goût & pour s'en occuper.

Voilà, mon cher pere, l'exposition de mes vues ; je vous supplie très humblement d'y donner votre approbation, d'écrire à Madame de Warens, & de vous employer auprès d'elle pour les faire réussir ; j'ai lieu d'espérer que vos démarches ne seront pas infructueuses, & qu'elles tourneront à notre commune satisfaction. Je suis, &c.





L E T T R E I V.

M O N C H E R P E R E ,

MALGRÉ les tristes assurances que vous m'avez données que vous ne me regardiez plus pour votre fils , j'ose encore recourir à vous , comme au meilleur de tous les peres ; & quels que soient les justes sujets de haine , que vous devez avoir contre moi , le titre de fils malheureux & repentant les efface dans votre cœur ; & la douleur vive & sincere que je ressens d'avoir si mal usé de votre tendresse paternelle , me remet dans les droits que le sang me donne auprès de vous ; vous êtes toujours mon cher pere , & quand je ne ressentirois que le seul poids de mes fautes , je suis assez puni dès que je suis criminel. Mais hélas ! il est bien encore d'autres motifs qui feroient changer votre colere en une compassion légitime , si vous en étiez pleinement instruit : les infortunes qui m'accablent depuis long-temps n'expiant que trop les fautes dont je me sens coupable ; & s'il est vrai qu'elles sont énormes , la pénitence les surpasse encore. Triste sort que celui d'avoir le cœur plein d'amertume & de n'oser même exhaler sa douleur par quelques soupirs ! Triste sort , d'être abandonné d'un pere dont on auroit pu faire les délices & la consolation ! mais plus triste sort de se voir forcé d'être à jamais ingrat & malheureux en même temps , & d'être obligé de traîner par toute la terre sa misere & ses remords ! vos

yeux se chargeroient de larmes , si vous connoissiez à fond ma véritable situation ; l'indignation feroit bientôt place à la pitié , & vous ne pourriez vous empêcher de ressentir quelque peine des malheurs dont je me vois accablé. Je n'aurois osé me donner la liberté de vous écrire si je n'y avois été forcé par une nécessité indispensable. J'ai long-temps balancé dans la crainte de vous offenser encore davantage ; mais enfin j'ai cru que dans la triste situation où je me trouve , j'aurois été doublement coupable si je n'avois fait tous mes efforts pour obtenir de vous des secours qui me sont absolument nécessaires. Quoique j'aye à craindre un refus , je ne m'en flatte pas moins de quelque espérance ; je n'ai point oublié que vous êtes bon pere , & je fais que vous êtes assez généreux pour faire du bien aux malheureux indépendamment des loix du sang & de la nature , qui ne s'effacent jamais dans les grandes ames. Enfin , mon cher pere , il faut vous l'avouer , je suis à Neuchâtel dans une misere à laquelle mon imprudence a donné lieu. Comme je n'avois d'autre talent que la musique , qui pût me tirer d'affaire , je crus que je ferois bien de le mettre en usage si je le pouvois ; & voyant bien que je n'en favois pas encore assez pour l'exercer dans des pays catholiques , je m'arrêtai à Lausanne , où j'ai enseigné pendant quelques mois ; d'où étant venu à Neuchâtel je me vis dans peu de temps par des gains assez considérables joints à une conduite fort réglée , en état d'acquitter quelques dettes que j'avois à Lausanne ; mais étant sorti d'ici inconsidérément après une longue suite d'aventures que je me réserve l'honneur de vous détailler de bouche , si vous voulez bien

le permettre , je suis revenu. Mais le chagrin que je puis dire sans vanité que mes écolieres concurent de mon départ , a bien été payé à mon retour par les témoignages que j'en reçois qu'elles ne veulent plus recommencer ; de façon que privé des secours nécessaires , j'ai contracté ici quelques dettes qui m'empêchent d'en sortir avec honneur & qui m'obligent de recourir à vous.

Que ferois-je si vous me refusiez ? de quelle confusion ne ferois-je pas couvert ? faudra-t-il après avoir si long-temps vécu sans reproche malgré les vicissitudes d'une fortune inconstante , que je déshonore aujourd'hui mon nom par une indignité ? Non , mon cher pere , j'en suis sûr , vous ne le permettrez pas. Ne craignez pas que je vous fasse jamais une semblable priere ; je puis enfin par le moyen d'une science que je cultive incessamment , vivre sans le secours d'autrui ; je sens combien il pèse d'avoir obligation aux étrangers & je me vois enfin en état après des soucis continuels , de subsister par moi-même ; je ne ramperai plus , ce métier est indigne de moi ; si j'ai refusé plusieurs fois une fortune éclatante , c'est que j'estime mieux une obscure liberté , qu'un esclavage brillant ; mes souhaits vont être accomplis & j'espère que je vais bientôt jouir d'un sort doux & tranquille , sans dépendre que de moi-même , & d'un pere dont je veux toujours respecter & suivre les ordres.

Pour me voir en cet état , il ne me manque que d'être hors d'ici où je me suis témérairement engagé ; j'attends ce dernier bienfait de votre main avec une entière confiance.

Honorez moi , mon cher pere , d'une réponse de votre main ; ce fera la premiere lettre que

J'aurai reçue de vous dès ma sortie de Genève ; accordez-moi le plaisir de baiser au moins ces chers caractères ; faites moi la grace de vous hâter , car je suis dans une crise très pressante. Mon adresse est ici jointe ; vous devinerez aisément les raisons qui m'ont fait prendre un nom supposé ; votre prudente discrétion ne vous permettra pas de rendre publique cette lettre , ni de la montrer à personne qu'à ma chere mere que j'assure de mes très humbles respects , & que je supplie les larmes aux yeux , de vouloir bien me pardonner mes fautes & me rendre sa chere tendresse. Pour vous , mon cher pere , je n'aurai jamais de repos que je n'aye mérité le retour de la vôtre ; & je me flatte que ce jour viendra encore où vous vous ferez un vrai plaisir de m'avouer pour

MON CHER PERE ,

Votre très humble & très obéissant
serviteur & fils.



L E T T R E V.

de J. J. Rousseau à sa Tante.

J'AI reçu avant-hier la visite de Mlle. F... F... dont le triste sort me surprit d'autant plus que je n'avois rien su jusques-ici de tout ce qui la regardoit. Quoique je n'aye appris son histoire que de sa bouche , je ne doute pas , ma chere tante , que sa mauvaise conduite ne l'ait plongée dans l'état déplorable où elle se trouve. Cepen-

dant il convient d'empêcher, si l'on le peut, qu'elle n'acheve de déshonorer sa famille & son nom; & c'est un soin qui vous regarde aussi en qualité de belle-mère. J'ai écrit à M. Jean F... son frere pour l'engager à venir ici, & tâcher de la retirer des horreurs où la misere ne manquera pas de la jeter. Je crois, ma chere tante, que vous ferez bien & conformément aux sentimens que la charité, l'honneur, & la religion doivent vous inspirer, de joindre vos sollicitations aux miennes; & même sans vouloir m'aviser de vous donner des leçons, je vous prie de le faire pour l'amour de moi; je crois que Dieu ne peut manquer de jeter un œil de faveur & de bonté sur de pareilles actions. Pour moi, dans l'état où je suis moi-même je n'ai pu rien faire que la soutenir par les consolations & les conseils d'un honnête homme; & je l'ai présentée à Mad. de Warens qui s'est intéressée pour elle à ma considération, & qui a approuvé que je vous en écrivisse.

J'ai appris avec un vrai regret la mort de mon oncle Bernard. Dieu veuille lui donner dans l'autre monde les biens qu'il n'a pu trouver en celui-ci, & lui pardonner le peu de soin qu'il a eu de ses pupilles. Je vous prie d'en faire mes condoléances à ma tante Bernard, à qui j'en écrirois volontiers; mais en vérité je suis pardonnable dans l'abattement & la langueur où je suis, de ne pas remplir tous mes devoirs. S'il lui reste quelques manuscrits de feu mon oncle Bernard, qu'elle ne se soucie pas de conserver, elle peut me les envoyer ou me les garder; je tâcherai de trouver de quoi les payer ce qu'ils vaudront. Donnez-moi s'il vous plaît des nouvelles de mon pauvre pere; j'en suis dans une

véritable peine ; il y a long-temps qu'il ne m'a écrit ; je vous prie de l'assurer dans l'occasion que le plus grand de mes regrets , est de n'avoir pu jouir d'une santé qui m'eût permis de mettre à profit le peu de talens que je puis avoir ; assurément il auroit connu que je suis un bon & tendre fils : Dieu m'est témoin que je le dis du fond de mon cœur. Je suis redevable à Madame de Warens d'avoir toujours cultivé en moi avec soin les sentimens d'attachement & de respect qu'elle m'a toujours trouvé pour mon pere , & pour toute ma vie. Je serois bien aise que vous eussiez pour cette dame les sentimens dus à ses hautes vertus & à son caractère excellent , & que vous lui fussiez quelque gré d'avoir été dans tous les temps ma bienfaitrice & ma mere.

Je vous prie aussi , ma chere tante , de vouloir assurer de mes respects & de mon sincere attachement ma tante Goncourt , quand vous ferez à portée de la voir ; mes salutations aussi à mon oncle David. Ayez la bonté de me donner de vos nouvelles , & de m'instruire de l'état de votre santé , & du succès de vos démarches auprès de M. F. . .



L E T T R E V I.

A M A D E M O I S E L L E

JE suis très sensible à la bonté que veut bien avoir Madame de W***. de se ressouvenir encore de moi. Cette nouvelle m'a donné une consolation que je ne saurois vous exprimer ; & je vous proteste que jamais rien ne m'a plus violemment affligé que d'avoir encouru sa disgrâce. J'ai eu déjà l'honneur de vous dire , Mademoiselle , que j'ignorois les fautes qui avoient pu me rendre coupable à ses yeux ; mais jusqu'ici la crainte de lui déplaire m'a empêché de prendre la liberté de lui écrire pour me justifier , ou du moins pour obtenir par mes soumissions un pardon qui seroit dû à ma profonde douleur , quand même j'aurois commis les plus grands crimes. Aujourd'hui , Mademoiselle , si vous voulez vous employer pour moi , l'occasion est favorable , & à votre sollicitation elle m'accordera sans doute la permission de lui écrire ; car c'est une hardiesse que je n'oserois prendre de moi-même. C'étoit me faire injure que demander si je voulois qu'elle fût mon adresse ; puis-je avoir rien de caché pour une personne à qui je dois tout ? Je ne mange pas un morceau de pain que je ne reçoive d'elle ; sans les soins de cette charitable dame , je serois peut-être déjà mort de faim ; & si j'ai vécu jusqu'à présent , c'est aux dépens d'une science qu'elle m'a procurée. Hâtez-vous

donc, Mademoiselle, je vous en supplie; intercédez pour moi & tâchez de m'obtenir la permission de me justifier.

J'ai bien reçu votre lettre datée du 21 Novembre, adressée à Laufanne. J'avois donné de bons ordres, & elle me fut envoyée sur le champ. L'aimable Demoiselle de G***. est toujours dans mon cœur, & je brûle d'impatience de recevoir de ses nouvelles; faites-moi le plaisir de lui demander, au cas qu'elle soit encore à Annecy, si elle agréeroit une lettre de ma main. Comme j'ai ordre de m'informer de M. Venture, je serois fort aise d'apprendre où il est actuellement; il a eu grand tort de ne point écrire à M. son pere qui est fort en peine de lui; j'ai promis de donner de ses nouvelles dès que j'en saurois moi-même. Si cela ne vous fait pas de la peine, accordez-moi la grace de me dire s'il est toujours à Annecy & son adresse à-peu-près. Comme j'ai beaucoup travaillé depuis mon départ d'auprès de vous, si vous agréez pour vous désennuyer que je vous envoie quelques-unes de mes pieces, je le ferai avec joie; toutefois sous le sceau du secret, car je n'ai pas encore assez de vanité pour vouloir porter le nom d'auteur: il faut auparavant que je sois parvenu à un degré qui puisse me faire soutenir ce titre avec honneur. Ce que je vous offre, c'est pour vous dédommager en quelque sorte de la compote qui n'est pas encore mangeable. Passons à votre dernier article qui est le plus important. Je commencerai par vous dire, qu'il n'étoit point nécessaire de préambule pour me faire agréer vos sages avis; je les recevrai toujours de bonne part & avec beaucoup de respect, & je tâcherai d'en profiter. Quant à celui que vous me donnez,
soyez

soyez persuadée , Mademoiselle , que ma religion est profondément gravée dans mon ame , & que rien n'est capable de l'en effacer. Je ne veux pas ici me donner beaucoup de gloire de la constance avec laquelle j'ai refusé de retourner chez moi. Je n'aime pas prôner des dehors de piété qui souvent trompent les yeux , & ont de tout autres motifs que ceux qui se montrent en apparence. Enfin , Mademoiselle ce n'est pas par divertissement que j'ai changé de nom & de patrie , & que je risque à chaque instant d'être regardé comme un fourbe & peut-être un espion. Finissons une trop longue lettre ; c'est assez vous ennuyer. Je vous prie de vouloir bien m'honorer d'une prompte réponse , parce que je ne ferai peut-être pas long séjour ici. Mes affaires y sont dans une fort mauvaise crise. Je suis déjà fort endetté , & je n'ai qu'une seule écolière. Tout est en campagne ; je ne fais comment sortir ; je ne fais comment rester , parce que je ne fais point faire de bassesses. Gardez-vous de rien dire de ceci à Madame de W***. J'aimerois mieux la mort , qu'elle crût que je suis dans la moindre indigence ; & vous-même tâchez de l'oublier , car je me repens de vous l'avoir dit. Adieu , Mademoiselle , je suis toujours avec autant d'estime que de reconnoissance.



L E T T R E VII.

A M.....

MADAME de Warens m'a fait l'honneur de me communiquer la réponse que vous avez pris la peine de lui faire & celle que vous avez reçue de M. de Mably à mon sujet. J'ai admiré avec une vive reconnoissance les marques de cet empressement de votre part à faire du bien, qui caractérise les cœurs vraiment généreux ; ma sensibilité n'a pas sans doute de quoi mériter beaucoup votre attention, mais vous voudrez du moins bien permettre à mon zèle de vous assurer que vous ne sauriez, Monsieur, porter vos bontés à mon égard au-delà de ma reconnoissance. Je vous en dois beaucoup, Monsieur, pour le bien que l'excès de votre indulgence vous a fait avancer en ma faveur. Il est vrai que j'ai tâché de répondre aux soins que Madame de Warens, ma très chere maman, a bien voulu prendre pour me pousser dans les belles connoissances ; mais les principes dont je fais profession m'ont souvent fait négliger la culture des talens de l'esprit en faveur de celle des sentimens du cœur, & j'ai bien plus ambitionné de penser juste que de savoir beaucoup. Je ferai cependant, Monsieur, même à cet égard, les plus puissans efforts pour soutenir l'opinion avantageuse que vous avez voulu donner de moi ; & c'est en ce sens que je regarde tout le bien que vous avez dit, comme une exhortation polie de remplir de mon mieux l'engage-

ment honorable que vous avez daigné contracter en mon nom. M. de Mably demande les conditions sous lesquelles je pourrai me charger de l'éducation de ses fils.

Permettez-moi, Monsieur, de vous rappeler à cet égard ce que j'ai eu l'honneur de vous dire de vive voix. Je suis peu sensible à l'intérêt, mais je le suis beaucoup aux attentions : un honnête homme maltraité de la fortune & qui se fait un amour de ses devoirs, peut raisonnablement l'espérer ; & je me tiendrai toujours dédommagé, selon mon goût, quand on voudra suppléer par des égards à la médiocrité des appointemens. Cependant, Monsieur, comme le désintéressement ne doit pas être imprudent, vous sentez qu'un homme qui veut s'appliquer à l'éducation des jeunes gens avec tout le goût & toute l'attention nécessaire, pour avoir lieu d'espérer un heureux succès, ne doit pas être distrait par l'inquiétude des besoins. Généralement il seroit ridicule de penser qu'un homme dont le cœur est flétri par la misère ou par des traitemens très durs, puisse inspirer à ses élèves des sentimens de noblesse & de générosité. C'est l'intérêt des peres que les précepteurs ou les gouverneurs de leurs enfans ne soient pas dans une pareille situation ; & de leur part les enfans n'auroient garde de respecter un maître que son mauvais équipage ou une vile sujétion rendroient méprisable à leurs yeux. Pardon, Monsieur, les longueurs de mes détails vont jusqu'à l'indiscrétion. Mais comme je me propose de remplir mes devoirs avec toute l'attention, tout le zèle & toute la probité dont je suis capable, j'ai droit d'espérer aussi qu'on ne me refusera pas un peu de considération & une honnête liberté,

comme je souhaite aussi qu'on m'en accorde les privilèges. Quant à l'appointement, je vous supplie, Monsieur, de vouloir régler cela vous-même, & je vous proteste d'avance que je m'en tiendrai avec joie à tout ce que vous aurez conclu. Si vous ne le voulez point, je m'en rapporterai volontiers à M. de Mably lui-même, & je n'ai point de répugnance à lui laisser éprouver pendant quelque temps. M. de Mably pourra même, s'il le juge à propos, renvoyer le discours de cet article jusqu'à ce que j'aie l'honneur d'être assez connu de lui, pour être assuré que ses bontés ne seront pas mal employées; ce qui me fait quelque peine, c'est que le nombre des élèves pourroit nuire. Il seroit à souhaiter que je ne fusse pas contraint de partager mes soins entre un si grand nombre d'élèves; l'homme le plus attentif a peine à en suivre un seul dans tous les détails où il importe d'entrer pour s'assurer d'une belle éducation; j'admire l'heureuse facilité de ceux qui peuvent en former beaucoup plus à la fois, sans oser m'en promettre autant de ma part. Ce qu'il y a de certain, c'est que je n'épargnerai rien pour y réussir. A l'égard de l'ainé, puisqu'on lui connoît déjà de si favorables dispositions, j'ose me flatter d'avance qu'il ne sortira point de mes mains sans m'égalier en sentimens & me surpasser en lumières. Ce n'est pas beaucoup promettre: mais je ne puis mesurer mes engagements qu'à mes forces. Le surplus dépendra de lui.

Il est temps de cesser de vous fatiguer. Daignez, Monsieur, continuer de m'honorer de vos bontés & agréer le profond respect avec lequel j'ai l'honneur d'être.

L E T T R E V I I I.

Vous voilà donc, Monsieur, déserteur du monde & de ses plaisirs ; c'est à votre âge & dans notre situation une métamorphose bien étonnante. Quand un homme de vingt-deux ans, galant, aimable, poli, spirituel comme vous l'êtes, & d'ailleurs point rebuté de la fortune, se détermine à la retraite par simple goût & sans y être excité par quelque mauvais succès dans ses affaires ou dans ses plaisirs, on peut s'assurer qu'un fruit si précieux du bon sens & de la réflexion n'amenera point après lui de dégoût ni de repentir. Fondé sur cette assurance, j'ose vous faire sur votre retraite un compliment qui ne vous sera pas répété par bien des gens ; je vous en félicite. Sans vouloir trop relever ce qu'il y a de grand & peut-être d'héroïque dans votre résolution, je vous dirai franchement que j'ai souvent regretté qu'un esprit aussi juste & une ame aussi belle que la vôtre, ne fussent faits que pour la galanterie, les cartes & le vin de Champagne ; vous étiez né, mon très cher Monsieur, pour une meilleure occupation ; le goût passionné mais délicat qui vous entraîne vers les plaisirs, vous a bientôt fait démêler la fadeur des plus brillans ; vous éprouverez avec étonnement que les plus simples & les plus modestes n'en ont ni moins d'attraits ni moins de vivacité. Vous connoissez désormais les hommes ; vous n'avez plus besoin de les tant voir pour apprendre à les mépriser ; il fera bon maintenant que vous vous consultiez un peu

pour favoir à votre tour quelle opinion vous devez avoir de vous-même. Ainsi, en même temps que vous essayerez d'un autre genre de vie, vous ferez en même temps sur votre intérieur un petit examen dont le fruit ne fera pas inutile à votre tranquillité.

Monfieur, que vous donnafliez dans l'excès, c'est que je ne voudrois pas fans ménagement. Vous n'avez pas fans doute absolument renoncé à la fociété, ni au commerce des hommes; comme vous vous êtes déterminé de pur choix & fans qu'aucun fâcheux revers vous y ait contraint, vous n'aurez garde d'époufer les fureurs atrabilaires des mifanthropes ennemis mortels du genre-humain; permis à vous de le méprifer, à la bonne heure, vous ne ferez pas le feul; mais vous devez l'aimer toujours. Les hommes, quoi qu'on dife, font nos freres en dépit de nous & d'eux; freres fort durs à la vérité, mais nous n'en fommes pas moins obligés de remplir à leur égard tous les devoirs qui nous font impofés. A cela près, il faut avouer qu'on ne peut fe difpenfer de porter la lanterne dans la quantité pour s'établir un commerce & des liaifons; & quand malheureufement la lanterne ne montre rien, c'est bien une néceffité de traiter avec foi-même & de fe prendre, faute d'autre, pour ami & pour confident. Mais ce confident & cet ami, il faut auffi un peu le connoître & favoir comment & jufqu'à quel point on peut fe fier à lui; car fouvent l'apparence nous trompe, même jufques fur nous-mêmes; or le tumulte des villes & le fracas du grand monde ne font gueres propres à cet examen. Les diftractions des objets extérieurs y font trop longues & trop fréquentes; on ne peut y jouir d'un peu de folitude &

de tranquillité. Sauvons-nous à la campagne ; allons y chercher un repos & un contentement que nous n'avons pu trouver au milieu des assemblées & des divertissemens ; essayons de ce nouveau genre de vie ; goûtons un peu de ces plaisirs paisibles, douceur dont Horace, fin connoisseur, s'il en fût, faisoit un si grand cas. Voilà, Monsieur, comment je soupçonne que vous avez raisonné.

L E T T R E IX.

M O N S I E U R ,

DAIGNEREZ-VOUS bien encore me recevoir en grace après une aussi indigne négligence que la mienne ? J'en sens toute la turpitude, & je vous en demande pardon de tout mon cœur. A le bien prendre cependant, quand je vous offense par mes retards déplacés, je vous trouve encore le plus heureux des deux. Vous exercez à mon égard la plus douce de toutes les vertus de l'amitié, l'indulgence ; & vous goûtez le plaisir de remplir les devoirs d'un parfait ami, tandis que je n'ai que de la honte & des reproches à me faire sur l'irrégularité de mes procédés envers vous. Vous devez du moins comprendre par-là que je ne cherche point de détour pour me disculper. J'aime mieux devoir uniquement mon pardon à votre bonté, que de chercher à m'excuser par de mauvais subterfuges. Ordonnez ce que le cœur vous dictera, du coupable & du châtiment ; vous serez obéi. Je n'excepte qu'un seul genre de peine qu'il me feroit impossible

de supporter ; c'est le refroidissement de votre amitié. Conservez-la moi toute entière , je vous en prie , & souvenez-vous que je serai toujours votre tendre ami quand même je me rendrois indigne que vous fussiez le mien. Vous trouverez ici incluse la lettre de remerciement que vous fait la très chere Maman. Si elle a tardé trop à vous répondre , comptez qu'elle ne vous en dit pas la véritable raison. Je fais qu'elle avoit des vues dont sa situation présente la contraint de renvoyer l'effet à un meilleur temps ; ce que je ne vous dirois pas si je n'avois lieu de craindre que vous n'attribuassiez à l'impolitesse un retardement qui , de sa part , avoit assurément bien une autre source.

Il faut maintenant vous parler de votre charmante pièce. Si vous faites de pareils essais , que devons-nous attendre de vos ouvrages ? Continuez , mon cher ami , la carrière brillante que vous venez d'ouvrir ; cultivez toujours l'élégance de votre goût par la connoissance des bonnes regles ; vous ne sauriez manquer d'aller loin avec de pareilles dispositions. Vous voulez , moi , que je vous corrige ! croyez-moi , il me conviendrait mieux de faire encore sous vous quelques thèmes , que de vous donner des leçons. Non que je veuille vous assurer que votre cantate soit entièrement sans défauts , mon amitié abhorre une basse flatterie , jusqu'à tel point que j'aime mieux donner dans l'excès opposé que d'affoiblir le moins du monde la rigueur de la sincérité ; quoique peut-être j'aye aussi de ma part quelque chose à vous pardonner à cet égard. Nous avons le regret de ne pouvoir mettre cette cantate en exécution faute de violoncelle , & maman a même eu celui de ne pouvoir chanter
autant

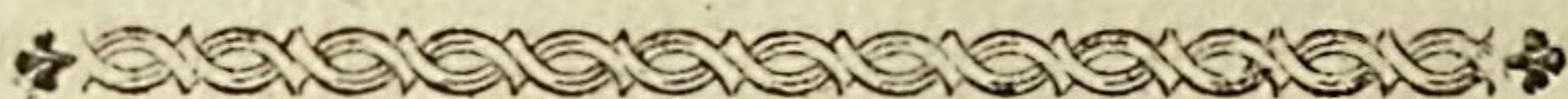
autant qu'elle auroit souhaité à cause de ses incommodités continuelles : actuellement elle a une fièvre habituelle , des vomissemens fréquens , & une enflure dans les jambes qui s'opiniâtre à ne nous rien présager de bon.

Maman m'a engagé de copier la mienne pour vous l'envoyer , puisque vous avez paru en avoir quelque envie ; mais ayant égaré l'adresse que vous m'aviez envoyée pour les paquets à envoyer , je suis contraint d'attendre que vous me l'ayez indiquée une seconde fois ; ce que je vous prie de faire au plutôt. La cantate étant prête à partir , j'y joindrai volontiers deux ou trois exemplaires du Verger , qui me restent encore , si vous êtes à portée d'en faire cadeau à quelque ami.

Je vous prie de vouloir faire mes complimens à M. l'abbé Borlin. Vous pourrez aussi le faire ressouvenir , si vous le jugez bon , qu'il a une cantate & un autre chiffon de musique à moi. L'aventure de la Châronne me fait craindre que le bon Monsieur ne soit sujet à égarer ce qu'on lui remet. S'il vous les rend , je vous prie de ne me les renvoyer qu'après en avoir fait usage aussi long-temps qu'il vous plaira.

Vous savez sans doute que les affaires vont très mal en Hongrie , mais vous ignorez peut-être que M. Bouvier le fils y a été tué ; nous ne le savons que d'hier.





L E T T R E X.

A M A D E M O I S E L L E . . .

JE me suis exposé au danger de vous revoir ; & votre vue a trop justifié mes craintes en rouvrant toutes les plaies de mon cœur. J'ai achevé de perdre auprès de vous le peu de raison qui me restoit, & je sens que dans l'état où vous m'avez réduit, je ne suis plus bon à rien qu'à vous adorer. Mon mal est d'autant plus triste que je n'ai ni l'espérance ni la volonté d'en guérir, & qu'au risque de tout ce qu'il en peut arriver il faut vous aimer éternellement. Je comprends, Mademoiselle, qu'il n'y a de votre part à espérer aucun retour : je suis un jeune homme sans fortune ; je n'ai qu'un cœur à vous offrir, & ce cœur tout plein de feu, de sentimens & de délicatesse qu'il puisse être, n'est pas sans doute un présent digne d'être reçu de vous. Je sens cependant, dans un fond inépuisable de tendresse, dans un caractère toujours vif & toujours constant, des ressources pour le bonheur qui devroient, auprès d'une maîtresse un peu sensible, être comptés pour quelque chose en dédommagement des biens & de la figure qui me manquent. Mais quoi ! vous m'avez traité avec une dureté incroyable ; & s'il vous est arrivé d'avoir pour moi quelque espece de complaisance, vous me l'avez ensuite fait acheter si cher, que je jurerois bien que vous n'avez eu d'autres vues que de me tourmenter. Tout cela me dé-

désespere sans m'étonner, & je trouve assez dans tous mes défauts de quoi justifier votre insensibilité pour moi : mais ne croyez pas que je vous taxe d'être insensible en effet. Non, votre cœur n'est pas moins fait pour l'amour que votre visage. Mon désespoir est que ce n'est pas moi qui devois le toucher. Je fais de science certaine que vous avez eu des liaisons ; je fais même le nom de cet heureux mortel qui trouva l'art de se faire écouter ; & pour vous donner une idée de ma façon de penser, c'est que l'ayant appris par hasard, sans le rechercher, mon respect pour vous ne me permettra jamais de vouloir savoir autre chose de votre conduite que ce qu'il vous plaira de m'en apprendre vous-même. En un mot, si je vous ai dit que vous ne feriez jamais religieuse, c'est que je connoissois que vous n'étiez en aucun sens faite pour l'être ; & si comme amant passionné, je regarde avec horreur cette pernicieuse résolution, comme ami sincère & comme honnête homme je ne vous conseillerais jamais de prêter votre consentement aux vues qu'on a sur vous à cet égard ; parce qu'ayant certainement une vocation toute opposée, vous ne feriez que vous préparer des regrets superflus & de longs repentirs. Je vous le dis, comme je le pense au fond de mon ame & sans écouter mes propres intérêts. Si je pensois autrement je vous le dirois de même ; & voyant que je ne puis être heureux personnellement, je trouverois du moins mon bonheur dans le vôtre. J'ose vous assurer que vous me trouverez en tout la même droiture & la même délicatesse ; & quelque tendre & quelque passionné que je sois, j'ose vous assurer que je fais profession d'être encore plus honnête homme.

Hélas ! si vous vouliez m'écouter , j'ose dire que je vous ferois connoître la véritable félicité ; personne ne sauroit mieux la sentir que moi , & j'ose croire que personne ne la sauroit mieux faire éprouver. Dieux ! si j'avois pu parvenir à cette charmante possession , j'en ferois mort assurément : & comment trouver assez de ressources dans l'ame pour résister à ce torrent de plaisirs ? Mais si l'amour avoit fait un miracle & qu'il m'eût conservé la vie , quelque ardeur qui soit dans mon cœur , je sens qu'il l'auroit encore redoublée ! & pour m'empêcher d'expirer au milieu de mon bonheur il auroit à chaque instant porté de nouveaux feux dans mon sang : cette seule pensée le fait bouillonner ; je ne puis résister aux pièges d'une chimere séduisante ; votre charmante image me suit par-tout ; je ne puis m'en défaire même en m'y livrant ; elle me poursuit jusques pendant mon sommeil ; elle agite mon cœur & mes esprits ; elle consume mon tempérament & je sens en un mot que vous me tuez malgré vous-même , & que quelque cruauté que vous ayez pour moi , mon sort est de mourir d'amour pour vous. Soit cruauté réelle , soit bonté imaginaire , le sort de mon amour est toujours de me faire mourir. Mais hélas ! en me plaignant de mes tourmens je m'en prépare de nouveaux ; je ne puis penser à mon amour sans que mon cœur & mon imagination s'échauffent ; & quelque résolution que je fasse de vous obéir en commençant mes lettres , je me sens ensuite emporté au-delà de ce que vous exigez de moi. Auriez-vous la dureté de m'en punir ? le ciel pardonne les fautes involontaires ; ne soyez pas plus sévère que lui , & comptez pour quelque chose l'excès d'un penchant invin-

cible qui me conduit malgré moi, bien plus loin que je ne veux, si loin même, que s'il étoit en mon pouvoir de posséder une minute mon adorable reine, sous la condition d'être pendu un quart-d'heure après, j'accepterois cette offre avec plus de joie que celle du trône de l'univers. Après cela je n'ai plus rien à vous dire; il faudroit que vous fussiez un monstre de barbarie, pour me refuser un peu de pitié.

L'ambition ni la fumée ne touchent point un cœur comme le mien; j'avois résolu de passer le reste de mes jours en philosophe dans une retraite qui s'offroit à moi; vous avez détruit tous ces beaux projets; j'ai senti qu'il m'étoit impossible de vivre éloigné de vous; & pour me procurer les moyens de m'en rapprocher, je tente un voyage & des projets que mon malheur ordinaire empêchera sans doute de réussir. Mais puisque je suis destiné à me bercer de chimères, il faut du moins me livrer aux plus agréables, c'est-à-dire, à celles qui vous ont pour objet; daignez, Mademoiselle, donner quelque marque de bonté à un amant passionné, qui n'a commis d'autre crime envers vous, que de vous trouver trop aimable; donnez-moi une adresse & permettez que je vous en donne une pour les lettres que j'aurai l'honneur de vous écrire, & pour les réponses que vous voudrez bien me faire: en un mot, laissez-moi par pitié quelque rayon d'espérance, quand ce ne seroit que pour calmer les folies dont je suis capable.

Ne me condamnez plus, pendant mon séjour ici, à vous voir si rarement; je n'y ferois tenir; accordez-moi du moins, dans les intervalles, la consolation de vous écrire & de

recevoir de vos nouvelles ; autrement je viendrai plus souvent , au risque de tout ce qui en pourra arriver. Je suis logé chez la veuve Petit , en rue Genti à l'épée royale.

XXXXXXXXXXXXXXXXXXXX

R É P O N S E

Au Mémoire anonyme , intitulé : Si le Monde que nous habitons est une Sphere , &c. inséré dans le Mercure de Juillet , pag. 1514.

MONSIEUR,

ATTIRÉ par le titre de votre mémoire , j'en ai lu avec toute l'avidité d'un homme qui depuis plusieurs années attendoit impatiemment , avec toute l'Europe , le résultat de ces fameux voyages entrepris par plusieurs Membres de l'Académie Royale des sciences , sous les auspices du plus magnifique de tous les Rois. J'avouerai franchement , Monsieur , que j'ai eu quelque regret de voir que ce que j'avois pris pour le précis des observations de ces grands hommes , n'étoit effectivement qu'une conjecture hasardée , peut-être un peu hors de propos. Je ne prétends pas pour cela avilir ce que votre mémoire contient d'ingénieux : mais vous permettrez , Monsieur , que je me prévale du même privilège que vous vous êtes accordé , & dont , selon vous , tout homme doit être en possession ,

qui est de dire librement sa pensée sur le sujet dont il s'agit.

D'abord, il me paroît que vous avez choisi le temps le moins convenable pour faire part au public de votre sentiment. Vous nous assurez, Monsieur, que vous n'avez point eu en vue de ternir la gloire de Messieurs les Académiciens observateurs, ni diminuer le prix de la générosité du Roi. Je suis assurément très porté à justifier votre cœur sur cet article, & il paroît aussi, par la lecture de votre mémoire, qu'en effet des sentimens si bas sont très éloignés de votre pensée : cependant, vous conviendrez, Monsieur, que si vous aviez en effet tranché la difficulté, & que vous eussiez fait voir que la figure de la terre n'est point cause de la variation qu'on a trouvée dans la mesure de différens degrés de latitude, tout le prix des soins & des fatigues de ces Messieurs, des frais qu'il en a coûté, & de la gloire qui en doit être le fruit, seroient bien près d'être anéantis dans l'opinion publique. Je ne prétends pas pour cela, Monsieur, que vous ayez dû déguiser ou cacher aux hommes la vérité, quand vous avez cru la trouver, par des considérations particulières ; je parlerois contre mes principes les plus chers. La vérité est si précieuse à mon cœur, que je ne fais entrer nul autre avantage en comparaison avec elle. Mais, Monsieur, il n'étoit ici question que de retarder votre mémoire de quelques mois, ou plutôt de l'avancer de quelques années. Alors, vous auriez pu avec bienfaisance user de la liberté qu'ont tous les hommes, de dire ce qu'ils pensent sur certaines matieres ; & il eût sans doute été bien doux pour vous, si vous eussiez rencontré juste, d'avoir

évité au Roi la dépense de deux si longs voyages, & à ces Messieurs les peines qu'ils ont souffertes & les dangers qu'ils ont effuyés. Mais aujourd'hui que les voici de retour, avant qu'être au fait des observations qu'ils ont faites, des conséquences qu'ils en ont tirées ; en un mot, avant que d'avoir vu leurs relations & leurs découvertes, il paroît, Monsieur, que vous deviez moins vous hâter de proposer vos objections, qui plus elles auroient de force, plus aussi seroient propres à relentir l'empressement & la reconnoissance du public, & à priver ces Messieurs de la gloire légitimement due à leurs travaux.

Il est question de savoir si la terre est sphérique ou non ? Fondé sur quelques argumens, vous vous décidez pour l'affirmative. Autant que je suis capable de porter mon jugement sur ces matieres, vos raisonnemens ont de la solidité. La conséquence cependant ne m'en paroît pas invinciblement nécessaire.

En premier lieu, l'autorité dont vous fortifiez votre cause, en vous associant avec les anciens, est bien foible, à mon avis. Je crois que la prééminence qu'ils ont très justement conservée sur les modernes, en fait de poésie & d'éloquence, ne s'étend pas jusqu'à la physique & à l'astronomie, & je doute qu'on osât mettre Aristote & Ptolémée en comparaison avec le Chevalier Newton & M. Cassini. Ainsi, Monsieur, ne vous flattez pas de tirer un grand avantage de leur appui. On peut croire, sans offenser la mémoire de ces grands hommes, qu'il a échappé quelque chose à leurs lumieres. Destitués, comme ils ont été, des expériences & des instrumens nécessaires, ils n'ont pas dû pré-

tendre à la gloire d'avoir tout connu; & si l'on met leur difette en comparaifon avec les secours dont nous jouiffons aujourd'hui, on verra que leur opinion ne doit pas être d'un grand poids contre le fentiment des modernes; je dis des modernes, en général, parce qu'en effet vous les rassemblez tous contre vous, en vous déclarant contre les deux nations qui tiennent fans contredit le premier rang dans les fciences dont il s'agit: car vous avez en tête les François d'une part & les Anglois de l'autre, lesquels, à la vérité, ne s'accordent pas entr'eux fur la figure de la terre, mais qui fe réuniffent en ce point, de nier fa fphéricité. En vérité, Monsieur, fi la gloire de vaincre augmente à proportion du nombre & de la valeur des adverfaires, votre victoire, fi vous la remportez, fera accompagnée d'un triomphe bien flatteur.

Votre premiere preuve tirée de la tendance égale des eaux vers leur centre de gravité, me paroît avoir beaucoup de force, & j'avoue que je n'y fais pas de réponfe fatisfaisante. En effet, s'il eft vrai que la fuperficie de la mer foit fphérique, il faudra néceffairement ou que le globe entier fuive la même figure, ou bien que les terres des rivages foient horriblement efarpées dans les lieux de leurs alongemens. D'ailleurs, (& je m'étonne que ceci vous ait échappé) on ne fauroit concevoir que le cours des rivières pût tendre de l'équateur vers les pôles, fuivant l'hypothefe de M. Caffini: celle de M. Newton feroit auffi fujette aux mêmes inconvéniens, mais dans un fens contraire; c'eft-à-dire, des lieux bas vers les parties plus élevées, principalement aux environs des cercles polaires & dans les régions froides, où l'é-

l'évation deviendrait plus sensible : cependant l'expérience nous apprend qu'il y a quantité de rivières qui suivent cette direction.

Que pourroit-on répondre à de si fortes instances ? Je n'en fais rien du tout. Remarquez cependant , Monsieur , que votre démonstration , ou celle du P. Tacquet , est fondée sur ce principe , que toutes les parties de la masse terraquée tendent par leur pesanteur vers un centre commun qui n'est qu'un point , & n'a par conséquent aucune longueur ; & sans doute il n'étoit pas probable qu'un axiome si évident , & qui fait le fondement de deux parties considérables des mathématiques , pût devenir sujet à être contesté ; mais quand il s'agira de concilier des démonstrations contradictoires avec des faits assurés , que ne pourra-t-on point contester ? J'ai vu dans la préface des Elémens d'Astronomie de M. Fizes , professeur en mathématiques de Montpellier , un raisonnement qui tend à montrer que dans l'hypothèse de Copernic , & suivant les principes de la pesanteur établis par Descartes , il s'ensuivroit que le centre de gravité de chaque partie de la terre , devroit être , non pas le centre commun du globe , mais la portion de l'axe qui répondroit perpendiculairement à cette partie , & que par conséquent la figure de la terre se trouveroit cylindrique. Je n'ai garde assurément de vouloir soutenir un si étonnant paradoxe , lequel , pris à la rigueur , est très évidemment faux : mais qui nous répondra que la terre une fois démontrée oblongue par de constantes observations , quelque physicien plus subtil & plus hardi que moi , n'adopterait pas quelque hypothèse approchante ? Car enfin , diroit-il , c'est

une nécessité en physique , que ce qui doit être se trouve d'accord avec ce qui est.

Mais ne chicanons point ; je veux accorder votre premier argument. Vous avez démontré que la superficie de la mer & par conséquent celle de la terre doit être sphérique ; si par l'expérience je démontrerois qu'elle ne l'est point , tout votre raisonnement pourroit-il détruire la force de ma conséquence ? Supposons pour un moment que cent épreuves exactes & réitérées vinssent à nous convaincre qu'un degré de latitude a constamment plus de longueur à mesure qu'on approche de l'équateur , ferai-je moins en droit d'en conclure à mon tour : donc la terre est effectivement plus courbée vers les pôles que vers l'équateur : donc elle s'allonge en ce sens-là : donc c'est une sphéroïde ? Ma démonstration fondée sur les opérations les plus fidèles de la Géométrie , seroit-elle moins évidente que la vôtre établie sur un principe universellement accordé ? Où les faits parlent , n'est-ce pas au raisonnement à se taire ? Or , c'est pour constater le fait en question , que plusieurs membres de l'Académie ont entrepris les voyages du Nord & du Pérou. C'est donc à l'Académie à en décider , & votre argument n'aura point de force contre sa décision.

Pour éluder d'avance une conclusion dont vous sentez la nécessité , vous tâchez de jeter de l'incertitude sur les opérations faites en divers lieux & à plusieurs reprises par Messieurs Picart , de la Hire & Cassini , pour tracer la fameuse méridienne qui traverse la France , lesquelles donnerent lieu à M. Cassini de soupçonner le premier de l'irrégularité dans la rondeur du globe , quand il se fut assuré que les degrés mesurés vers

le septentrion avoient quelque longueur de moins que ceux qui s'avançoient vers le midi.

Vous distinguez deux manieres de considérer la surface de la terre; vue de loin, comme par exemple, depuis la lune, vous l'établissez sphérique : mais regardée de près, elle ne vous paroît plus telle, à cause de ses inégalités : car, dites-vous, les rayons tirés du centre au sommet des plus hautes montagnes, ne seront pas égaux à ceux qui seront bornés à la superficie de la mer ; ainsi les arcs de cercle, quoique proportionnels entr'eux, étant inégaux suivant l'inégalité des rayons, il se peut très bien que les différences qu'on a trouvées entre les degrés mesurés, quoiqu'avec toute l'exactitude & la précision dont l'attention humaine est capable, viennent des différentes élévations sur lesquelles ils ont été pris, lesquelles ont dû donner des arcs inégaux en grandeur, quoiqu'égaux portions de leurs cercles respectifs.

J'ai deux choses à répondre à cela. En premier lieu, Monsieur, je ne crois point que la seule inégalité des hauteurs sur lesquelles on a fait les observations, ait suffi pour donner des différences bien sensibles dans la mesure des degrés. Pour s'en convaincre, il faut considérer que, suivant le sentiment commun des géographes, les plus hautes montagnes ne sont non plus capables d'altérer la figure de la terre, sphérique ou autre, que quelques grains de sable ou de gravier sur une boule de deux ou trois pieds de diametre. En effet, on convient généralement aujourd'hui qu'il n'y a point de montagne qui ait une lieue perpendiculaire sur la surface de la terre ; une lieue cependant ne seroit pas grand chose en comparaison d'un cir-

cuit de huit ou neuf mille. Quant à la hauteur de la surface de la terre même par-dessus celle de la mer , & derechef de la mer par-dessus certaines terres ; comme par exemple du Zuiderzée au dessus de la Northollande , on fait qu'elles sont peu considérables. Le cours modéré de la plupart des fleuves & des rivières ne peut être que l'effet d'une pente extrêmement douce. J'avouerai cependant que ces différences prises à la rigueur , feroient bien capables d'en apporter dans les mesures : mais de bonne foi , feroit-il raisonnable de tirer avantage de toute la différence qui se peut trouver entre la cime de la plus haute montagne & les terres inférieures à la mer ; les observations qui ont donné lieu aux nouvelles conjectures sur la figure de la terre , ont-elles été prises à des distances si énormes ?

Vous n'ignorez pas sans doute , Monsieur , qu'on eut soin dans la construction de la grande méridienne d'établir des stations sur les hauteurs les plus égales qu'il fût possible : ce fut même une occasion qui contribua beaucoup à la perfection des niveaux.

Ainsi , Monsieur , en supposant avec vous que la terre est sphérique ; il me reste maintenant à faire voir que cette supposition , de la manière que vous la prenez , est une pure pétition de principe. Un moment d'attention & je m'explique.

Tout votre raisonnement roule sur ce théorème démontré en géométrie , *que deux cercles étant concentriques , si l'on mène des rayons jusqu'à la circonférence du grand , les arcs coupés par ces rayons seront inégaux & plus grands à proportion qu'ils seront portions de plus grands cercles.* Jaf-

qu'ici tout est bien ; votre principe est inconteste-
table : mais vous me paroissez moins heureux
dans l'application que vous en faites aux degrés
de latitude. Qu'on divise un méridien terrestre
en 360 parties égales , par des rayons menés du
centre , ces parties égales selon vous seront des
degrés par lesquels on mesurera l'élévation du
pôle. J'ose, Monsieur, m'inscrire en faux con-
tre un pareil sentiment , & je soutiens que ce
n'est point là l'idée qu'on doit se faire des degrés
de latitude.

Pour vous en convaincre d'une manière in-
vincible , voyons ce qui résulteroit de-là en sup-
posant pour un moment que la terre fût un
sphéroïde oblong. Pour faire la division des de-
grés , j'inscris un cercle dans une ellipse repré-
sentant la figure de la terre. Le petit axe sera
l'équateur , & le grand sera l'axe même de la
terre ; je divise le cercle en trois cent soixante
degrés , de sorte que les deux axes passent par
quatre de ces divisions. Par toutes les autres di-
visions , je mene des rayons que je prolonge
jusqu'à la circonférence de l'ellipse ; les arcs de
cette courbe compris entre les extrémités des
rayons donneront l'étendue des degrés , lesquels
seront évidemment inégaux , (une figure ren-
droit tout ceci plus intelligible , je l'ometts pour
ne pas effrayer les yeux des dames qui lisent
ce journal), mais dans un sens contraire à ce
qui doit être : car les degrés seront plus longs
vers les pôles & plus courts vers l'équateur ,
comme il est manifeste à quiconque a quelque
teinture de la géométrie. Cependant il est dé-
montré que si la terre est oblongue , les degrés
doivent avoir plus de longueur vers l'équateur
que vers les pôles. C'est à vous , Monsieur , à
sauver la contradiction.

Quelle est donc l'idée qu'on se doit former des degrés de latitude ? Le terme même d'élévation du pôle vous l'apprend. Des différens degrés de cette élévation tirez de part & d'autre des tangentes à la superficie de la terre ; les intervalles compris entre les points d'attouchement donneront les degrés de latitude : or , il est bien vrai que si la terre étoit sphérique , tous ces points correspondroient aux divisions qui markeroient les degrés de la circonférence de la terre considérée comme circulaire ; mais si elle ne l'est point , ce ne sera plus la même chose. Tout au contraire de votre systême , les pôles étant plus élevés, les degrés y devroient être plus grands : ici la terre étant plus courbée vers les pôles , les degrés sont plus petits. C'est le plus ou moins de courbure , & non l'éloignement du centre , qui influe sur la longueur des degrés d'élévation du pôle. Puis donc que votre raisonnement n'a de justesse qu'autant que vous supposez que la terre est sphérique , j'ai été en droit de dire que vous vous fondez sur une pétition de principe ; & puisque ce n'est pas du plus grand ou moindre éloignement du centre que résultera la longueur des degrés de latitude , je conclurai derechef que votre argument n'a de solidité en aucune de ses parties.

Il se peut que le terme de *degré* , équivoque dans le cas dont il s'agit , vous ait induit en erreur : autre chose est un degré de la terre considéré comme la 360^{me}. partie d'une circonférence circulaire , & autre chose un degré de latitude considéré comme la mesure de l'élévation du pôle par-dessus l'horison ; & quoiqu'on puisse prendre l'un pour l'autre dans le cas que la terre soit sphérique , il s'en faut beaucoup

qu'on en puisse faire de même si sa figure est irrégulière.

Prenez garde, Monsieur, que quand j'ai dit que la terre n'a pas de pente considérable, je l'ai entendu, non par rapport à la figure sphérique, mais par rapport à sa figure naturelle, oblongue ou autre; figure que je regarde comme déterminée dès le commencement par les loix de la pesanteur & du mouvement, & à laquelle l'équilibre ou le niveau des fluides peut très bien être assujetti: mais sur ces matieres, on ne peut hasarder aucun raisonnement que le fait même ne nous soit mieux connu.

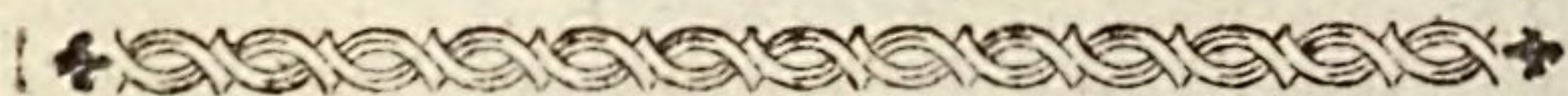
Pour ce qui est de l'inspection de la lune, il est bien vrai qu'elle nous paroît sphérique & elle l'est probablement: mais il ne s'ensuit point du tout que la terre le soit aussi. Par quelle regle sa figure seroit-elle assujettie à celle de la Lune, plutôt par exemple qu'à celle de Jupiter, planète d'une tout autre importance, & qui pourtant n'est pas sphérique. La raison que vous tirez de l'ombre de la terre n'est gueres plus forte. Si le cercle se montroit tout entier, elle seroit sans replique; mais vous savez, Monsieur, qu'il est difficile de distinguer une petite portion de courbe d'avec l'arc d'un cercle plus ou moins grand. D'ailleurs, on ne croit point que la terre s'éloigne si fort de la figure sphérique, que cela doive occasionner sur la surface de la lune une ombre sensiblement irrégulière, d'autant plus que la terre étant considérablement plus grande que la lune, il ne paroît jamais sur celle-ci qu'une bien petite partie de son circuit.

Je suis, &c.

ROUSSEAU.

Chambery 20 Septembre 1738.

LETTRE



L E T T R E [*]

DE M. CHARLES BONNET

Au sujet du Discours de M. J. J. Rousseau de Genève, sur l'origine & les fondemens de l'inégalité parmi les hommes.

JE viens, Monsieur, de lire le Discours de M. J. J. Rousseau de Genève *sur l'origine & les fondemens de l'inégalité parmi les hommes*. J'ai admiré le coloris de cet étrange tableau; mais je n'ai pu admirer de même le dessin & la représentation. Je fais grand cas du mérite & des talens de M. Rousseau, & je félicite Genève qui est aussi ma patrie, de le compter parmi les hommes célèbres auxquels elle a donné le jour: mais je regrette qu'il ait adopté des idées qui me paroissent si opposées au vrai & si peu propres à faire des heureux.

On écrira, sans doute, beaucoup contre ce nouveau Discours, comme on a beaucoup écrit contre celui qui a remporté le prix de l'Académie de Dijon: & parce qu'on a beaucoup écrit & qu'on écrira beaucoup encore contre M. Rousseau, on lui rendra plus cher un paradoxe qu'il n'a que trop caressé. Pour moi qui n'ai nulle envie de faire un livre contre M. Rousseau, & qui suis très convaincu que la dis-

(*) Cette lettre a été imprimée dans le *Mercur* de France au mois d'Octobre 1755.

pute est de tous les moyens celui qui peut le moins sur ce génie hardi & indépendant, je me borne à lui proposer d'approfondir un raisonnement tout simple, & qui me semble renfermer ce qu'il y a de plus essentiel dans la question.

Voici ce raisonnement.

Tout ce qui résulte immédiatement des *facultés* de l'homme, ne doit-il pas être dit résulter de sa *nature*? Or, je crois que l'on démontre fort bien que l'*état de société* résulte immédiatement des facultés de l'homme: je n'en veux point alléguer d'autres preuves à notre savant Auteur que ses propres idées sur l'établissement des sociétés; idées ingénieuses & qu'il a si élégamment exprimées dans la seconde partie de son Discours. Si donc l'*état de société* découle des facultés de l'homme, il est *naturel* à l'homme. Il seroit donc aussi déraisonnable de se plaindre de ce que ces facultés en se développant ont donné naissance à cet état, qu'il le seroit de se plaindre de ce que DIEU a donné à l'homme de telles facultés.

L'homme est tel que l'exigeoit la place qu'il devoit occuper dans l'Univers. Il y falloit apparemment des hommes qui bâtissent des villes, comme il y falloit des castors qui construisissent des cabanes. Cette *perfectibilité* dans laquelle M. Rousseau fait consister le caractère qui distingue essentiellement l'homme de la brute, devoit, du propre aveu de l'Auteur, conduire l'homme au point où nous le voyons aujourd'hui. Vouloir que cela ne fût point, ce seroit vouloir que l'homme ne fût point *homme*; l'aigle qui se perd dans la nue, rampe-t-il dans la poussière comme le serpent?

L'homme sauvage de M. Rousseau, cet homme

qu'il chérit avec tant de complaisance , n'est point du tout *l'homme* que DIEU a voulu faire : mais Dieu a fait des *orang-outangs* & des *singes* qui ne sont pas hommes.

Quand donc M. Rousseau déclame avec tant de véhémence & d'obstination contre l'état de *société* , il s'élève *sans y penser* , contre la VOLONTÉ de CELUI qui a fait l'homme & qui a ordonné cet état. *Les faits* sont-ils autre chose que l'expression de sa VOLONTÉ ADORABLE ?

Lors qu'avec le pinceau d'un le Brun , l'Auteur trace à nos yeux l'effroyable peinture des maux que l'état civil a enfantés , il oublie que la planète où l'on voit ces choses , fait partie d'un Tout immense que nous ne connoissons point ; mais que nous savons être l'ouvrage d'une SAGESSE PARFAITE.

Ainsi , renonçons pour toujours à la chimérique entreprise de prouver que l'homme seroit mieux s'il étoit autrement : l'abeille qui construit des cellules si régulières , voudra-t-elle juger de la façade du Louvre ? Au nom du bon sens & de la raison , prenons l'homme tel qu'il est , avec toutes ses dépendances ; laissons aller le monde comme il va , & soyons sûrs qu'il va aussi bien qu'il pouvoit aller.

S'il s'agissoit de justifier la *Providence* aux yeux des hommes , Leibnitz & Pope l'ont fait , & les ouvrages immortels de ces génies sublimes sont des monumens élevés à la gloire de la raison. Le *Discours* de M. Rousseau est un monument élevé à l'esprit , mais à l'esprit chagrin & mécontent de lui-même & des autres.

Lorsque notre Philosophe voudra consacrer ses lumières & ses talens à nous découvrir les origines des choses ; à nous montrer les déve-

loppemens plus ou moins lents des biens & des maux ; en un mot , à suivre l'humanité dans la courbe tortueuse qu'elle décrit ; les tentatives de ce Génie original & fécond , pourront nous valoir des connoissances précieuses sur ces objets intéressans. Nous nous emprefferons alors à recueillir ces connoissances , & à offrir à l'Auteur le tribut de reconnoissance & d'éloges qu'elles lui auront mérité , & qui n'aura pas été , je m'assure , la principale fin de ses recherches.

Il y a lieu , Monsieur , de s'étonner , & je m'en étonnerois davantage , si j'avois moins été appelé à réfléchir sur les sources de la diversité des opinions des hommes ; il y a , dis-je , lieu de s'étonner qu'un Ecrivain qui a si bien connu les avantages d'un bon gouvernement , & qui les a si bien peints dans sa belle dédicace à notre République , où il a cru voir tous ces avantages réunis , les ait si-tôt & si parfaitement perdus de vue dans son Discours. On fait des efforts inutiles pour se persuader qu'un Ecrivain qui feroit sans doute fâché que l'on ne le crût pas judicieux , préférât sérieusement d'aller passer sa vie dans les bois , si sa santé le lui permettoit , à vivre au milieu de concitoyens chéris & dignes de l'être. Eût-on jamais présumé qu'un Ecrivain qui pense , avanceroit dans un siècle tel que le nôtre cet étrange paradoxe , qui renferme seul une si grande foule d'inconséquences , pour ne rien dire de plus fort ? *Si la nature nous a destinés à être sains (*) , j'ose presque assurer*

(*) C'étoit bien *sains* , *sani* , & non *saints* , *sancti* que portoit le manuscrit original de Philopolis. On ignore si l'on avoit imprimé *saints* , *sancti* dans le *Mercur* de France d'Octobre 1755 , & on le présume fa-

que l'état de réflexion est un état contre nature, & que l'homme qui médite est un animal dépravé. Disc. pag. 22.

Je l'ai insinué en commençant cette lettre ; mon dessein n'est point de prouver à M. Rousseau par des argumens , qu'assez d'autres feront sans moi , & qu'il seroit peut-être mieux que l'on ne fît point , la supériorité de l'état de *Citoyen* sur l'état d'*homme sauvage* ; qui eût jamais imaginé que cela seroit mis en question ! Mon but est uniquement d'essayer de faire sentir à notre Auteur combien ses plaintes continuelles sont superflues & déplacées : & combien il est évident que la *société* entroit dans la destination de notre être.

J'ai parlé à M. Rousseau avec toute la franchise que la relation de compatriote autorise. J'ai une si grande idée des qualités de son cœur , que je n'ai pas songé un instant qu'il pût ne pas prendre en bonne part ces réflexions. L'amour seul de la vérité me les a dictées. Si pourtant en les faisant il m'étoit échappé quelque chose qui pût déplaire à M. Rousseau , je le prie de me pardonner & d'être persuadé de la pureté de mes intentions.

Je ne dis plus qu'un mot ; c'est sur la *pitié* , cette vertu si célébrée par notre Auteur , & qui fut , selon lui , le plus bel appanage de l'homme dans l'enfance du monde. Je prie M. Rousseau

cilement. Mais cette remarque suffira pour faire tomber la petite plaisanterie de M. Rousseau. Il est singulier qu'il n'eût pas soupçonné ici une faute d'impression.

Voyez Œuvres de J. J. Rousseau , Tom. I, pag. 256 de l'Edition 8°. Genève 1782.

de vouloir bien réfléchir sur les questions suivantes.

Un homme ou tout être *sensible* qui n'auroit jamais connu la douleur, auroit-il de la *pitié*, & feroit-il ému à la vue d'un enfant qu'on égorgeroit ?

Pourquoi la populace, à qui M. Rousseau accorde une si grande dose de *pitié*, se repaît-elle avec tant d'activité du spectacle d'un malheureux expirant sur la roue ?

L'*affection* que les femelles des animaux témoignent pour leurs petits, a-t-elle ces petits pour objet, ou la mère ? Si par hasard c'étoit celle-ci, le bien-être des petits n'en auroit été que mieux assuré.

J'ai l'honneur d'être, &c.

PHILOPOLIS, citoyen de Genève.

A Genève le 25 d'août 1755.

Fin du second Volume.

T A B L E
DES DIFFÉRENTES PIÈCES

Contenues dans ce Volume.

G ENÈVE, ou Description abrégée du Gouverne- ment de cette République.	Pag. 5
DÉCLARATION des Pasteurs de Genève.	24
LETTRE de M. d'Alembert à M. Rousseau.	31
--- de M. Serre.	75
LA Découverte du Nouveau Monde, Tragédie.	81
FRAGMENS d'Iphis, Tragédie.	III
ODE Latine au Roi de Sardaigne, suivie de sa traduction.	121
LE Verger des Charmettes.	130
ÉPITRE à M. de Bordes.	136
--- à M. Parisot.	139
ENIGME.	146
VIRELAI à Madame la Baronne de Warens.	147
VERS pour Madame de Fleurieu.	148
--- à Mlle. Th. ...	Ibid.
MÉMOIRE à Son Excellence le Gouverneur de Sa- voye.	150
--- remis à M. Boudet Antonin.	154
LETTRES de M. J. J. Rousseau à Madame la Ba- ronne de Warens.	160
--- de M. Rousseau à Madame de Sourgel.	203
--- de Madame de Warens à M. Favre.	207
--- de M. Rousseau à Madame la Duchesse de Portland relatives à la Botanique.	225
--- de M. Rousseau à M. de la Tourette.	258
FRAGMENS de divers Ouvrages & Lettres de J. J.	

<i>Rousseau écrits pendant son séjour en Savoye</i>	286
--- à Mademoiselle . . .	303
--- à M.....	306
--- au même.	309
--- au même.	311
--- à Mademoiselle.	315
RÉPONSE au Mémoire anonyme intitulé : Si le Monde que nous habitons est une Sphere, &c.	318
LETTRE de M. Charles Bonnet, au sujet du Dis- cours de M. J. J. Rousseau sur l'origine & les fondemens de l'inégalité parmi les hommes.	329

Fin de la Table.



Rousseau, Jean-Jacques,

Oeuvres complètes

Bd.: [26]

1782

Coburg, Landesbibliothek -- C II 5/13(1/2)
urn:nbn:de:bvb:12-bsb11919278-6